



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

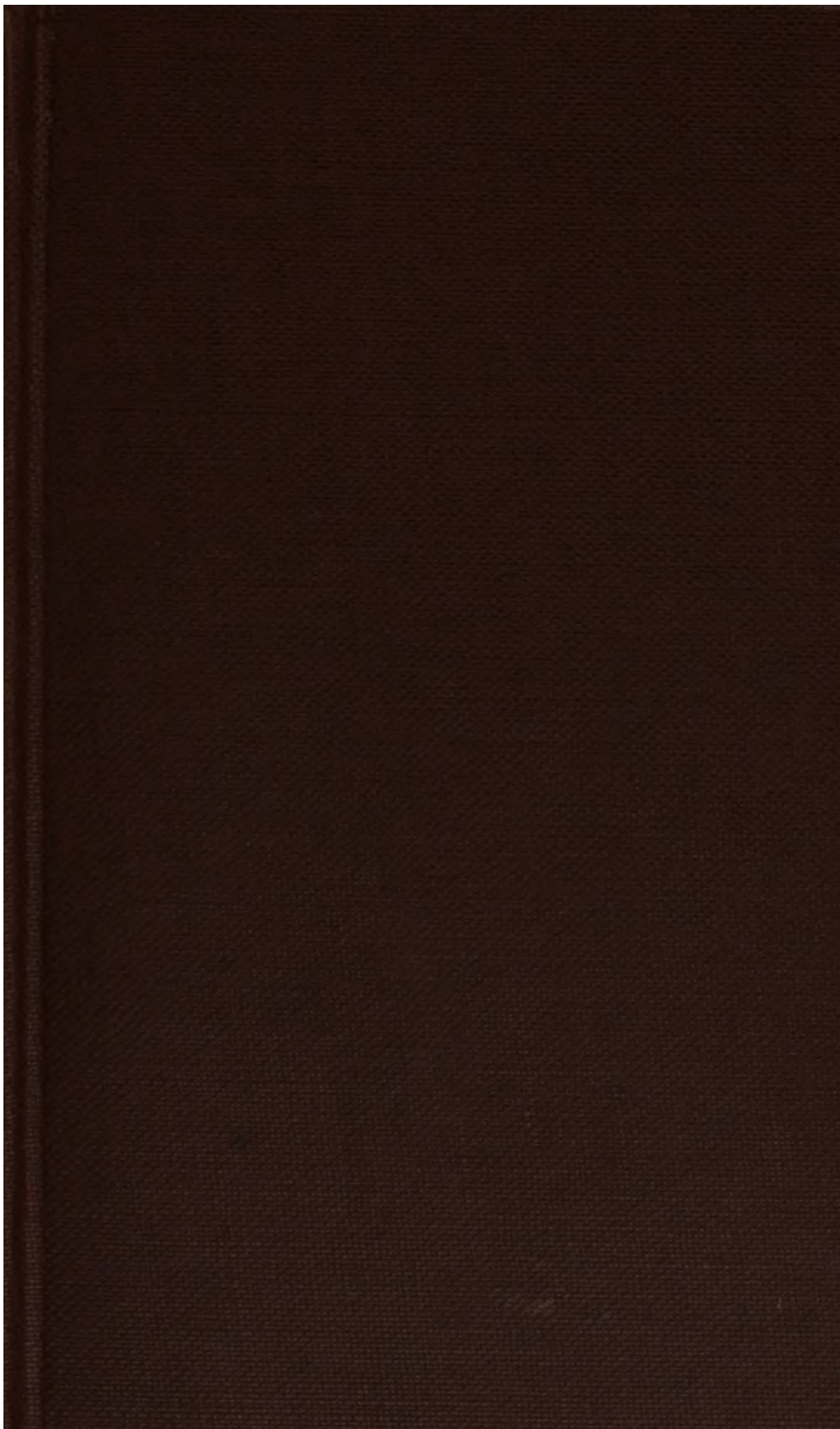
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





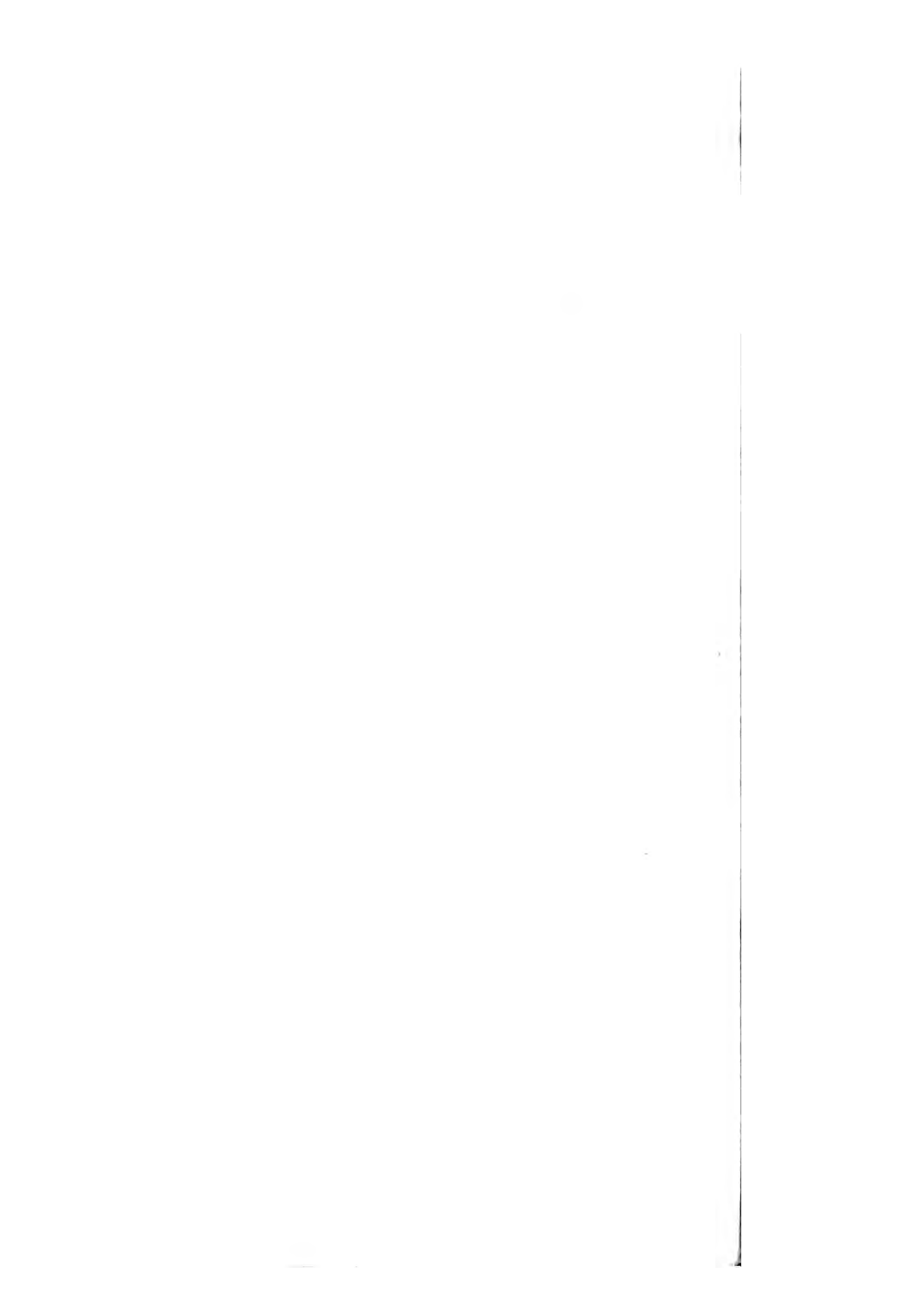
SKIPWORTH  
BEQUEST



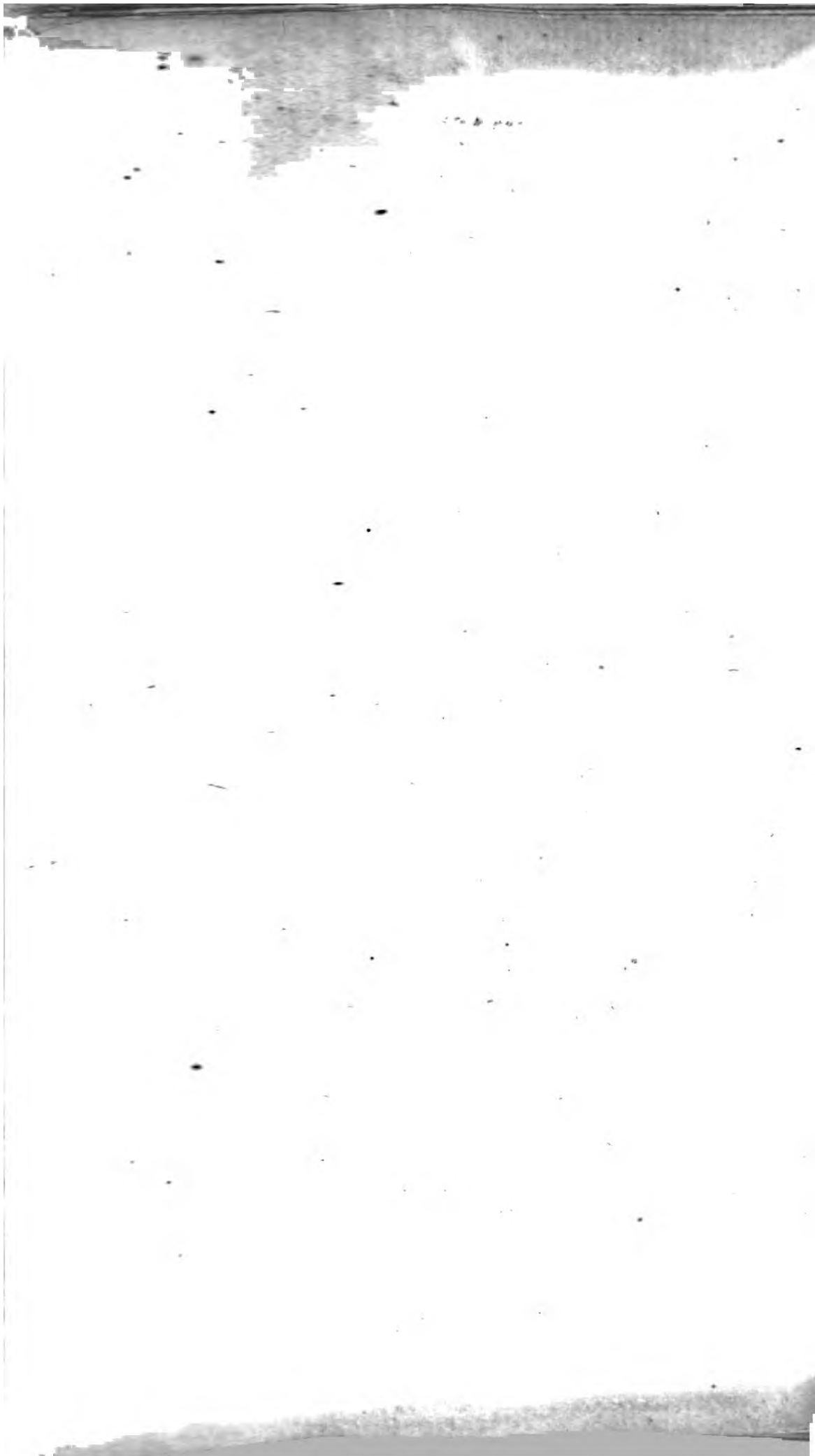
Skip worth is 37













Josias Dyontheu

1723





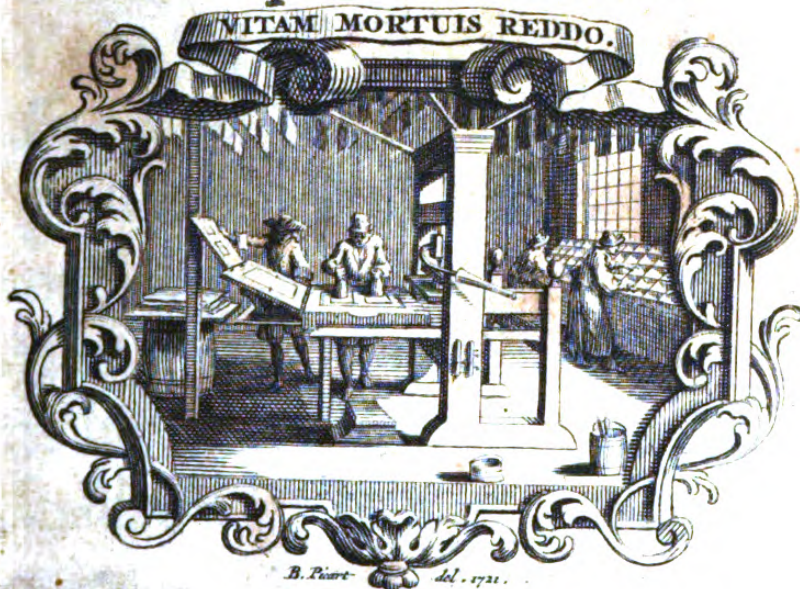
**PIERRE DANIEL HUET.**

*Evêque d'Avranches, né à Caen  
le 8. de Fevrier 1630. et mort à Paris  
le 26. de Janvier 1721.*

*W. Jongman Sculpsit.*

TRAITÉ  
PHILOSOPHIQUE  
DE LA  
FOIBLESSE  
DE  
L'ESPRIT HUMAIN,

PAR  
Feu Mr. HUET, Ancien  
Evêque d'Avranches.



A AMSTERDAM,  
Chez HENRI DUSAUZET.

M. D. CC. XXIII

TAYLOR INSTITUTE  
18 AUG 1965  
OF OXFORD  
LIBRARY



## AVERTISSEMENT

DU

## LIBRAIRE.



Ouvrage que je donne au Public auroit paru depuis long-tems, si l'illustre Auteur qui l'a composé, eût jugé à propos de lui laisser voir le jour. Il étoit si persuadé que la plûpart des gens desaproveroient ses sentimens sur la Foiblesse de l'Esprit humain, qu'il n'a pu se résoudre à les publier pendant sa vie. Il se contentoit de lire cet Ouvrage à ses meilleurs

\* 2 Amis,

#### iv AVERTISSEMENT

Amis , ne voulant pas s'exposer au ressentiment de ceux qu'il appelle souvent lui-même , le Vulgaire de la République des Lettres.

Un homme de mérite , pour qui feu Mr. Huet avoit beaucoup de considération , m'avoit fait connoître avantageusement cet Ouvrage , plusieurs années avant la mort de ce savant Prélat. Il fit d'inutiles efforts pour m'en procurer une Copie ; Mr. Huet ne voulut point y consentir , quoiqu'il le regardât comme le meilleur de tous ses Ouvrages. Rien ne marque mieux l'estime qu'il en faisoit , que le soin qu'il a pris de le traduire

## DU LIBRAIRE. v

duire lui-même en Latin, après l'avoir composé en François; ce qu'il n'a fait pour aucun autre de ses Livres. J'ai sa Traduction Latine, & je pourrai l'imprimer dans la suite, si le Public témoigne la souhaiter. Tout le monde fait, que ce Prélat avoit cultivé le Latin avec un soin extraordinaire, & qu'il écrivoit en cette Langue avec beaucoup d'élégance.

Après la mort de Mr. Huet, un de ses parens à qui il avoit confié son Manuscrit, a eu la bonté de me l'envoyer, pour n'en pas priver plus long-tems le Public. Mais comme on pourroit douter que l'Auteur

\* 3 de

vj AVERTISSEMENT  
de la *Démonstration Evangelique*, le fût aussi d'un Ouvrage où l'on établit fortement le Pyrrhonisme, il est bon d'avertir ici, que ce dernier a été fidelement imprimé sur le Manuscrit Original de Mr. Huet, que je conserve avec soin, & que j'offre de montrer aux personnes qui auront la curiosité de l'examiner. Il m'a été d'autant plus facile de vérifier, que le Manuscrit est de la propre main du Prélat, que j'ai plusieurs Lettres qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire autrefois.

Je n'y ai fait d'autre changement que de mettre le nom de Mr. Huet, à la place du  
nom

DU LIBRAIRE. vij  
nom supposé de *Théocrite de Plu-*  
*vignac*, *Seigneur de la Roche*,  
*Gentil-homme de Perigord*, sous  
lequel il vouloit se cacher.  
Ceux qui aiment à connoître  
les véritables Auteurs des Li-  
vres qui paroissent, me sau-  
ront bon gré de ce change-  
ment.

L'Ouvrage que je publie n'a  
pas été inconnu à l'Editeur du  
*Huetiana*, qui a paru depuis  
peu. Car il nous apprend,  
que le *Traité Philosophique de la*  
*Foiblesse de l'Esprit humain* a été  
composé par Mr. Huet, dans  
le même tems que les *Questio-*  
*nes Alnetanae*, qui parurent à  
Caen en 1690.

On a souhaité de voir ici

viiij AVERTISSEMENT.  
l'Eloge historique de ce Prélat ;  
Mr. l'Abbé Olivet, connu par  
sa belle Traduction des *Entretiens de Cicéron sur la Nature des Dieux*, en est l'Auteur.

Je finirai par une remarque  
qui fera plaisir aux Lecteurs ;  
c'est que le Philosophe Provençal,  
dont Mr. Huet emprunte le personnage,  
est le même Mr. de Cormisy,  
dont il parle dans les Mémoires de sa vie.  
Cet illustre Savant étoit Président  
au Parlement d'Aix en Provence,  
& il fut relegué à Caen par ordre  
de la Cour. Ce Magistrat y fit connoissance  
avec Mr. Huet, & lui donna du goût  
pour Sextus Empiricus, & pour la Philo-  
so-



DU LIBRAIRE. ix  
sophie des Sceptiques. Voi-  
ci l'endroit où le Prélat parle  
de Mr. de Cormisy: c'est à  
la page 229. de ses Memoi-  
res.

*Cadomum delatus est per eos  
dies vir literatus & priscae po-  
tissimum Philosophiae benè peri-  
tus, sed & morum praeterea  
comitate amabilis, omnique ele-  
gantia excultus, Senatus A-  
quensis Praeses Cormisius, illuc  
reflantis fortunae invidia & Re-  
gis jussu relegatus. Attulit ille  
ad me literas commendatitias ab  
illustri femina Catharina Vivon-  
nea Rambullieta, jam superius  
commemorata, quibus viri prae-  
dicabat laudes, meque enixè ro-  
gabat, si quomodo hominis su-  
ble-*



## X AVERTISSEMENT

blevare possem infortunium, aut  
consolando, patriæque deside-  
rium dictis leniendo, aut af-  
flictum rebus ipsis juvando, &  
assidua consuetudine recreando,  
his officiis ne deessem. Ad id  
autem etsi me satis impellebat  
ipsa humanitas, multò tamen  
magis movebar ipsius eruditione  
& virtute, vel ex primo con-  
gressu cognita. Frequens ita-  
que illi aderam; nec ullus efflue-  
bat dies, quin aut ille ventita-  
ret ad me, aut illum ego con-  
venirem, simulque vel per amœ-  
nissimas Olencæ ripas, vel per  
viridissima prata deambularem-  
us. Omnis autem ferè sermo  
erat de veterum Philosophorum  
Sectis; quarum omnium cùm egre-  
giè

DU LIBRAIRE. xj

*giè sciens erat, tum earum præcipuè, quæ animum jubent ab omni assensu sustinere. Summopere itaque comprobabat Sexti Empirici Doctrinam, effecitque commendatione sua, ut Auctor adhuc de nomine tantum mihi cognitus pervolutaretur à me diligenter, mihi que fieret per familiaris, & summa esset illius apud me commendatio.*





ELOGE HISTORIQUE

de Mr. H U E T.

**P**IERRE DANIEL HUET, ancien Evêque d'Avranches, mort à Paris le 26 de Janvier 1721, étoit né à Caen le 8 de Février 1630. L'amour de l'étude prévint en lui, ne difons pas tout-à-fait la raison, puisque nous ignorons quand elle commence, mais au moins l'usage de la parole. *A peine, dit-il, avois-je (a) quitté la mamelle, que je portois envie à ceux que je voyois lire.* Il perdit son père à dix-huit mois; sa mère quatre ans après. Il fut livré à des tuteurs négligens, qui le mîrent dans une pension bourgeoise, où, avec peu de secours, & n'ayant que de mauvais exemples, il ne

(a) Huetiana, p. 3. *Commentar.* p. 16.

*ELOGE HIST. de Mr. HUET. xiiij*  
ne laissa pas d'achever la carrière des  
Humanitez, avant que d'avoir treize  
ans faits.

Pour sa Philosophie, il tomba sous  
un excellent (a) Professeur, qui, à  
la manière de Platon, voulut qu'il  
commençât par apprendre un peu  
de Géométrie. Mais le disciple alla  
plus loin qu'on ne souhaitoit. Il prit  
un tel goût à la Géométrie, qu'il en  
fit son capital, & méprisa presque les  
écrits que dictoit son maître, qui  
heureusement étoit assez sage & assez  
habile pour ne lui en savoir pas mau-  
vais gré. Il parcourut tout de suite  
les autres parties des Mathématiques;  
& quoique cette science ne fût pas  
encore accréditée dans les Colléges,  
ni même dans le monde, au point  
qu'elle l'a été depuis, on lui en fit  
soutenir des thèses publiques, les  
premières qui aient été soutenues à  
Caen.

Il devoit, au sortir de ses classes,  
étudier en Droit, & y prendre des  
degrez.

(a) Le P. Mambrun, connu par ses vers La-  
tins; & par un Traité du Poëme Epique.

#### xiv ELOGE HISTORIQUE

degrez. Deux ouvrages, qui parurent (a) en ce temps-là, interrompirent cette étude utile, & le jetterent dans une autre plus amusante. Ces deux ouvrages étoient les Principes de Descartes, & la Géographie sacrée de Bochart. Une preuve qu'on ne doit jamais avoir de préjugés, ou du moins s'y opiniâtrer, puisqu'un même homme, & un homme très-judicieux, peut quelquefois, dans ses âges différens, penser si différemment; c'est que M. Huet, qui a vivement censuré Descartes longtemps après, le goûta d'abord, l'admira, & le suivit durant plusieurs années. Quant à la Géographie de Bochart, elle fit une double impression sur lui, & par l'érudition immense de l'ouvrage, & par la présence de l'Auteur, Ministre des Protestans à Caen. Tout ce livre étant plein d'Hébreu & de Grec, aussitôt il voulut savoir ces deux langues, alla saluer l'Auteur, lui demanda ses  
con-

(a) Les Principes de Descartes, imprimez en 1643, & le Phaleg de Bochart, en 1646.



conseils, son amitié, & se fit son disciple, mais disciple prêt à devenir émule. Souvent un jeune homme avec de l'esprit & du courage, n'a besoin que d'un modèle vivant, pour déterminer le genre de ses études. Tel, qui n'a fait toute sa vie que des Madrigaux, auroit été un Savant du premier ordre, s'il avoit eû de bonne heure un Bochart devant les yeux.

Qu'on ne croie pas cependant, que M. Huet fût ennemi des amusemens, & des exercices, qui conviennent à la jeunesse. Il voyoit (a) le monde, il avoit soin de se bien mettre, il cherchoit à plaire. Véritablement, il n'avoit pas de grace à danser; mais il primoit à la course, il étoit meilleur homme de cheval, il faisoit mieux des armes, il fautoit mieux, il nageoit mieux, dit-il, que pas un de ses égaux.

A vingt ans & un jour, la Coûtume de Normandie le délivra enfin de ses tuteurs, qui lui épargnoient fardement tout ce qu'ils pouvoient. Sa plus

(a) *Commentar. Lib. I. p. 55. 56. 57.*

xvj *ELOGE HISTORIQUE*

plus forte passion, & la première qu'il satisfit, dès qu'il se vit son maître, fut de voir Paris: non pas tant par curiosité, que pour se fournir de livres, & pour connoître *les Princes (a)* de la *Littérature*. C'est une de ses expressions. Il rendit d'abord ses devoirs au P. Sirmond, plus que nonagénaire. Cet aimable & respectable vieillard joignoit à son grand savoir une grande candeur, qui lui venoit de son propre fonds; & une grande politesse, que la Cour de Rome & celle de France lui avoient donnée. Le P. Petau, bien moins âgé, mais naturellement plus rigide que son confrère, se dérida le front en faveur d'un jeune provincial, qui non seulement étoit déjà digne de l'écouter, mais qui osoit même quelquefois (b) n'être pas de son avis, & lutter, presque enfant, contre un si grand homme.

Je nommerois tous nos Savans d'alors, si je nommois tous ceux  
que

(a) *Huetiana*, p. 4. *Comment.* p. 58.

(b) Voyez ses *Dissertations sur diverses matieres*, &c. Tom. II. p. 432. 433.

que M. Huet connut, & dont il s'acquiesça l'estime, à son premier voyage de Paris. Deux ans après, il eut occasion de connoître ceux de Hollande. Car la Reine de Suède ayant invité Bochart à l'aller voir, il se joignit à lui, & partit au mois d'Avril 1652. Bochart arriva en des circonstances, où il ne fut pas si gracieusement reçu, qu'il avoit lieu de s'y attendre. La santé de cette Princesse chanceloit. Trop d'application à l'étude, car elle y passoit les nuits entières, lui avoit échauffé le sang. Bourdelot son médecin, habile courtisan, & qui avoit étudié autant son esprit que sa complexion, l'obligea de rompre tout commerce avec les gens de Lettres, dans l'espérance de la gouverner lui seul. Bochart en souffrit. Pour M. Huet, sa jeunesse l'empêcha de paroître si redoutable à ce médecin. Il vit souvent la Reine, elle voulut même se l'attacher : mais l'humeur changeante de Christine lui fit peur, & il aima mieux au bout de trois mois revenir en France, où le principal fruit qu'il rapporta de son voyage, fut un manuscrit d'Ori-



XVIIJ *ELOGE HISTORIQUE*  
d'Origène , qu'il avoit copié à Stockholm.

Parmi les Savans qu'il connut en Hollande, Saumaïse tient le premier rang. Diroit-on , à l'emportement qui régné dans les écrits de Saumaïse , que c'étoit au fond un homme facile , communicatif , & la douceur même ? Jusque-là qu'il se laissoit dominer par une femme hautaine & chagrine , qui se vançoit d'avoir pour mari , mais non pas pour maître , *le plus savant de tous les Nobles , & le plus noble de tous les Savans.* Quand M. Huet fut de retour dans sa patrie , il reprit ses études avec plus de vivacité que jamais , pour se mettre en état de nous donner son manuscrit d'Origène. Deux sortes d'Académies , l'une qui s'étoit formée en son absence pour les belles Lettres , l'autre qu'il fonda lui même pour la Physique , servoient à le délasser : ou plutôt , le faisoient de temps en temps changer de travail. En traduisant Origène , il médita sur les règles de la Traduction , & sur les diverses manières des plus célèbres Traducteurs. C'est ce qui donna lieu au premier livre , qu'il publia , &  
par

par lequel il fit, si j'ose ainsi dire, son entrée dans le pais des Lettres. On y admira ce qu'on a depuis admiré dans ses autres ouvrages, une lecture sans bornes, une judicieuse critique, & sur tout une Latinité, qui feroit honneur au siècle d'Auguste. Enfin, seize ans après son retour de Suède, il mit son Origène au jour. Ces seize ans, il les passa dans sa patrie, sans emploi, tout à lui & à ses livres; ne se dérangeant que pour venir tous les ans se montrer un ou deux mois à Paris.

Pendant ce temps-là, il eut des lueurs de fortune, dont il ne fut point ébloui. La Reine de Suède, qui après avoir abdiqué la Couronne, s'étoit transplantée à Rome pour toujours, voulut l'attirer auprès d'elle en 1659. Mais l'aventure de Bochart, demandé avec tant d'ardeur, & puis oublié dès qu'il parut, l'empêcha de succomber à la tentation de voir l'Italie. On le souhaita en Suède pour lui confier l'éducation du jeune Roi, qui remplaça en 1660. Charles Gustave, successeur de Christine. Mais il eut la force de remercier; & ceux  
qui

## XX ELOGE HISTORIQUE

qui jugent des actions par l'événement, trouveront qu'il fit très-bien de se tenir en France. Car, dix ans après, il fut nommé Sous-précepteur de M. le Dauphin, sans avoir d'autres patrons que son mérite, & le discernement de M. de Montausier.

Il arriva à la Cour en 1670, & y demeura jusqu'en 1680, qui est l'année que M. le Dauphin fut marié. Plus il sentit que ce nouveau séjour l'exposoit à de fréquentes distractions, plus il devint avare de son temps. A peine donnoit-il quelques heures au sommeil. Tout le reste de son loisir alloit, ou aux fonctions nécessaires de son emploi, ou à sa *Démonstration Evangelique*, commencée, & achevée parmi les embarras de la Cour.

Je ne dois pas oublier ici le service qu'il rendit aux Lettres, en nous procurant cette suite de Commentaires, qui se nomment communément *les Dauphins*. Quoique la première idée en fût venuë à M. de Montausier, on est redevable à M. Huet d'en avoir tracé le plan, & dirigé l'exécution,

autant que l'a permis la docilité, ou la capacité des ouvriers.

Tout occupé depuis si long-temps, & de compositions, & de lectures, qui avoient directement la Religion pour objet, il prit enfin, à l'âge de quarante-six ans les Ordres sacrez. Après quoi il eut l'Abbaye d'Aunay, où il se retiroit tous les étéz, lorsqu'il eut quitté la Cour. Un des ouvrages qu'il y composa, sous le titre de *Questiones Alnetana*, immortalisera le nom de cette solitude, agréablement située dans le Bôcage, qui est le canton le plus riant de la basse Normandie.

Il fut nommé à l'Evêché de Soissons en 1685. Avant que ses Bulles fussent expédiées, M. l'Abbé de Silvery ayant été nommé à l'Evêché d'Avranches, ils permutèrent avec l'agrément du Roi. Mais à cause de quelques brouilleries entre la Cour de France & celle de Rome, ils ne purent être sacrez qu'en 1692. Je m'imagina que fort peu M. Huet; car la vie qu'il avoit menée, & la seule qu'il aimoit, ne sympathisoit pas avec les  
fonc-

xxij *ELOGE HISTORIQUE*

fonctions épiscopales. Aussi ne fut-il pas long-temps à s'en dégoûter. Il se démit de son Evêché d'Avranches en 1699.

Pour le dédommager, le Roi lui donna l'Abbaye de Fontenay, qui est aux portes de Caen. L'amour de M. Huet pour sa patrie, lui inspira de s'y fixer; & dans cette vuë, il appropria les jardins, & la maison de l'Abbé. Sa patrie lui avoit paru très-aimable, tant qu'il n'y avoit eu que des amis. Mais, du moment qu'il y posséda des terres, les procès l'affaillirent de tous côtez, & le chassèrent, quoiqu'il eût aussi, grace à son air natal, quelque ouverture pour le jargon de la chicane.

Alors il revint à Paris, & se logea dans la maison Professe des Jesuites, où il a vécu ses vingt dernières années, pendant lesquelles il s'est appliqué principalement à faire des notes sur la Vulgate. Il ne regardoit pas seulement la Bible comme la source de la Religion; mais il croyoit que c'étoit (a) de tous les livres le plus pro-

(a) *Commentar.* p. 354. *Huctiana*, p. 182.



de Mr. H U E T.      xxiiij

propre à former , & à exercer un Savant. Il avoit lû vingt-quatre fois le texte Hébreu , en le conférant avec les autres textes Orientaux. Tous les jours , dit-il , fans un feul d'excepté , il y employa deux ou trois heures , depuis 1681. jufqu'en 1712.

Une cruelle maladie , dont il fut attaqué cette année-là , & qui le tint au lit près de fix mois , lui affoiblit confidérablement , non pas l'efprit , mais le corps , & la mémoire. Cependant , dès qu'il eut un peu recouvré fes forces , il fe mit à écrire fa vie ; & il l'écrivit avec toute l'élégance , mais non pas avec tout l'ordre , ni avec toute la précifion de fes autres ouvrages , parce que fa mémoire n'étoit plus la même qu'autrefois. Elle alla toujourns en diminuant. Ainfi , n'étant plus capable d'un ouvrage fuivi , il ne fit plus que jeter fur le papier des penfées détachées , travail proportionné à fon état.

Quoiqu'il m'en ait confié fon unique copie , pour la publier fous le titre d'*Huetiana* , je ne me flate point qu'à ce fujet on me permît de rapporter ici avec quelle complaifance il  
m'a

xxiv *ELOGE HISTORIQUE*

m'a souffert, depuis que j'eus l'honneur de le connoître en 1708. On doute, lorsqu'il s'agit des grands hommes, si c'est amour propre, ou reconnoissance, qui fait que nous parlons de leur amitié; & souvent, de peur d'être soupçonné d'une foiblesse, nous renonçons à un devoir.

Je ne saurois pourtant ne pas avouer que c'est moi qui procurai la cinquième édition de ses Poësies en 1709. Je m'en ressouviens d'autant plus volontiers, que sans cette édition, qui *reveilla ses Muses endormies*, vraisemblablement il n'eût jamais songé aux cinq (a) nouvelles Métamorphoses, qu'il composa en 1710. & 1711. Tout son esprit s'y retrouve. Quelle délicatesse, & pour un Savant de ce rang-là, & dans un âge si avancé! Quelle fleur, & si nous osions parler ainsi, quelle jeunesse d'imagination!

Au reste, si l'on veut bien considérer qu'il a vécu quatre-vingts & onze ans, moins quelques jours; qu'il se

(a) *Lampyrus, Galerita, Mimus, &c.*

se porta dès sa plus tendre enfance à l'étude; qu'il a toujours eû presque tout son temps à lui; qu'il a presque jouï toujours d'une santé inaltérable; qu'à son lever, à son coucher, durant ses repas, il se faisoit lire par ses valets; qu'en un mot, & pour me servir de ses termes, *ni le feu (a) de la jeunesse, ni l'embarras des affaires, ni la diversité des emplois, ni la société de ses égaux, ni le tracas du monde, n'ont pu modérer cet amour indomptable de l'érudition, qui l'a toujours possédé*: une conséquence, qu'il me semble qu'on pourroit tirer de-là, c'est que M. d'Avranches est peut-être de tous les hommes qu'il y eut jamais, celui qui a le plus étudié.

Outre qu'il étoit naturellement robuste, il vivoit de régime. Dès l'âge de quarante ans il ne soupoit point. Encore dînoit-il sobrement. Il ne mangeoit que des viandes communes, point de ragoûts, & à peine mettoit-il dans son eau une huitième partie de  
vin.

(a) Huetiana, p. 4. Voyez aussi *Commentar.* lib. I, p. 15. & lib. V. p. 278.



xxvj *ELOGE HISTORIQUE*

vin. Sur le soir il prenoit une forte de bouillon (a) médicinal. A la vérité, lors même qu'il se portoit le mieux, il avoit le teint d'une pâleur à faire craindre qu'il ne fût malade.

Une singularité bien remarquable, c'est que deux ou trois jours avant sa mort, tout son esprit se ralluma, toute sa mémoire lui revint. Il employa ces précieux momens à produire des actes de piété, & mourut tranquille, plein de confiance en Dieu.

Je ne connois de ses manuscrits, que ceux-ci. Une Traduction Latine des *Amours de Daphnis & de Chloé*, faite à dix-huit ans; un Roman intitulé *Le faux Yncas*, fait à vingt-cinq; un Traité Philosophique de *la foiblesse de l'esprit humain*, fait dans le même temps que ses *Questiones Alnetanae*; une Réponse à M. Regis, touchant la Métaphysique de Descartes; ses Notes sur la Vulgate; & un recueil de cinq à six cens Lettres, tant Latines que Françoises, écrites

(a) C'est un bouillon connu sous le nom de bouillon rouge du médecin Delorme.

de Mr. H U E T. xxvij  
écrites à des Savans. Pour ce qui  
est de ses livres imprimez, les voici,  
dans l'ordre qu'ils ont paru.

*De Interpretatione libri duo.* Paris,  
1661. in 4. Stade 1680. in 12. La Haye,  
1683. in 8.

*Origenis Commentaria in Sacram  
Scripturam.* Rouën, 1668. in fol. 2.  
vol. Cologne, 1685. in fol.

De l'Origine des Romains. *Paris,*  
1670. 1678. 1685. 1693. 1711. in 12.  
*Londres,* 1672. in 16. *Angl. Amst.*  
1679. 1716. in 12. *Belg.*

Discours prononcé à l'Académie  
Françoise. *Paris,* 1674. in 4. *Amst.*  
1709. in 12.

*Animadversiones in Manilium, &  
Scaligeri notas :* à la fin du Manile  
Dauphin. *Paris,* 1679. in 4.

*Demonstratio Evangelica.* *Paris,*  
1679. 1694. in fol. *Amst.* 1680. in 8.  
2. vol. *Leipfic,* 1694. in 4.

*Censura Philosophia Cartesiana.* *Pa-*  
*ris,* 1689. 1694. in 12. *Helmstad,* 1690.  
in 4. *Franeker,* 1690. in 12. *Hano-*  
*vre,* 1690. in 12.

*Quaest. Alnetana.* *Caen,* 1690. in 4.  
De la situation du Paradis terrestre.  
*Paris,* 1691. in 12. *Leipfic,* 1694.

xxviiij *ELOGE HIST. de Mr. HUET*  
in 12. & in 4. *Amst.* 1701. in 12. *ibid.*  
*Lat.* 1698. in 12.

Nouveaux Mémoires pour servir à  
l'Histoire du Cartésianisme. *Paris*,  
1692. 1711. in 12. *Utrecht*, 1698. in  
16. *Amst.* 1698. in 12.

Statuts Synodaux pour le Diocèse  
d'Avranches. *Caen.* 1693. 1695. 1696.  
1698. in 8.

*Carmina.* *Utrecht*, 1664. 1700. in 8.  
*Deventer*!, 1668. in 8. *Amst.* 1672. in  
16. *Paris*, 1709. in 12.

*De Navigationibus Salomonis.* *Am-*  
*sterdam*, 1698. in 8. & in fol.

*Nota in Anthologiam Epigramma-*  
*tum Græcorum:* à la fin de ses Poë-  
sies, édition de Grævius. *Utrecht*,  
1700. in 12.

Origines de Caen. *Rouën*, 1702.  
1706. in 8.

Dissertations sur diverses matières  
de Religion, & de Philologie. *Paris*,  
1712. in 12.

Histoire du Commerce & de la Na-  
vigation des Anciens. *Paris*, 1716.  
in 12. *Bruxelles*, 1717. in 12.

*Commentarius de rebus ad eum per-*  
*tinentibus.* *Amsterdam*, 1718. in 12.  
*Huetiana.* *Paris*, & *Amst.* 1722. in 12.

I N.

# INDICE

*des Parties de cet Ouvrage.*

---

## P R E F A C E.

*Exorde & Argument de l'Ouvrage.* 1  
*Sa division.* 10

---

## LIVRE PREMIER.

La Vérité ne peut être connue  
 de l'Entendement humain, par  
 le secours de la Raison, avec  
 une parfaite & entière certitu-  
 de. 11

CHAP. I. *Il faut montrer première-  
 ment:* 11

1. *Ce que c'est que la Philosophie.* 12

2. *Ce que c'est que l'Entendement  
 humain.* 13

3. *Ce que c'est qu'Idée.* 14

\*\* 3

4. *Ce*

**XXX**      **I N D I C E.**

4. *Ce que c'est que Pensée.*      14

5. *Ce que c'est que la Raison.*      *ibid.*

6. *Ce que c'est que la Vérité.*      *ibid.*

7. *Il y a plusieurs sortes & plusieurs degrez de Certitude. La Certitude de la Foi perfectionne la Certitude de la nature humaine.*      16

**CHAP. II.** *L'homme ne peut connoître la Vérité par le secours de la Raison avec une parfaite & entiere Certitude. Première Preuve tirée des Auteurs Sacrez.*      22

**CHAP. III.** *Seconde Preuve. L'homme ne peut connoître avec une parfaite & entiere Certitude, qu'un objet extérieur répond exactement à l'Idée qui en est empreinte en lui.*      32

1. *Les images, especes, ou ombres, qui partent des corps extérieurs, & qui se présentent à nous, ne leur sont pas semblables.*      34

2. *La fidélité du milieu interposé, par lequel l'ombre ou espece de l'objet extérieur passe pour venir à l'instrument de nôtre sensation est douteuse.*      36

3. *La fidélité des Sens est douteuse.*

4. *La fidélité des nerfs, & des esprits*      39



I N D I C E. xxxj

- Sprits animaux est douteuse.* 41
5. *La fidelité du cerveau est douteuse.* 46
6. *La fidelité de l'Esprit ou Entendement humain est douteuse, & sa nature nous est inconnue.* 48
- CHAP. IV. *Troisième Preuve. L'Esprit humain ne peut connoître la nature des choses avec une parfaite Certitude.* 52
- CHAP. V. *Quatrième Preuve. Les choses ne peuvent être connues avec une parfaite Certitude, à cause de leur continuel changement.* 59
- CHAP. VI. *Cinquième Preuve. Les choses ne peuvent être connues avec une parfaite Certitude, à cause de la différence des hommes.* 63
- CHAP. VII. *Sixième Preuve. Les choses ne peuvent être connues avec une parfaite Certitude, parce que leurs causes sont infinies.* 65
- CHAP. VIII. *Septième Preuve. L'Homme n'a point de regle certaine de la Vérité.* 69
- CHAP. IX. *Huitième Preuve. 1. On dispute contre l'Evidence.* 75
2. *Les objets qui se présentent à l'Esprit de ceux qui sont endormis,*  
qui



xxxij I N D I C E.

qui sont yvres, & qui sont fous,	
sont aussi évidens que les objets qui	
se présentent à l'Esprit de ceux qui	
sont éveillés, qui sont à jeun, &	
qui sont en leur bon sens.	78
CHAP. X. Neuvième Preuve.	85
1. Raison de douter de toutes choses,	
proposée par Des Cartes; savoir	
que nous ignorons, si Dieu ne nous	
à point créé de telle nature, que	
nous nous trompions toujours.	ibid.
2. D'où il s'ensuit que l'intime per-	
ception des choses est douteuse.	87
CHAP. XI. Dixième Preuve. C'est	
une petition de principe, que de	
vouloir prouver par Raison que la	
Raison est certaine.	89
CHAP. XII. Onzième Preuve. Les	
raisonnemens sont incertains.	90
CHAP. XIII. Douzième Preuve. Il	
s'ensuit des dissensions des Dogmati-	
ques, qu'il ne faut s'attacher à au-	
cune de leurs Sectes.	94
CHAP. XIV. Treizième Preuve. La	
loi de douter a été établie par d'ex-	
cellens Philosophes.	95
1. Anacharsis.	100
2. Pherecyde.	ibid.
3. Pythagore.	ibid.
4. Em-	

I N D I C E. xxxiiij

4. <i>Empedocle.</i>	101
5. <i>Gorgias Leontin.</i>	ibid.
6. <i>Xenophane.</i>	102
7. <i>Epicharme.</i>	ibid.
8. <i>Parmenide.</i>	ibid.
9. <i>Xeniade.</i>	ibid.
10. <i>Zenon d'Elée.</i>	103
11. <i>Heraclite.</i>	ibid.
12. <i>Anaxagore.</i>	ibid.
13. <i>Democrite.</i>	ibid.
14. <i>Protagore.</i>	104
15. <i>Socrate.</i>	ibid.
16. <i>Platon, Auteur de la première Academie.</i>	107
17. <i>Aristote.</i>	108
18. <i>Arcesilas, Auteur de la seconde Academie.</i>	109
19. <i>Lacyde.</i>	112
20. <i>Carneade, Auteur de la troisième Academie.</i>	ibid.
21. <i>Clitomaque.</i>	116
22. <i>Philon, Auteur de la quatrième Academie.</i>	117
23. <i>Antiochus, Auteur de cinquième Academie.</i>	ibid.
24. <i>Ciceron.</i>	119
25. <i>Varron, Pison, Lucullus, &amp; Brutus.</i>	121
26. <i>Origine du Pyrrhonisme.</i>	122
** 5	27. Me-

xxxiv I N D I C E.

27. Metrodore. 123  
 28. Anaxarque. ibid.  
 29. Pyrrhon. 124  
 30. Combien il y a eu véritablement  
 d'Académies, & quelle a été la dif-  
 férence de l'Académie, & du Pyr-  
 rhonisme. 131  
 31. Il n'y a eu que deux Acade-  
 mies, l'ancienne, & la nouvelle;  
 & la nouvelle a été un véritable  
 Pyrrhonisme. 138  
 32. On propose les différens entre la  
 nouvelle Académie, & la Secte des  
 Sceptiques; & on les concile. Pre-  
 mier différent. 139  
 33. Second différent. 140  
 34. Troisième différent. 142  
 35. Quatrième différent. 143  
 36. Cinquième différent. ibid.  
 37. Sixième différent. 145  
 38. Septième différent. 147  
 39. Pourquoi les Philosophes, qui  
 font profession de douter, aiment  
 mieux passer pour Académiciens que  
 pour Pyrrhoniens. 150  
 40. Il est faux que la Secte des Scep-  
 tiques, ou Pyrrhoniens, ait été in-  
 terrompue après Timon. 151  
 41. Timon de Phlius. 152  
 42. Nau-

I N D I C E.    xxxv

42. <i>Nausiphane de Teos.</i>	153
43. <i>Theodose de Bithynie.</i>	154
44. <i>Ænesideme de Cnossus.</i>	ibid.
45. <i>Ptolemée d' Alexandrie.</i>	ibid.
46. 47. <i>Cornelius Celsus. Favorin.</i>	ibid.
48. <i>Sextus Empiricus.</i>	155
49. <i>Savoir si Sextus Empiricus est le même, que Sextus de Chero- née.</i>	ibid.
50. <i>Grande affinité de la Secte Sceptique, de la Secte Empirique, &amp; de la Secte Methodique.</i>	158
51. <i>Lucien.</i>	160
52. <i>Uranus.</i>	161
53. <i>Et encore du nombre des Do- gmatiques, Porphyre.</i>	163
54. <i>Aristippe.</i>	ibid.
55. <i>Herillus de Carthage.</i>	162
56. <i>Menedeme d' Eretrie.</i>	ibid.
57. <i>Les Philosophes Eretriques, &amp; les Megariques.</i>	ibid.
58. <i>Monime le Cynique.</i>	164
59. <i>Parmi les Nations étrangères, les Mages.</i>	ibid.
60. <i>Les Brachmanes.</i>	165
61. <i>Certains Philosophes Turcs, qu'on nomme les Etonnez.</i>	ibid.
62. <i>Parmi les Juifs, les Essenians.</i>	166
63. <i>Et</i>	

xxxvj I N D I C E.

63. *Et les Seboréens.* 166  
64. *R. Mosés fils de Maimon. ibid.*  
65. *Et Parmi les Arabes, les Discou-  
coureurs* 167
- CHAP. XV. 1. *On conclut de tout ce  
qui a été dit ci-dessus, qu'il faut  
douter, & que c'est le seul moyen  
d'éviter les erreurs.* 169
2. *La hardiesse des Dogmatiques a  
produit une infinité d'erreurs.* 170
3. *Les Academiciens & les Scepti-  
ques, n'affirmant rien, ne peuvent  
se tromper, & ils sont les seuls qui  
méritent le nom de Philosophes.*



## LIVRE SECOND.

On explique exactement quelle est la plus sûre, & la plus légitime voye de Philosopher.

174

CHAP. I. *L'homme est naturellement dépourvu des moyens nécessaires pour connoître très clairement & très certainement la Vérité ; laquelle encore qu'il puisse connoître en quelque sorte, il ne peut néanmoins la connoître très clairement, & très certainement.* 176

CHAP. II. *La Foi supplée au défaut de la Raison, & rend très certaines les choses, qui étoient moins certaines par la Raison.* 182

CHAP. III. I. *Il n'y a rien dans l'Entendement qui n'ait été dans les Sens.* 188

2. *Contre Platon.* 190

3. *Contre Proclus.* 192

4. *Et contre Des Cartes.* 194

CHAP. IV. *Il faut suivre dans l'usage de la vie les choses probables,*  
com-

XXXVIÏJ I N D I C E.

- comme si elles étoient véritables.* 204
- CHAP. V. *Regle, ou Criterium de la Probabilité.* 207
- CHAP. VI. *Quelle est la fin que l'on se propose dans l'art de douter.* 209
- CHAP. VII. *Il ne faut point s'attacher aux sentimens d'aucun Auteur.* 213
- CHAP. VIII. *Il faut choisir dans chaque Secte ce qui y paroît de meilleur.* 215
- CHAP. IX. *Sur toutes choses il faut prendre garde de ne rien admettre, qui soit contraire à la Foi.* 216
- CHAP. X. *La Secte des Eclectiques a été suivie par de grands hommes.* 217
- CHAP. XI. *Puisqu'il ne faut s'attacher, ni à la Secte des Academiens, ni à celle des Sceptiques, ni à celle des Eclectiques, ni à aucune autre, il faut s'attacher à la sienne propre.* 224

## LIVRE TROISIEME.

On propose les Objections de  
nos adversaires, & on  
les refute.

CHAP. I. *Premiere Objection, que nous  
ôtons l'usage de la Vie.* 227

CHAP. II. *Seconde Objection, que nous  
nous privons de la Science.* 229

CHAP. III. *Troisième Objection, que  
nous avons le Criterium, ou la Re-  
gle du discernement du vrai & du  
faux.* 230

CHAP. IV. *Quatrième Objection, que  
notre maniere de Philosopher ne fait  
point de Secte.* 232

CHAP. V. *Cinquième Objection, que  
lors que nous disons qu'il n'y a rien  
de vrai, ni de faux, ni de démon-  
stration, nous nous condamnons nous  
mêmes.* 233

CHAP. VI. *Sixième Objection, qu'on  
ne peut presque pas douter sans im-  
piété, si Dieu n'a pas fait l'hom-  
me de telle sorte, qu'il se trompe  
toûjours.* 234

CHAP.

# XI I N D I C E.

- CHAP. VII. *Septième Objection, que cette Loi de douter semble empêcher l'Esprit de l'homme de se soumettre à la Foi, & favoriser la corruption des mœurs.* 235
- CHAP. VIII. *On répond aux Objections de nos adversaires.* 240
- CHAP. IX. *Première Objection.* 242
- CHAP. X. *Seconde Objection.* 245
- CHAP. XI. *Troisième Objection.* 251
- CHAP. XII. *Quatrième Objection.* 259
- CHAP. XIII. *Cinquième Objection.* 263
- CHAP. XIV. *Sixième Objection.* 269
- CHAP. XV. *Septième Objection.* 272
- CHAP. XVI. *Pourquoi la doctrine des Academiciens & des Sceptiques a été rejetée.* 290
- CHAP. XVII. *Conclusion de l'Ouvrage.* 295



# P R E F A C E.

DE L'AUTEUR,

*Aux Philosophes ses Amis.*

I. *Exorde & Argument de l'Ouvrage.*

2. *Sa Division.*

I.



**E**COUTEZ, Mes chers amis, non pas mon sentiment touchant la nature de l'Esprit humain, & de la Raison, mais celui d'un excellent homme, fort versé dans toutes les Sectes anciennes & modernes de la Philosophie. Il étoit Provençal, homme de qualité. Il avoit beaucoup voyagé dans sa jeunesse, par rapport à ses études, & il avoit eu d'étroites liaisons avec ceux qui avoient quelque réputation dans les sciences spéculatives. S'étant trouvé depuis revêtu d'une charge importante dans son pays, il se fit des ennemis puissans, qui lui rendirent de mauvais offices,

*Exorde & Argument de l'Ouvrage.*

A

&



2 P R E F A C E.

& l'obligerent de quitter sa patrie, & de se retirer à Padouë, lieu agréable & propre aux études qu'il avoit toujours cultivées, & que j'avois choisi depuis assez long-tems pour la retraite des miennes. Il me vint voir, selon son ancienne coutume, non pas comme me croiant Philosophe, mais comme amateur de la Philosophie; tel qu'il m'avoit reconnu par quelques écrits qui m'étoient échappés. Je fus frappé d'abord de la beauté de son esprit, de l'étendue de son savoir; & principalement de sa candeur & de son honnêteté. Flaté lui-même de la manière pleine d'estime & de reconnaissance, dont je recevois ses visites, & de la conformité de nos inclinations, il ne fut pas long-tems sans m'ouvrir le fond de son cœur. Car après que j'eus remarqué qu'il attaquoit avec chaleur toutes les Sectes des Philosophes, à la manière des Academiciens, sans s'attacher à aucune, & sans qu'il me fût possible, avec toute mon adresse, & par toutes les questions dont je le harcelois, de lui faire prendre parti, j'eus recours enfin aux sollicitations, & je le

## P R E F A C E. 3

Je priaï très sérieusement de se développer. Vaincu enfin par mon empressement, il se rendit, & dans cet entretien, & plusieurs autres qui suivirent, il me communiqua sans déguisement sa pensée, touchant la Philosophie. Ses discours me parurent subtils & fort éloignés des opinions communes, & je ne voulus pas les perdre. Je prenois donc soin de les écrire, si-tôt que nous étions séparés, de crainte de les oublier, & pour mon usage seulement, sans penser qu'ils dussent jamais sortir de mes mains. Voici donc comme il s'expliqua.

Lors que dans ma première jeunesse je m'appliquai à l'étude de la Philosophie, je fus fort choqué de ces disputes continuelles des Philosophes, sur toutes sortes de matières; & dans l'attente de ces grands avantages de la Philosophie, que l'on m'avoit tant vantés, la connoissance de la Vérité, & le repos de l'esprit, j'étois fort surpris de me trouver plongé dans des tenebres épaisses d'une ignorance invincible, & dans des débats dont je ne voiois point la fin.

4 P R E F A C E.

Et comme j'avois été élevé dans la Philosophie d'Aristote, suivant la coutume de ce Siecle, j'étois encore plus étonné que la seule Secte de ce Philosophe eût pu produire une si grande diversité d'opinions, des Grecs, des Arabes, & des Latins; des Anciens, & des Modernes. J'admirois l'aveuglement de l'Esprit humain, voyant qu'Aristote avoit osé dire que les Philosophes, qui l'avoient précédé, étoient ou malhabiles, ou glorieux, d'avoir présumé qu'ils avoient porté la Philosophie à sa dernière perfection; mais qu'il croioit pouvoir assurer que dans peu de tems ce grand ouvrage seroit consommé: quoi que les choses cependant en fussent si éloignées, que l'on voit tous les jours renaître de nouvelles contestations, & que le tems qui modere toutes choses, aigrissoit au contraire les esprits des Philosophes; en sorte qu'il sembloit que leur science ne fût pas tant une recherche de la Verité, comme ils s'en vantoient, qu'une methode de chicaner avec adresse, & de disputer subtilement. Je souhaitois que quelque homme  
d'au-

---

## P R E F A C E. §

d'autorité & de savoir entreprit la même chose , que l'on raporte du Proconsul Gellius , qui étant venu autrefois à Athenes , assambla tous les Philosophes qui s'y trouvoient en grand nombre , & par un discours étudié les exhorta de terminer leurs longs débats, leur offrant sa mediation, & ses bons offices. Cela a paru ridicule à bien des gens , mais non pas à moi : car l'accommodement eût peu se faire , si chacun d'eux se dépouillant de ses préjugez, fût entré dans un nouveau & sérieux examen des dogmes, dont il paroiffoit si entêté ; s'il n'eût proposé que comme incertain, ce qu'il avoit coûtume de soutenir comme indubitable , & qu'il eût appris une bonne fois à retenir sa créance , & à suspendre son jugement. Je ne desaproouverois pas non plus l'étude que fit Neron de la Philosophie, pour découvrir la cause d'une si grande diversité d'opinions; s'il eût eu un desir sincere de terminer ces controverses , & non pas de les entretenir pour son divertissement , suivant la legereté & la malignité de son naturel.

La doctrine de Des Cartes a eu dans ces derniers tems une grande reputation : & parce qu'elle attiroit beaucoup de monde par sa nouveauté, comme il arrive d'ordinaire, plusieurs jugerent qu'Aristote seroit bientôt abandonné, & que Des Cartes prendroit le dessus. Las comme j'étois de la division des Peripateticiens, je voulus connoître ce qu'on pouvoit attendre de cette nouvelle Philosophie. Elle me plut fort, car il me parut, que fondée sur un petit nombre de principes très simples, elle penetroit aux premieres causes par une voye nette & facile. Je ne fus pas long-tems néanmoins sans m'appercevoir, que les Peripateticiens se souvenoient encore ; qu'il se formoit de dangereuses factions contre Des Cartes ; que Gassendi se faisoit chef de parti, & renouvelloit avec succès la Secte d'Épicure, toute decriée qu'elle étoit, & suspecte d'impieté, quoi qu'il eût beaucoup plus d'adversaires que d'approbateurs. Je me voulus donc retrancher dans le Platonisme, ne croyant pas pouvoir choisir un meilleur maître, que ce grand homme, à qui  
l'anti-



## P R E F A C E. 7

L'antiquité a donné le surnom de divin, que tant de gens habiles ont admiré, & que les plus anciens Pères de l'Eglise ont suivi, employans sa methode & ses dogmes, pour expliquer & pour defendre la doctrine Chrétienne. Mais lors que je vins à approfondir cette Philosophie, moi qui cherchois des fondemens solides de la Verité, je n'y trouvai rien qui pût fixer mon esprit; nuls principes certains & déterminez; nul Systême ni tissu de doctrine; rien de lié; rien de suivi. Tout y est traité avec délicatesse & avec élégance, mais on y soutient le pour & le contre; & on y defend l'affirmative & la negative par des raisons de même force, sans déterminer l'esprit à aucun parti. Outre que cette Secte vague & flottante, en a produit plusieurs autres, dont chacune prétend être la légitime & sincere doctrine de Platon, & toutes les autres corrompues. De sorte qu'après avoir leu les Ouvrages de Platon, & de la plupart des Platoniciens, je me trouvai plus éloigné que jamais de la connoissance de la Verité. Cela ne me

rebuta pas. Je voulus parcourir toute l'ancienne Philosophie. J'en ramassai les Dogmes de tous côtez. Je lus exactement ce que Diogene de Laërte, & d'autres encore ont écrit de la vie, & des sentimens des Philosophes qui les avoient précédés; esperant que dans ce grand nombre de Sectes, quelque méprisables qu'elles parussent, il s'en pourroit présenter quelqu'une moins sujette aux contradictions, & plus propre à fixer l'incertitude & l'agitation de l'esprit.

Mon esperance ne fut pas vaine. La doctrine d'Arcefilas, de Carneade, & de Pyrrhon me plut fort; & je jugai qu'ils avoient mieux connu la nature de l'Esprit humain que tous les autres Philosophes; quoi que je n'approuvassé pas leurs sentimens en toutes choses, & que les ayant abandonnez en plusieurs points, je me fissé l'auteur de mon propre Systême. Un long usage d'étude, de reflexions, & de meditations m'ayant depuis fait mieux connoître moi-même à moi-même, je suis demeuré persuadé, que ni en moi, ni en aucun autre homme, il ne se trouve point de faculté  
natu-

P R E F A C E. 9

naturelle, par laquelle on puisse découvrir la Verité, avec une pleine & entiere assurance, & que la source de toutes les erreurs, c'est la précipitation de notre esprit, qui nous fait ajoûter foi trop legerement aux opinions qui nous sont proposées.

C'est ainsi que ce savant homme parla, & comme il remarqua l'étonnement où j'étois de voir renouveler une doctrine, que je croiois entièrement éteinte & abolie: Vous admirez ma hardiesse, me dit-il, d'oser avancer un discours qui semble choquer le sens commun: ou plutôt ma timidité & ma défiance, de n'oser ajoûter foi au témoignage de mes Sens & de ma Raison. Mais si vous voulez bien continuer de m'entendre, je me promets tant de la bonté de votre esprit, & de votre candeur, que vous admirerez au contraire, la temerité & l'aveuglement de l'Esprit humain, qui croit voir, ce qu'il ne voit point, & se précipite inconsidérément dans l'erreur. Je vous écouterai, lui dis-je, avec toute l'attention que vous pouvez desirer; & Dieu veuille que vous puissiez ex-

10 P R E F A C E.  
cutter ce que vous promettez. Alors  
il commença de parler ainsi.

II.

*Sa Division.* Pour donner des bornes certaines à cette dispute, il me paroît nécessaire de la diviser en trois parties. Il faut prouver avant toutes choses, que l'Esprit humain ne peut connoître la Verité par le secours de la Raison, avec une parfaite & entière certitude. Il faudra chercher ensuite avec exactitude, quelle est la voye la plus sûre, & la methode légitime de philosopher. Nous répondrons en dernier lieu aux objections de ceux qui sont dans des sentimens contraires aux nôtres.

TRAI-

T R A I T É  
P H I L O S O P H I Q U E  
D E L A F O I B L E S S E  
D E L ' E S P R I T H U M A I N .

---

L I V R E P R E M I E R .

*La Verité ne peut être connue de  
l'Entendement humain, par le  
secours de la Raison, avec une  
parfaite & entiere certitude.*

---

C H A P I T R E P R E M I E R .

*Il faut montrer premierement : 1. Ce  
que c'est que la Philosophie. 2. Ce  
que c'est que l'Entendement humain.  
3. Ce que c'est qu'Idée. 4. Ce que  
c'est que Pensée. 5. Ce que c'est que la  
Raison. 6. Ce que c'est que la Verité.  
7. Il y a plusieurs sortes & plusieurs  
degrez de Certitude. La Certitude  
de la Foi perfectionne la Certitude  
de la nature humaine.*

**C**elui qui entreprend de prouver  
la foiblesse de l'Esprit & de la  
Raison humaine, trouve dez la pre-  
miere



12 DE LA FOIBLESSE DE  
miere entrée de la Philosophie un  
grand champ ouvert, & battu de-  
puis long-tems, par la plûpart des an-  
ciens Philosophes; dans lequel il faut  
combattre sur la nature & la recher-  
che de la Verité. Car ce ne seroit  
pas garder l'ordre requis, que de  
travailler à connoître la Verité, sans  
savoir ce que c'est que la Verité, ni  
si elle peut être connuë.

*Ce que c'est  
que la Phi-  
losophie.*

I. Car la Philosophie n'étant autre  
chose que l'étude de la Sagesse, que  
la recherche de la Verité, & qu'un  
effort de l'Esprit humain pour con-  
noître la Verité par le secours de la  
Raison; il est nécessaire qu'un Philo-  
sophe sache ce que c'est que la Ve-  
rité, l'Esprit humain, & la Raison,  
& qu'il soit assuré que l'Esprit hu-  
main peut connoître la Verité, par  
le secours de la Raison, avant que de  
s'engager dans une recherche, qui  
lui donneroit beaucoup de peine,  
sans aucun succes. Comme un chaf-  
seur, qui se prépare à poursuivre  
une bête, s'il apprend que des ro-  
chers inaccessibles, & des abîmes im-  
penetrables en empêchent l'abord, il  
ne se donnera point un travail inuti-  
le

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. I.* 13  
le pour l'aller chercher. Tâchons  
donc de découvrir quelle est la na-  
ture de la Verité, de la Raison, &  
de l'Entendement de l'homme; autant  
qu'il est permis à l'homme de le dé-  
couvrir. Car étant persuadé qu'on  
ne peut rien connoître par la Raison  
avec une parfaite certitude, je ferois  
insensé si je prétendois connoître clai-  
rement & certainement, ce que c'est  
que la Verité, & la Raison.

2. C'est donc ainsi que je définis <sup>Ce que c'est</sup>  
l'Esprit humain: Un Principe, ou un <sup>que l'En-</sup>  
Pouvoir né dans l'homme, lequel est <sup>tendement</sup>  
<sup>humain.</sup>  
émeu & ébranlé à former des Idées,  
& des pensées, par la reception &  
l'impression des Especies dans le cer-  
veau. Ces Especies dont je parle,  
ne sont pas ces Images, ou Ombres  
qui partent des corps, que l'on ap-  
pelle aussi Especies; mais j'entens les  
traces imprimées dans le cerveau  
par le mouvement des esprits & des  
nerfs, lors qu'ils sont ébranlez par  
les organes de la sensation, excitez  
par des causes exterieures: laquelle  
impression de traces fait que l'Ame  
jointe intimement au cerveau, se trou-  
ve disposée d'une certaine maniere.

A 7

3. J'ap-

## 14 DE LA FOIBLESSE DE

*Ce que c'est  
qu'Idée.*

3. J'appelle Idée, une Image que l'Âme disposée d'une certaine manière par l'impression des Espèces dans le cerveau, se forme à elle-même.

*Ce que c'est  
que Pensée.*

4. J'appelle Pensée, l'action de l'Entendement, émeu, & déterminé par la reception des Espèces dans le cerveau, à se former des Idées, les comparer ensemble, & en porter des jugemens.

*Ce que c'est  
que la Rai-  
son.*

5. J'appelle la Raison, cette Faculté qu'a l'Entendement humain de rechercher la Verité par ses opérations naturelles.

*Ce que c'est  
que la Ve-  
rité.*

6. Quant à la Verité, (non pas celle que les Philosophes appellent *Verité d'existence*, mais celle qu'ils appellent, *Verité de jugement*) je la définis ainsi : la convenance & le rapport du jugement que fait nôtre Entendement en veüe de l'Idée qui est en nous, avec l'objet extérieur qui est l'origine de cette Idée. Pour expliquer cette définition, supposons que l'objet qui se presente au dehors est un Loup, d'où s'est formé l'Idée qui est en moi. Mon Entendement en veüe de cette Idée, conçoit & juge que c'est un Loup. Ce jugement que  
forme

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. I.* 15  
forme mon Entendement, se rapporte  
& convient avec l'objet extérieur; &  
c'est pourquoi on dit qu'il est véritable: & ce rapport, & cette convenance du jugement que mon Entendement a formé, avec l'objet extérieur, s'appelle Vérité. Comme au contraire si mon Entendement en vue de cette Idée conçoit & juge que c'est un Chien, ce jugement formé par mon Entendement est différent & dissemblable de l'objet extérieur, & c'est pourquoi on dit qu'il est faux; & cette différence ou dissemblance d'avec l'objet extérieur, s'appelle fausseté ou erreur. J'appelle objet extérieur, soit qu'il soit présent, lors que l'Entendement est meu & déterminé à y penser; soit qu'il ait été présent auparavant, & ait formé son Idée en nous; soit la représentation de cet objet que nous avons vue auparavant; soit la description que l'on nous en a faite. De là vient que dans le sommeil, & dans les rêveries de la fièvre, ou de la fureur, il se présente tant d'images à l'Entendement, dont les objets extérieurs ne sont point présents, mais dont les Idées nous  
sont.

16 DE LA FOIBLESSE DE  
font demeurées. Quelques-uns dé-  
finissent autrement toutes ces choses  
que nous venons de définir, & at-  
tachent d'autres notions à ces termes.  
Je me servirai de celles que je viens  
de proposer. Que s'il se trouve donc  
que la nature de l'homme soit telle,  
qu'il ne peut connoître avec une par-  
faite certitude, & une entière éviden-  
ce, par le secours de sa Raison, que  
cet objet extérieur convient & se ra-  
porte avec le jugement que mon En-  
tendement en a formé, en veüe de l'I-  
dée que j'en ai; il faut nécessairement  
avouër que l'homme ne peut connoi-  
tre la Verité avec une parfaite cer-  
titude, par le secours de sa Rai-  
son.

*Il y a plu-  
sieurs sortes  
& plusieurs  
degrez de  
Certitude.  
La Certitu-  
de de la Foi  
perfectionne  
la Certitude  
de la nature  
humaine.* 7. Au reste, il y a deux manieres  
de connoître la Verité. Car ou on  
la connoît avec doute & incertitude;  
comme quand on voit, ou que l'on  
croit voir, selon le langage du Poë-  
te, la Lune au travers des nuages.  
Ou on la connoît avec Certitude; &  
cette Certitude a aussi deux degrez.  
Car la Certitude avec laquelle les  
Bien-heureux connoissent les choses  
dans le Ciel, que l'on peut appeller  
le



L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. I.* 17  
le souverain degré de Certitude, est  
différente de la Certitude avec la-  
quelle les hommes connoissent les  
choses sur la terre pendant leur vie.  
De plus, cette dernière sorte de Cer-  
titude a encore deux degrés. Car  
nous connoissons très certainement  
par la Foi les choses que Dieu a re-  
velées, d'une Certitude que l'on peut  
appeler divine, puisque Dieu en est  
l'auteur; & nous connoissons les au-  
tres choses d'une Certitude humaine.  
Cette Certitude humaine a encore di-  
vers degrés; car il y a des choses  
que nous connoissons plus certaine-  
ment que les autres. Nous connois-  
sons plus certainement & plus évi-  
demment, que le tout est plus grand  
que la partie, que nous ne connois-  
sons que la Planete de Saturne est au  
dessus de celle de Jupiter, & que  
nous ne connoissons ce qui est attesté  
par deux témoins. Cette dernière  
connoissance n'est certaine que d'u-  
ne Certitude de probabilité; la se-  
conde est certaine d'une véritable  
Certitude; & la première est très cer-  
taine. Ce sont donc trois degrés de  
Certitude humaine; Le plus élevé,  
celui

18 DE LA FOIBLESSE DE  
celui du milieu, & le plus bas: dont  
chacun même peut recevoir de l'au-  
gmentation ou de la diminution.

• Il y a encore deux autres genres de  
Certitude humaine; l'un que l'on  
peut appeller Physique, l'autre Mo-  
ral. Je sçai certainement que deux  
fois deux font quatre, & que deux  
corps qui font égaux à un troisiéme,  
font égaux entre eux. Je sçai cer-  
tainement aussi, que près du Bos-  
phore de Thrace il y a une Ville,  
nommée Constantinople; & qu'il y a  
eu à Rome un Empereur, nommé  
Auguste; que le feu échaufe, & que  
la glace refroidit. J'ai ces premieres  
connoissances avec une Certitude,  
que j'appelle Physique, par la lumie-  
re naturelle, qui est une faculté que  
la nature a donnée à mon Entende-  
ment: & j'ai ces dernieres connoi-  
ssances, par des témoignages suffi-  
sans, par l'autorité de l'usage, &  
par le raport de l'experience; aux  
quelles choses les hommes suivant  
leurs mœurs, & leur pratique ordi-  
naire, ont coûtume de donner leur  
créance avec Certitude. Tout cela  
vous fait voir combien de sortes de  
Cer-

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. I. 19

Certitude Dieu a donnez à l'Entendement humain pendant cette vie. Cette Certitude divine avec laquelle nous connoissons les choses par la Foi, n'est pourtant pas égale à cette Certitude celeste des Bien-heureux, ni pour la fermeté, ni pour l'évidence, suivant le témoignage de St. Paul (a), lors qu'il dit: que *Nous voyons presentement par un miroir, en énigme; & que les Bien-heureux voyent dans le Ciel face à face; qu'il connoît en partie presentement, & qu'alors il connoitra comme il est connu.* De plus cette Certitude de la Foi, qui nous vient de Dieu, & dont nous jouissons presentement, est fort au dessus de la Certitude humaine, & même celle du premier degré; soit que nous l'ayons acquise par le secours de la Raison, ou par le secours des Sens. C'est pourquoi St. Chrysostome (b) a dit avec beaucoup de verité, que si nous ne tenons pas plus certaines les choses que nous connoissons par la Foi, que celles que nous

(a) 1. Cor. XIII. 9, 12.

(b) S. Chrysoft. Hom. 21. sur l'Epist. aux Hebr.

20 DE LA FOIBLESSE DE  
nous connoissons par les Sens, nous  
manquons de Foi. Puisqu'il est donc  
vrai, que le souverain degré de Cer-  
titude humaine, comme par exemple,  
celui par lequel je tiens certains les  
premiers principes, & les Axiomes  
Geometriques, est fort inferieur à la  
Certitude de la Foi; & que la Cer-  
titude de la Foi est fort inferieure à la  
Certitude des Bien-heureux, il est é-  
vident que le souverain degré de la  
Certitude humaine n'est pas parfait :  
car ce qui est parfait est accompli de  
tous points, & rien ne lui manque  
de tout ce qui est nécessaire pour u-  
ne entiere perfection; or il manque  
à la Certitude humaine, cette partie  
de Certitude qui se trouve dans la  
Certitude de la Foi, & qui ne se trou-  
ve pas dans la Certitude humaine; &  
il manque de plus à la Certitude hu-  
maine, cette autre partie de Certitu-  
de qui se trouve dans la Certitude  
des Bien-heureux, & qui ne se trou-  
ve pas dans la Certitude de la Foi.

Quand je dis donc que l'homme ne  
peut connoître la Verité avec Certi-  
tude, il faut l'entendre ainsi; que  
l'homme en cette vie ne peut connoître  
tre

tre la Verité avec cette suprême Certitude, à qui il ne manque rien pour une entière perfection; mais qu'il peut connoître la Verité avec une Certitude humaine, à laquelle Dieu a voulu que l'Entendement humain pût parvenir, pendant qu'il est joint à ce corps mortel. L'Entendement humain n'ayant rien de plus seur n'y de plus solide, sur quoi il puisse s'appuyer, que cette Certitude, on peut l'appeler la souveraine Certitude humaine, quoi qu'elle ne soit pas entièrement parfaite, & que l'homme aidé seulement des forces de la nature, ne puisse connoître la Verité avec une parfaite Certitude, & une entière évidence; & qu'il la puisse connoître bien plus certainement par le secours de la Foi, mais suivant les termes de l'Apôtre, *Par un miroir, en énigme.* Car ce qui manque à la nature humaine pour avoir une parfaite connoissance des choses, la grace de Dieu le supplée par la Foi, elle fortifie la foiblesse de la Raison & des Sens, elle chasse l'obscurité des doutes, & soutient l'Entendement chancelant.

Mais



22 DE LA FOIBLESSE DE  
Mais je vais bien-tôt expliquer toutes  
ces choses plus au long.

---

## CHAPITRE II

*L'Homme ne peut connoître la Verité  
par le secours de la Raison, avec  
une parfaite & entiere Certitude.  
Premiere preuve tirée des Auteurs  
sacrez.*

**M**Ais avant que de le prouver par  
les choses mêmes, nous le de-  
montrerons par l'autorité de Dieu,  
qui nous avertit souvent de nôtre  
ignorance dans les Livres Sacrez, &  
nous apprend que nous nous don-  
nons une peine inutile, lors que nous  
voulons parvenir à la connoissance  
des choses & de leurs causes; & que  
l'homme de sa nature est fait de telle  
forte, qu'il ne peut retirer de ses étu-  
des le fruit d'un veritable savoir. Voi-  
ci comme il s'explique par la bouche  
de Salomon, le plus sage des hom-  
mes : (a) *J'ai appliqué mon esprit,*  
*pour*

(a) Eccl. VIII. 16, 17.

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. II. 23  
pour acquérir la science, & pour con-  
noître les événemens qui arrivent sur  
la terre. Il y a tel homme qui y tra-  
vaille jour & nuit, & se prive du  
sommeil. Et j'ai compris, que l'hom-  
me ne peut trouver aucune raison de  
tous les ouvrages de Dieu, qui se font  
sous le Soleil; & que plus l'homme se  
travaillera pour la chercher, moins  
il la trouvera; & qu'encore qu'un  
homme sage se vante de l'avoir trou-  
vée, il ne la pourra trouver. Il re-  
jette sur le corps la cause de cette foi-  
blesse, dans la masse duquel tant que  
l'esprit demeurera enveloppé, il ne  
pourra jamais s'élever à la connois-  
sance des choses. Car il dit: (a) Le  
corps corruptible appesantit l'ame; &  
cette demeure terrestre abbaisse l'en-  
tendement plein de beaucoup de pen-  
sées. A peine pouvons-nous connoître  
par conjecture les choses qui sont sur  
la terre: nous ne pouvons découvrir  
sans travail ce qui est sous nos yeux.  
Qui est-ce qui pourra découvrir ce qui  
se fait dans le Ciel? Qui est-ce qui  
connoitra vos desseins, si vous ne don-  
nez

(a) Sap. IX. 15, & suiv.

24 DE LA FOIBLESSE DE  
nez votre sagesse, & si vous n'en-  
voyez d'enhaut votre saint Esprit?

Il declare en un autre endroit que ce desir infini de savoir, qui est né avec nous, a été donné de Dieu à l'homme, comme une demangeaison & une lepre, pour le tourmenter sans aucun fruit. (a) *J'ai veu, dit-il, l'affliction que Dieu a donnée aux hommes, pour les exercer. Tout ce qu'il a fait, est bon, & il l'a fait dans son tems; & il leur a livré le monde, comme une matiere de méditation & de dispute; mais sous cette condition que l'ouvrage que Dieu a fait depuis le commencement jusqu'à la fin, demeurera inconnu à l'homme.* De là viennent ces Sentences de l'Ecclesiastique, qui paroissent avoir été tirées des écrits de Salomon. (b) *Ne cherchez point ce qui est au dessus de votre portée, & n'entreprenez point de penetrer ce qui surpasse vos forces: mais occupez toujours votre pensée des choses qu'il vous a commandées, sans porter votre curiosité dans*

(a) Eccl. III. 10, 11.

(b) Eccl. III. 22, & seq.

L'ESPRIT HUMAIN. *Lib. I. Ch. II.* 25  
dans la multitude de ses ouvrages: car  
il ne vous est point nécessaire de  
voir de vos yeux les choses qui sont  
cachées. Ne vous engagez point dans  
une recherche laborieuse des choses su-  
perflues, & ne poussez point votre  
étude dans le grand nombre de ses œu-  
vres, car il vous a fait voir une in-  
finité de choses, qui sont au dessus de  
votre conception. Saint Paul qui fut  
envoyé de Dieu, pour enseigner aux  
Gentils la véritable Philosophie, mon-  
tre clairement aux Grecs, qui cher-  
choient la connoissance de la Vérité  
avec tant d'empressement, combien  
les ouvrages de Dieu sont au dessus  
de la portée de l'Esprit humain. (a) Il  
est écrit, dit-il, je perdrai la sagesse  
des sages, & la prudence des prudens.  
Où est le Sage? où est le Docteur de  
la loi? où est cet homme studieux des  
choses de ce Siècle? Dieu n'a-t-il pas  
rendu folle la sagesse de ce Siècle? car  
par ce que dans la sagesse de Dieu, le  
monde n'a pas connu Dieu par la sa-  
gesse; c'est-à-dire, par la sagesse hu-  
maine, qui est la Raison; il a plu à  
Dieu

(a) 1. Cor. I. 19, & suiv.

26 DE LA FOIBLESSE DE  
*Dieu de sauver les fidèles par la folie  
 de la prédication ; c'est-à-dire, de  
 pourvoir au Salut de ceux qui sefer-  
 vent de la Foi, & non pas de la  
 Raison. Et ensuite: Les Gentils cher-  
 chent la Sagesse, mais pour nous, nous  
 prêchons Jésus-Christ crucifié. Puis il  
 ajoûte : Ce qui est folie en Dieu, est  
 plus sage que les hommes. Et plus  
 bas: Dieu a choisi ce qui est folie dans  
 le monde, pour confondre les Sages. Et  
 il dit ensuite : (a) La Sagesse de ce  
 monde est folie devant Dieu. Et il  
 confirme enfin cette doctrine tirée  
 d'Isaïe, par cet oracle de David : (b)  
 Dieu sçait que les pensées des hommes  
 sont pleines de vanité. Il détourne  
 aussi les Colossiens de l'étude de cet-  
 te orgueilleuse & trompeuse Philoso-  
 phie, qui s'appuye sur le Raison hu-  
 maine, & non sur la Foi de Jésus-  
 Christ. (c) Prenez garde, dit-il, que  
 personne ne vous trompe par le moyen  
 de la Philosophie, & de cette vaine  
 trom-*

(a) 1 Cor. III. 19.

(b) Isa. XXIX. 14. & XXXIII. 18. Psalm  
 XCIII. 12.

(c) Col. II. 8.



L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. II. 27  
*tromperie, suivant la tradition des hommes, & les élémens de ce monde, & non suivant Jéſus-Chriſt. Ce fut donc par ces conſiderations que l'Empereur Conſtantin (a), dans la Harangue à l'Assemblée des Saints, oſa dire publiquement que l'homme ne peut connoître la Vérité. Et Arnobe plus ancien que Conſtantin, a écrit que (b) l'homme eſt un animal aveugle, qui ne ſe connoît pas lui-même; & qui ne peut connoître par aucunes raiſons, ce qu'il faut faire, en quel temps, & en quelle maniere. Il met auſſi au nombre des bienfaits, dont la nature humaine eſt rédévable à Jéſus-Chriſt, & pour lesquels il auroit mérité d'être eſtimé Dieu, quand il n'auroit été qu'un ſimple homme, de ce qu'il a montré que les hommes ſont des animaux informes, qui donnent leur créance à de vaines opinions, qu'ils ne peuvent rien comprendre, ni rien ſavoir, ni voir ce qui eſt devant leurs yeux. Il dit en un autre endroit, que lors que l'Entendement hu-*

(a) *Conſtant. Orat. ad cœt. Sanct. cap. 8.*

(b) *Arnob. Lib. I. & 2. p. 46, 47.*

28 DE LA FOIBLESSE DE  
humain veut connoître la Vérité, l'ob-  
scurité des choses s'y oppose, & que  
comme étant aveugle, il ne voit rien  
de certain, & que par les détours obli-  
ques des soupçons & des conjectures, il  
tombe dans l'erreur; qu'on dispute de  
tout, & que l'on ne sçait rien: & qu'enco-  
re que nous ne sachions rien, nous nous  
abusons néanmoins nous abandon-  
nant à nôtre orgueil, qui nous per-  
suade que nous avons acquis la scien-  
ce; & que nôtre foiblesse & nôtre  
ignorance est d'autant plus digne de  
compassion, qu'encore qu'il nous  
puisse arriver quelquefois de dire  
vrai, nous ne savons pas même cer-  
tainement si nous avons dit vrai; &  
que ç'a été dans cette veuë que Jesus-  
Christ a détourné l'Esprit de l'hom-  
me de la recherche de ces choses,  
qui sont au dessus de sa capacité, &  
les a excitez à la contemplation & au  
service de Dieu.

Laëtançe, disciple d'Arnobé, a marché  
sur les traces de son maître, & a ensei-  
gné que l'homme ignore la Vérité, qu'il  
ne connoît rien par la Philosophie, &  
qu'il faut régler sa vie suivant les coûtu-  
mes reçûës. Tout son ouvrage des Insti-  
tutions

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. II.* 29  
tutions est rempli de cette doctrine,  
mais particulièrement, lors que com-  
me pour nous exciter à faire ce que  
nous faisons présentement, il parle  
ainsi: (a) *Les Saintes Lettres nous*  
*apprenant que les pensées des Philoso-*  
*phes sont folles, il faut établir cette*  
*doctrine & par les effets, & par les*  
*preuves, de peur que quelqu'un trom-*  
*pé par ce nom specieux de Sagesse,*  
*ou abusé par l'éclat d'une vaine élo-*  
*quence, aime mieux ajouter foi aux*  
*choses humaines, qu'aux choses divi-*  
*nes: c'est-à-dire, obéir plutôt à la Rai-*  
*son qu'à la Foi.*

Saint Gregoire de Nazianze (b) nous  
avertit de nôtre ignorance, lors qu'il dit  
que nous ne voyons l'état & les raisons  
des choses créés & de la création, que  
par un nuage, pendant que nous som-  
mes dans cette vie; tant les tenebres  
dont nôtre esprit est couvert font épaif-  
fes, tant la pesanteur de nôtre corps  
nous fait obstacle; mais que nous ver-  
rons les choses clairement, quand nous  
en ferons délivrez. Tel est le sentiment  
de

(a) *Lactant. Instit. Lib. 3. cap. 1.*

(b) *Greg. Naz. Orat. 34. qua est 2. de Theologia.*

30 DE LA FOIBLESSE DE  
de S. Augustin. (a) Ce n'est pas là la  
Philosophie de ce monde, dit-il, que  
notre Religion déteste avec justice;  
mais la Philosophie d'un autre monde  
intelligible : à laquelle cette Raison,  
toute subtile qu'elle est, n'auroit jamais  
rappelé nos ames, aveuillées comme  
elles sont des diverses ténèbres de l'er-  
reur, & souillées des saletés de ce  
corps, si Dieu par sa clemence envers  
les hommes, n'avoit rabbaissé & sou-  
mis au corps humain l'autorité de l'En-  
tendement divin; dont non seulement  
les préceptes, mais les actes mêmes  
auroient pu exciter les ames à rentrer  
en elles-mêmes, & tourner les yeux  
vers leur patrie, même sans la con-  
tention des disputes.

Et dans un autre endroit il s'exprime  
ainsi : (b) Par ce que l'Entendement hu-  
main obscurci par l'habitude des tene-  
bres, dont ils sont enveloppez dans la nuit  
du péché, ne peut envisager fixement  
la clarté & la sainteté de la Raison,  
ç'a été un établissement fort salutai-  
re, que de laisser conduire & diriger  
par

(a) Augustin. contr. Academic. Lib. 3. cap. 19.

(b) Augustin. De mor. Eccles. Cath. cap. 2.

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. II. 31*  
*par l'autorité vers la lumière de la*  
*Vérité, nôtre veüe chancellante, &*  
*couverte des rameaux de l'humanité.*

(a) Isidore de Peluse déclare qu'il  
sçait très clairement qu'il ne sçait rien,  
suivant la maxime de Socrate.

On applaudit dans le Concile de  
Nicée avec un consentement univer-  
sel, à ce qui fut dit par un homme  
du peuple, que Jesus-Christ & les  
Apôtres ne nous avoient pas enseigné  
les subtilitez de la Dialectique, & les  
finesses du raisonnement, mais une  
doctrine claire & nette, qui s'est con-  
servée par la Foi, & les bonnes œu-  
vres. Quand il fallut juger de la doc-  
trine d'Arius, Alexandre Evêque de  
Constantinople n'eut recours qu'à la  
grace de Dieu, & méprisa les rafine-  
mens de la Logique. Saint Thomas  
enfin, ce celebre Dictateur de l'Eco-  
le a prononcé, que nos Esprits sont  
si étroitement enchaînez par les Sens,  
qu'ils ne peuvent comprendre par-  
faitement les choses; & que leur im-  
becillité est si grande, que s'ils veu-  
lent juger des choses qui sont certai-  
nes

(a) *Isidor. Pelus* Lib. 3. Epist. 241.



32 DE LA FOIBLESSE DE  
nes par elles-mêmes, elles devien-  
dront incertaines.

### CHAPITRE III

#### SECONDE PREUVE.

*L'Homme ne peut connoître avec une parfaite & entiere Certitude, qu'un objet extérieur répond exactement à l'Idée qui en est empreinte en lui.*

*1. Les images, especes, ou ombres, qui partent des corps extérieurs, & qui se présentent à nous, ne leur sont pas semblables. 2. La fidelité du milieu interposé, par lequel l'ombre ou espece de l'objet extérieur passe, pour venir à l'instrument de nôtre sensation, est douteuse. 3. La fidelité des Sens est douteuse. 4. La fidelité des nerfs, & des esprits animaux est douteuse. 5. La fidelité du cerveau est douteuse. 6. La fidelité de l'Esprit ou Entendement humain est douteuse, & sa nature nous est inconnue.*

**M**Ais il faut montrer par la chose même, que l'homme ne peut  
con-

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. III. 33.*  
connoître la Vérité par la Raïson, avec une parfaite Certitude. J'ai dit ci-dessus que la Vérité est la convenance de l'objet extérieur, avec le jugement qu'en forme nôtre Entendement, en veüe de l'idée de cet objet, qui est en nous. Or l'homme ne peut être certain de cette convenance, qu'il ne soit certain auparavant que l'espece, ou image, qui part de cet objet extérieur, de quelque nature qu'elle puisse être, est la véritable image de cet objet. Il faut de plus qu'il soit certain, que cette espece, ou image, est portée entiere aux organes des Sens, sans avoir reçu aucune alteration par la rencontre des choses interposées. Il faut qu'il sache ensuite avec certitude, que les organes des Sens après avoir été ébranlez par l'abord de cette espece, lors qu'ils vont avertir le cerveau de cet ébranlement, par le moyen des fibres du corps, ont été des messagers sûrs & fidèles, & qu'ils n'ont rien changé au véritable état de la chose qu'ils ont raportée. Il est nécessaire en outre qu'il soit assuré, que lors que le cerveau excité par cet avertisse-

B 5. ment,

34 DE LA FOIBLESSE DE  
 ment, fait connoître à l'Ame qui lui  
 est jointe l'avis qu'il a reçu, lui fait  
 son raport de bonne foi; sans rien  
 changer de l'état des choses. Et  
 l'homme enfin doit favoir certaine-  
 ment, que le jugement que forme son  
 Ame sur ce raport du cerveau, est  
 juste & sûr. Toutes ces choses sont  
 de telle nature, que quelque peine  
 que puisse prendre le Philosophe le  
 plus subtil, il ne peut alleguer aucune  
 preuve de la certitude de ces choses.  
 Et nous au contraire nous avons plu-  
 sieurs sujets de douter de la convenan-  
 ce de l'image, ou espece, de l'objet exte-  
 rieur, avec cet objet; de la fidelité du mi-  
 lieu interposé par où passe cette espe-  
 ce, pour parvenir à l'organe des Sens;  
 de la fidelité des Sens, du cerveau,  
 & de la perception de nôtre Ame.

*Les images,  
 especes, ou  
 ombres, qui  
 partent des  
 corps exte-  
 rieurs, qui  
 se présen-  
 tent à  
 nous, ne  
 leurs sont  
 pas sembla-  
 bles.*

I. Car premierement, qui est-ce  
 qui osera dire, que l'image, ou om-  
 bre, ou espece, qui s'écoule de ce  
 corps extérieur, qui se présente à  
 nous, est sa véritable ressemblance,  
 sans aucune difference? Je n'examine  
 point ici, ce que c'est qu'image; car  
 cette recherche ne convient pas à ce  
 lieu-ci, & je me fers cependant des

opi-

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. III. 35  
opinions & des termes, dont on se  
fert communement dans les Ecoles  
des Philosophes. Par quel art, par  
quelle industrie mon Entendement,  
qui juge de cette ressemblance, peut-  
il comparer cet objet extérieur avec  
son image; puisque l'un & l'autre sont  
hors de mon Entendement; puis-  
que cette image ne peut être ni  
arrêtée, ni considérée, & que quel-  
ques-uns mêmes ont douté si elle e-  
xistoit?

Suposons toutefois qu'elle puisse être  
considérée, & qu'on puisse en ju-  
ger; on les trouvera sans doute fort dis-  
semblables. L'espece, ou image, qui  
part d'un arbre, est-elle un arbre? Et  
si elle n'est pas un arbre, peut-elle être  
semblable à un arbre? Car nous  
abusons du mot de *ressemblance*,  
quand nous disons qu'un tableau, ou  
une statue ressemble à son original. Il  
s'agit d'une véritable & parfaite res-  
semblance, qui ne represente pas seu-  
lement la figure extérieure, la gran-  
deur, & la couleur, mais toutes les  
proprietez du corps entier & des par-  
ties qui le composent, tant celles du  
dedans que du dehors. A quoi s'il

36 DE LA FOIBLESSE DE  
manque quelque chose, il y aura en  
cela une dissemblance, & nous ne  
connoîtrons pas l'objet extérieur tel  
qu'il est. Or l'espece, ou image, de  
cet arbre est différente de l'arbre en  
plusieurs choses. L'arbre est visible, il est  
immobile, il est solide; son espece, ou  
image, n'est point visible, elle n'a nul-  
le consistance, & est très mobile, très  
mince & très fluide.

*La fidélité  
au milieu  
interposé,  
par lequel  
l'ombre, ou  
espece de  
l'objet exte-  
rieur passe  
pour venir  
à l'Instru-  
ment de nô-  
tre Sensa-  
tion, est dou-  
teuse.*

2. Mais quand j'accorderois que  
l'image ou espece de l'objet extérieur,  
lui est entièrement semblable, il ne  
laisseroit pas de demeurer constant par  
une infinité d'experiences, que le  
milieu par où passe cette espece, qui  
part de l'objet pour venir ébranler  
l'organe de la sensation, est fort va-  
riable, & changeant. Prenons pour  
exemple l'image ou espece de la cou-  
leur d'un objet, qui vient frapper  
l'œil. La couleur que l'on voit au  
soir dans les objets, est différente de  
celle qu'on y voit au midi. La cou-  
leur que l'on y voit à la lumière du  
Soleil, est différente de celle que l'on  
y voit à la lumière d'un flambeau.

Si dans une chambre bien fermée  
on allume de l'eau de vie, dans la-  
quel-



L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. III.* 37  
quelle on aura délayé du Sel; ou qu'on  
allume du soufre dans un vase neuf,  
comme fit par divertissement Anaxi-  
laus Medecin, au raport de Pline<sup>(a)</sup>,  
les visages de ceux qui seront pre-  
sents, paroîtront pâles d'une pâleur  
cadavereuse, & l'on croira voir mar-  
cher des corps morts. Les maisons  
semblent trembler, lors qu'on les re-  
garde au travers de la fumée qui sort  
d'un feu allumé. Nous voyons une  
grande variété de couleurs dans les  
objets, qui sont proches de nous.  
Si nous regardons ces mêmes objets  
dans une grande distance, ils paroî-  
tront tous d'une même couleur, &  
cette couleur est ordinairement bleuë,  
telle qu'on la remarque dans la Mer,  
& dans le Ciel, quoi qu'en l'un ni l'au-  
tre ne soit bleu. Car ce bleu de la  
Mer, change selon la diversité du  
vent, & devient quelquefois de cou-  
leur de pourpre, & quelquefois jau-  
ne. Ces vastes corps des Astres,  
dont nous connoissons la grandeur  
par les Mathematiques, de quelle pe-  
titesse paroissent-ils à nos yeux?

Faut-

(a) *Plin. Lib. XXXV. cap. 15.*

### 38 DE LA FOIBLESSE DE

Faut-il rapporter l'exemple de l'aviron, qui, quoi que véritablement droit, paroît rompu, à l'endroit où il sort de l'air pour entrer dans l'eau? Celui des verres colorez qui donnent leur couleur aux especes, ou images, des corps extérieurs, lors qu'ils en sont traversez? Celui des Prismes de verre, qui bien que composez de trois faces plates, & d'une matiere simple, nette, & transparente, si on les approche de l'œil, feront paroître ronds tous les objets extérieurs, & peints d'une agréable diversité de couleurs: & celui de ces feuilles d'or, qui, bien qu'elles soient jaunes, paroissent vertes, quand on regarde le jour au travers?

On peut dire la même chose des sons, & des odeurs, qui nous paroissent differents selon la diversité du milieu, par où ils passent pour venir à nous. Il est donc constant que ces especes, ou ombres, ou images des corps extérieurs sont sujettes à une infinité de changemens, selon la variété & le changement du milieu par où elles passent.

3. Suposons néanmoins encore, *La fidélité des Sens est douteuse.* que ces especes, ou pour parler comme Apulée (a), que ces dépouilles, qui s'écoulent sans cesse des corps, sont reçues par nos Sens sans aucun changement, combien de preuves ont apportés les Philosophes, pour nous convaincre de l'infidélité de nos Sens ? Je n'en rapporterai qu'une, à laquelle je ne vois pas ce que l'on peut répondre.

Il est certain que le Sens dépend de l'instrument du Sens. Nous sentons les choses autrement, quand les organes des Sens sont sains & vigoureux ; & autrement, quand ils sont malades. Plusieurs choses étoient à nôtre goût pendant nôtre enfance, qui nous paroissent dégoûtantes dans un âge avancé. Il y a bien des gens à qui les objets paroissent plus grands, lors qu'ils les regardent d'un œil ; & plus petits, lors qu'ils les regardent de l'autre. Puisque la diversité des Sens est si grande, que l'on n'y peut pas même trouver de conformité dans la même personne, il faut avouër que  
cette

(a) *Apul. Apol. 1.*

40 DE LA FOIBLESSE DE  
cette diversité est plus grande encore, dans cette multitude d'hommes, dont les corps, & les organes des Sens qui dépendent des corps, sont si dissemblables. Car si la différence des visages est si grande, qu'il semble qu'en cela la nature a voulu se jouer, ou éprouver sa fécondité; & que dans un si grand nombre d'hommes, on n'en peut pas trouver deux qui se ressemblent parfaitement, pourrions-nous croire qu'ils ne diffèrent en rien dans la conformation intérieure de leur corps, puisque leurs figures extérieures sont si différentes? Que si nous sommes assez simples pour le croire, les Médecins se moqueront de nous, puis qu'ayant disséqué des corps humains, ils ont trouvé une grande diversité dans les parties du dedans.

Il faut donc avouer que nos Sens ne sentent pas les choses extérieures, mais seulement l'impression des espèces, ou images, qui partent des choses du dehors; & que cette impression qui vient du dehors, ne fait pas le même effet dans tous les hommes, mais est différente selon la diversité des organes des Sens; comme les sons  
sont

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. III.* 41  
sont differens, selon la differente grosseur, & la differente tension des cordes qui les rendent; & partant que l'on ne peut savoir, laquelle de toutes les sensations, qui sont produites en differentes personnes par un même objet extérieur, est plus differente de cet objet.

C'est ce que le Satirique a élégamment exprimé par ces paroles : *Nos yeux nous trompent, & l'incertitude de nos Sens impose à la Raison. Une tour que je vois quarrée, quand je la regarde de près, me paroît ronde dans l'éloignement. Un homme rassasié rebute le miel, & le nez a souvent de l'aversion pour les parfums. Une chose ne nous plairoit pas plus qu'une autre, si les Sens ne se faisoient pas une guerre immortelle.*

4. Continuons à être faciles, comme nous avons commencé, & supposons encore, que le témoignage des Sens est fidele, lors qu'ils reçoivent du dehors les especes, ou images, qui portent une déclaration certaine & particuliere de l'objet extérieur, d'où elles sont parties; & telle qu'elles n'en puissent pas porter une semblable de  
l'ob-

*La fidelité  
des nerfs &  
des esprits  
animaux est  
douteuse.*



42 DE LA FOIBLESSE DE  
l'objet extérieur d'où elles ne sont point  
parties : ce que Zenon jugeoit néces-  
saire pour la connoissance de la Vé-  
rité ; qui est-ce qui nous répondra  
de la fidélité des Sens, lors qu'ils ra-  
porteront à l'Entendement les senti-  
mens qu'ils auront eus ? Car ils se ser-  
vent pour cela des fibres des nerfs,  
dont la conformation étant fort di-  
verse, comme les Medecins l'ont re-  
marqué, il s'enfuit que les rapports  
qu'ils font à l'Entendement ne peuvent  
pas être uniformes. Ils se servent aussi  
des esprits animaux, qui ne se trou-  
vent pas en même quantité dans tous  
les hommes, & dont les mouvemens  
sont fort differens.

Je sçai que Des Cartes a cru, &  
a fait croire à beaucoup de gens, que  
les esprits animaux vont du cerveau  
dans les tuyaux des nerfs, & se ré-  
pandent au tour des fibres intérieu-  
res des nerfs, & qu'ils servent à ex-  
citer le mouvement dans les muscles ;  
que ces fibres sont semblables à des  
filets fort deliez, & jointes ensemble  
en forme de cordes, qui s'étendent  
de tous côtez jusqu'à l'extrémité des  
membres extérieurs, & servent aux  
orga-

L'ÉSPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. III.* 43  
organes des Sens ; en sorte que l'organe du Sens étant ébranlé par l'espece ou image de l'objet exterieur, les fibres qui sont jointes à cet organe, sont aussi ébranlées ; & que comme elles sont environnées & enflées de ces esprits animaux, elles portent au cerveau avec une très grande vitesse ce mouvement qui leur a été imprimé dans les extrêmités, & les parties exterieures de nôtre corps. Comme lors que l'on touche une corde tendue par une des extrêmités, l'autre extrêmité est aussi-tôt ébranlée.

Pour moi, qui par plusieurs dissections que j'ai faites des corps d'animaux vivans, ai reconnu clairement que les tuyaux des nerfs, qui sont répandus par tout le corps, quelque enflés qu'ils soient par les esprits animaux, sont très lâches & fort tortueux, & contournés en plusieurs manieres différentes ; & qu'ils s'allongent & s'accourcissent aisément par le mouvement de la partie, à laquelle ils sont attachés, je ne puis pas comprendre comment ils ressemblent à une corde tendue, ni comment ils peuvent porter au cerveau avec tant de  
de

44 DE LA FOIBLESSE DE  
de vitesse ce mouvement qui leur a  
été imprimé dans une de leur extré-  
mité. Suposons toutefois que cela  
se puisse faire en quelque maniere,  
il est toujours certain que les esprits  
animaux sont beaucoup plus propres  
à cette fonction, par ce qu'étant com-  
me ils sont d'une subtilité & d'une  
legereté nompareille, & remplissant  
la cavité du nerf, il est aisé de com-  
prendre que le mouvement qui leur  
est imprimé par le dehors, est porté  
incontinent au cerveau. Car encore  
que les canaux qui renferment ces  
esprits, soient sinueux & contournés  
tant qu'on voudra, ils gardent néan-  
moins leur disposition & leur forme.  
De même que quand on sonne d'une  
trompette recourbée, si lors qu'on  
met la bouche à un des trous, on  
applique la main à l'autre trou, on  
sentira que la main est poussée par l'air  
du dedans, sitôt que cet air interieur  
est poussé par le soufflé de la bou-  
che.

Cette opinion n'est point combatue  
par l'experience que l'on a faite quel-  
quefois d'une Paralyse, qui a fait per-  
dre le mouvement à un des membres,  
sans

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. III.* 45  
sans lui avoir ôté le sentiment; car  
ce membre reçoit le mouvement,  
quand une grande quantité d'esprits est  
portée dans ses muscles par les nerfs.  
Que si le cerveau ne fournit pas la  
quantité d'esprits nécessaire pour en-  
fler ce muscle, ou que ce muscle ne  
les reçoive pas; & qu'il n'en demeure  
qu'autant qu'il en faut pour emplir ce  
nerf, le sentiment y restera sans le  
mouvement. Il se peut faire aussi que  
comme il y a plusieurs fibres cachées  
dans la concavité du nerf, quelques-  
unes soient destinées pour fournir des  
esprits aux muscles, & les porter vers  
les extrêmités du corps, & former le  
mouvement. De même que le Sang  
étant porté du cœur aux extrêmités  
par les artères, est reporté par les  
veines des extrêmités au cœur. Mais  
cela soit dit en passant. Ajoûtons seu-  
lement à ce qui a été dit ci-dessus,  
que les esprits sont quelquefois si agi-  
tez, par la maladie, par le sommeil,  
par le vin, & par d'autres causes, &  
que les fibres du cerveau sont si vio-  
lemment ébranlées, que le cerveau  
en reçoit diverses impressions; en for-  
te que l'Entendement pense quelque-  
fois

46 DE LA FOIBLESSE DE  
fois avoir de certains sentimens, que  
les organes des Sens n'ont point  
eus.

*La fidelité  
du cerveau  
est douteuse*

5. D'ailleurs le cerveau, qui est  
comme la Citadelle de l'Ame, le La-  
boratoire de la Raison, l'Ouvrier de la  
perception, telle qu'elle puisse être,  
est-il d'une même forme, & d'une  
même structure dans tous les hom-  
mes ? Ne le voyons-nous pas plus  
petit dans les uns, & plus grand  
dans les autres. La conformation de  
la tête, qui est une marque certaine  
de celle du cerveau, est si différente  
dans les hommes, que des Nations  
entieres ont la tête ronde, d'autres  
l'ont longue, quelques-unes pointue,  
& plusieurs l'ont plate. On sçait que  
la bonté de l'esprit, la force du rai-  
sonnement, & la fidelité de la me-  
moire, viennent de la conformation,  
& de la disposition du cerveau & de  
la tête.

C'est une maxime du Philosophe  
Parmenide (a), que la disposition de  
l'Entendement de l'homme, dépend  
de

(a) *Parmenid. apud Arist. Metaph. Lib. III.  
cap. 3.*



L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. III. 47*  
de la disposition des parties de son corps. L'expérience, confirmée par un Proverbe commun, nous apprend, que ceux qui ont de grosses têtes sont ordinairement gens de bon sens, & que la petitesse de la tête est accompagnée de la legereté de l'esprit. Hippocrate (a) rapporte, que la Nation des Macrocephales, c'est-à-dire des Longuetêtes, étant persuadée que la longueur de la tête contribuoit à la Valeur de l'homme, avoit d'abord employé l'artifice pour allonger la tête de leurs enfans, & que la nature ensuite ayant obéi à l'art, avoit donné cette figure à toutes les têtes de ce peuple. Il y a une Nation dans l'Amerique, qui prend soin de former en pointe les têtes de leurs enfans, & qui est toute folle & presque furieuse.

Thersite, cet homme qui nous est représenté par Homere si fat & si sot, avoit la tête de cette même forme. De-là vient ce Proverbe, autant de têtes, autant d'avis: car de cette diversité d'organes, qui nous sont né-

ces-

(a) Hippocr. De aq. aer. & locis. Sect. 3.

48 DE LA FOIBLESSE DE  
cessaires pour nous donner le senti-  
ment des objets extérieurs, des fibres,  
des esprits, des cerveaux, des têtes,  
& de leurs changemens, vient  
cette grande diversité d'opinions, qui  
se rencontre dans les hommes. De  
là vient aussi qu'ils sont si changeans  
dans leurs jugemens, qu'ils rejettent  
dans leur vieillesse, ce qu'ils recher-  
choient dans leur enfance; que sou-  
vent dans un même jour, & quelque-  
fois dans une même heure, un même  
homme change d'avis & d'inclina-  
tions, se contredit soi-même, & s'em-  
brouille dans une si grande variété  
de desirs.

*La fidélité  
de l'Esprit,  
ou Enten-  
dement hu-  
main est  
douteuse, &  
sa nature  
nous est in-  
connue.*

6. Mais quand tous ces organes,  
qui sont si peu sûrs, seroient d'une  
fidélité incontestable, nous ne serions  
pas pour cela plus instruits de la ma-  
nière dont l'Âme perçoit les espèces,  
ou images, imprimées dans le cerveau;  
de la manière dont elle juge des cho-  
ses qu'elle a perçues, & de la ma-  
nière enfin dont ces espèces qui sont  
purement corporelles & matérielles,  
peuvent se faire sentir à l'Âme qui est  
incorporelle & immatérielle.

Puisque nous ne savons donc pas  
de

**L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. III. 49**  
de quelle maniere cette impression qui se fait dans le cerveau peut parvenir à l'Ame, & que l'Ame cependant se sent ébranlée & affectée en quelque façon par le cerveau, qui a été ébranlé lui-même par un mouvement corporel; de sorte qu'elle concevra l'objet extérieur d'une certaine maniere; comme par exemple, elle concevra le Soleil comme un disque lumineux & rayonnant, elle sera incertaine si cette même figure se trouve dans l'œil, ou s'il s'y trouve une figure différente. Bien au contraire l'Ame est persuadée, que l'image du Soleil se représente renversée dans l'œil, quoi qu'elle reconnoisse en soi-même une idée du Soleil qui n'est point renversé. Elle est aussi persuadée que tous les objets qui viennent à elle par le raport des yeux, se représentent en elle dans une situation contraire à celle dont ils sont représentés dans les yeux; que ce qui lui paroît en haut, est dans le bas de l'œil; & que ce qui lui paroît à la droite, est dans le côté gauche de l'œil.

L'Ame est aussi incertaine si l'image qui est partie du Soleil, est sembla-

C

ble

50 DE LA FOIBLESSE DE  
ble à celle qui est représentée dans  
l'œil. Elle ne sçait pas même, si au-  
cune image du Soleil s'est représen-  
tée dans son œil; ou si elle s'est for-  
mé elle-même cette idée sur les tra-  
ces, qui se font trouvé imprimées au-  
paravant dans le cerveau; de même  
que les Idées que l'on se forme dans  
le sommeil, dans la folie, ou dans  
l'ivresse, & qui n'ont cependant au-  
cune réalité; & de même encore que  
les Idées que nous formons nous mê-  
mes étant éveillez, étant en nôtre bon  
sens, & étant sans yvresse.

D'ailleurs, l'on a recherché jusqu'à  
cette heure, par une infinité de mé-  
ditations, & de disputes, quelle est  
la nature de nôtre Entendement, la  
plus noble faculté de nôtre Ame, en  
quelle partie de nôtre corps il est  
placé, quelle est son action, s'il n'a  
aucunes Idées, que par le ministere,  
& le message des Sens, ou si la na-  
ture les lui a imprimées en le formant.  
Cette diversité même d'opinions qui  
se trouvent dans les hommes, la dif-  
férence de leurs Idées, & de leurs  
manieres de concevoir les choses,  
qui sont des operations de l'Entende-  
ment,

ment, nous montrent clairement combien la nature de l'Entendement est variable, incertaine, & inconnuë. Or toutes ces disputes & ces questions touchant la nature de l'Entendement, ne peuvent être décidées que par l'Entendement même, qui étant d'une nature douteuse, comment une chose douteuse se décidera-t-elle par une chose douteuse? Le goût se peut-il goûter lui-même? l'odorat se peut-il sentir? la vueë peut-elle se voir?

Pour bien comprendre & entendre parfaitement la nature de l'Entendement, il faudroit assurément un autre Entendement: car il n'y a point d'autre faculté en nous, par le moyen de laquelle nous puissions le connoître. Que s'il nous est inconnu, & que nous ne sachions pas ce qu'il peut faire, avec quelle assurance pourrons-nous nous servir d'une chose qui nous est inconnuë, pour la perception des autres choses qui nous sont inconnuës? ou quelle créance pourrons-nous avoir aux choses que nous aurons perçeuës par son moyen?

Puisque les especes, ou images, des objets extérieurs, qui sont la source



52 DE LA FOIBLESSE DE  
des Idées qui se forment en nous, sont  
sujettes à tant de changemens; puis-  
que les Sens de nos corps sont si ob-  
tus & rebouchez; puisque les orga-  
nes de nos Sens sont si imbecilles;  
puisque la nature de l'Entendement  
humain est si cachée, quelle connois-  
sance certaine pouvons-nous nous  
promettre, de la convenance qui est  
entre l'objet extérieur qui se présente  
à nous, & l'Idée de cet objet qui se  
trouve imprimée dans nôtre Ame?

---

## CHAPITRE IV.

### TROISIE' ME PREUVE.

*L'Esprit humain ne peut connoître la  
nature des choses avec une parfaite  
Certitude.*

**N**ous avons encore une Preuve  
bien claire de l'ignorance qui  
nous est naturelle, en ce que l'essen-  
ce des choses est telle, qu'elle est in-  
comprehensible à l'Esprit humain. Car  
puisque je viens de prouver, que la  
nature a formé l'homme de telle sor-  
te,

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. III.* 53  
te, & a disposé son Esprit de telle ma-  
niere qu'il ne peut acquerir une con-  
noissance certaine des objets exte-  
rieurs, quoi que cela doive suffire  
pour nous ôter toute esperance de  
connoître certainement la Vérité par  
la Raïson: si je montre outre cela, que  
l'essence & la nature des choses, &  
de l'homme même, est telle que l'hom-  
me ne la peut connoître, la confian-  
ce de l'Entendement humain n'aura  
plus aucun fondement qui la puisse  
soutenir, puisque j'aurai montré, que  
l'homme par sa nature ne peut con-  
noître les choses avec certitude &  
évidence; & d'un autre côté que les  
choses par leur nature ne peuvent  
être connues de l'homme certaine-  
ment & évidemment. Et voici quel-  
le en est la Preuve.

On ne peut connoître l'essence d'u-  
ne chose, si l'on ne sçait en quoi elle  
convient, & en quoi elle differe des  
autres choses: c'est-à-dire, si l'on ne  
connoît son Genre & sa Différence.  
Car les Philosophes conviennent, que  
c'est en cela que consiste l'essence des  
choses; & que la meilleure défini-  
tion qu'on en puisse donner, consiste

54 DE LA FOIBLESSE DE  
dans leur Genre & leur Différence.  
Que si le Genre & la Différence des  
choses ne peuvent donc pas être con-  
nuës, on n'en pourra pas non plus  
connoître la définition ni l'essence.  
Or on ne peut connoître le Genre d'u-  
ne chose, c'est-à-dire, en quoi elle  
convient avec une autre chose de dif-  
férente espèce, si l'on ne connoît  
l'essence de l'une & de l'autre. Il est  
donc nécessaire de connoître l'essence  
de cette chose, dont on veut con-  
noître le Genre. Or nous venons de  
dire que pour connoître l'essence de  
cette chose, il en faut connoître le  
Genre; ainsi l'essence & le Genre  
ont besoin l'un de l'autre pour être  
connus, & la connoissance de l'un  
dépend de la connoissance de l'autre.  
De sorte que l'on tombe dans un  
Cercle, qui est une sorte de raison-  
nement defectueuse & qui ne prouve  
rien.

On doit dire de la Différence, la  
même chose que je viens de dire du  
Genre: car je ne puis savoir en quoi  
une chose diffère d'une autre, si je ne  
les connois toutes deux. Cela s'éclair-  
cira par un exemple.

De-

Demandez aux Professeurs de Philosophie ce que c'est que l'homme, ils vous diront que c'est un Animal raisonnable. Voilà le Genre, & la Difference. Or le Genre doit être commun également aux especes qui sont comprises sous ce Genre. L'homme doit donc être Animal de la même maniere que le cheval est Animal. Car si l'homme est Animal d'une autre maniere que le cheval, il y aura de la Difference dans le Genre même comme Genre, & partant il ne fera point Genre. Or comment ferez-vous que l'homme & le cheval sont également Animaux, si vous ne connoissez pas leur nature; & même si vous ne connoissez pas parfaitement ce que c'est qu'Animal: & c'est ce qui n'est pas moins incertain. Car si vous demandez à ces mêmes Professeurs, ce que c'est qu'Animal, ils vous répondront que c'est ce qui vit, & ce qui sent; ce qui a la vie & le sentiment. Or comment pouvez-vous savoir, mes chers maîtres, si l'homme & le cheval sentent également; si le sentiment de l'homme est

56 DE LA FOIBLESSE DE  
entièrement égal au sentiment du che-  
val.

Voici Des Cartes, ce nouvel in-  
venteur de la Vérité, si on l'en veut  
croire lui-même, qui soutient que le  
cheval ne sent pas mieux les éperons  
qui le piquent, que l'arbre sent la ha-  
che qui le coupe. Nous voyons  
d'ailleurs de certaines plantes, qui  
donnent des marques de sentiment  
quand on les touche, & qui pourtant  
ne sont pas Animaux: ni par conse-  
quent le cheval. Ajoûtez à cela, que  
l'on voit un cheval, que l'on voit un  
homme; mais que l'on ne voit un  
Animal, que lors que l'on voit un che-  
val, ou un homme, ou un poisson,  
ou un oiseau, ou quelque autre Ani-  
mal. On ne connoît donc l'Animal,  
qui est le Genre, que par ses especes:  
& nous cherchions tout à cette heure  
à connoître l'espece par le Genre:  
nous tombons donc dans ce genre  
vicieux de raisonnement, que l'on  
appelle Diallele, comme qui diroit  
Alternatoire, lors que pour prouver u-  
ne chose qui est en question, nous nous  
servons d'une autre chose dont la  
preu-



L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. IV.* 57  
preuve dépend de celle-la même qui est en question.

De plus, puis que pour connoître l'essence d'une chose, il faut connoître son Genre; pour connoître l'essence du Genre, il faudra connoître son Genre; & le Genre de ce Genre, & toujours de même en remontant. Ainsi la chose ira à l'infini, & nous ne pourrons jamais parvenir à la connoissance de la chose que nous cherchons; ou bien il faudra s'arrêter à quelque Genre supérieur, dont on ignore le Genre. Or si l'on ignore le Genre de ce Genre supérieur, on ignorera même ce Genre supérieur, & par conséquent tous les autres Genres qui en dépendent, & la chose même qui est en question. Venons maintenant à la Difference, qui avec le Genre compose l'essence de l'homme.

Cette Difference est tirée de la Raison, dont on prétend qu'il est doüé. Or c'est cela même qui est en question dans nôtre présente recherche, savoir si l'homme est doüé de Raison, & s'il peut raisonner. Puisque nous ne sommes pas assurez qu'il puisse raisonner, nous ne sommes pas

58 DE LA FOIBLESSE DE  
assurez qu'il soit un Animal raisonna-  
ble , ni que la Raison soit sa Differen-  
ce. Suposons néanmoins qu'il soit  
raisonnable, sommes-nous assurez qu'il  
soit le seul de tous les Animaux qui  
soit raisonnable?

Nous avons les Livres de quelques  
grands Philosophes, qui soutiennent  
que la Raison se trouve aussi dans  
d'autres Animaux. Personne ne peut  
décider cette contestation, s'il ne  
connoît auparavant ce que c'est que  
l'homme, & ce que c'est que ces au-  
tres Animaux. Il faut donc en revenir  
à la chose même qui est en question;  
savoir, ce que c'est que l'homme; &  
on cherche dans ce qui est inconnu  
la connoissance de ce qui est inconnu,  
sans pouvoir sortir de cet em-  
barras.

CHAPITRE V.

QUATRIÈME PREUVE.

*Les choses ne peuvent être connues avec une parfaite Certitude, à cause de leur continuel changement.*

**I**L y a encore une autre cause, & très manifeste, qui nous empêche de connoître les choses; savoir le continuel changement où elles sont sujettes: & ce changement est tel, qu'elles ne peuvent demeurer au même état quelque peu de temps que ce soit. Pour exprimer cette continuelle mutabilité des corps, les anciens Philosophes se sont servis de la comparaison d'un fleuve, qui est très convenable à ce sujet. Car comme Heraclite a fort bien dit, que jamais personne n'est entré deux fois dans le même fleuve; par ce que les eaux qui s'écouloient hier de cet endroit du fleuve où un homme est entré, sont déjà écoulées, & que d'autres ont pris leur place, qui s'écoulent

60 DE LA FOIBLESSE DE  
présentement : & comme le Philo-  
sophe Cratyle n'a pas dit moins vrai ,  
lors qu'il a soutenu qu'on ne peut  
entrer seulement une fois dans le mê-  
me fleuve : de même ce cheval sur  
lequel vous êtes porté , & que vous  
croyez connoître , est un autre che-  
val que celui qui vous portoit hier ;  
& que celui même qui vous portoit  
il n'y a qu'un moment. Le tems en  
a emporté une partie. Ses chairs ,  
ses os , sa peau , son poil sont chan-  
gez , par la nourriture qu'il a prise ,  
par les excremens qu'il a rendus , par  
son accroissement , par la respiration ,  
par la transpiration , par la chaleur  
exterieure , par l'interieure , par l'a-  
bord de l'air qui l'environne , par les  
esprits qui s'écoulent : la matiere qui  
survient réparant la perte de celle qui  
est échappée.

C'est pourquoi Platon , & tous ces  
anciens Philosophes qu'il cite dans son  
Theætète ; je veux dire Empedocle ,  
Heraclite , Protagore , & la plûpart  
des autres Philosophes , si vous en  
exceptez Parmenide ; & ces Poètes  
celebres , Homere & Epicharme ,  
qui

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. V. 61  
qui ont été suivis par (a) Seneque;  
ils ont tous dit que toutes choses se  
font, mais qu'aucune n'existe, en  
forte qu'on puisse dire qu'elle est  
quelque chose d'assuré & de fixe. Il  
s'ensuit de là, que lors que je m'ap-  
pliquerai à rechercher la connoissan-  
ce de quelque chose, elle cessera  
d'être ce qu'elle étoit, avant que mon  
Esprit se soit attaché à cette recher-  
che. C'est ce qui obligeoit le Philo-  
sophe Cratyle d'assurer, qu'il ne falloit  
rien dire; & de se contenter de re-  
muer le doigt. Or comme ce que l'on  
appelle les Universaux, sont compo-  
sez des choses particulieres & singu-  
lieres, puisque l'on ne peut connoître  
les choses particulieres, à cause qu'el-  
les nous échapent par ce changement  
& cet écoulement continuel, il s'en-  
suit que l'on ne peut connoître les Uni-  
versaux, qui en sont composez.

Ce raisonnement a eu un tel pou-  
voir sur l'esprit de St. (b) Augustin,  
qu'il en a tiré cette conséquence:  
*Qu'il ne faut point attendre de nos*

C 7

*Sens*

(a) Senec. Epist. 58.

(b) Augustin. Quæst. 83. Quæst. 9.



62 DE LA FOIBLESSE DE  
*Sens la parfaite connoissance de la Vé-  
rité.* Et Aristote (a) voulant répon-  
dre à ce même raisonnement, s'y est  
pris d'une manière si frivole, qu'il l'a  
même confirmé. Allons encore plus  
loin.

Puisque toutes choses sont sujettes  
au changement, il faut que j'y sois  
sujet moi-même, & que je change  
d'heure en heure, & de moment en  
moment. Pendant que je parle, je de-  
viens un autre homme; & encore que ce  
changement ne s'apperçoive pas aisé-  
ment dans si peu de tems, on le recon-  
noît aisément quelque tems après. Com-  
ment donc un homme, qui est si  
changeant, si variable, & si peu con-  
stant en lui-même, pourra-t-il juger  
assurément de toutes les autres cho-  
ses ?

(a) *Aristot. Metaph. Libr. III. cap. 5.*

CHAPITRE VI.

CINQUIÈME PREUVE.

*Les choses ne peuvent être connues avec une parfaite Certitude, à cause de la différence des hommes.*

SI les hommes sont si sujets au changement, qu'il n'y en a pas un seul qui pendant quelque peu de tems soit semblable à lui-même, il faut qu'il se trouve une différence infinie dans cette grande multitude d'hommes, comme je l'ai déjà remarqué. De cette grande variété quelle convenance de Jugemens peut-on attendre? quelle conformité & quelle fermeté de sentimens? Comment pourrai-je savoir que ce qui me paroît, vous paroît comme à moi? que ce qui me paroît blanc, vous paroît blanc? & que cette couleur, que nous appellons blanche, vous & moi, nous paroît à vous & à moi une même couleur.

Puisque les choses paroissent donc différentes aux hommes, ou du moins  
que

64 DE LA FOIBLESSE DE  
que nous ne pouvons favoir si elles  
leur paroissent semblables, dans cet-  
te grande multitude d'hommes, qui  
voyent les choses differemment, ou  
qui ignorent s'ils les voient d'une mê-  
me sorte, lequel d'entr'eux croira-  
t-on, qui les voit telles qu'elles sont  
véritablement? & dans un décord si  
universel, quelle sera la regle de Vé-  
rité à laquelle tous les hommes con-  
viendront de s'arrêter?

Le Poëte Euripide a fort bien re-  
connu ce défaut de la nature humai-  
ne, lors qu'il a fait dire à Eteocle,  
que (a) *Parmi les hommes rien n'est  
égal, rien n'est semblable, hormis les  
noms des choses, mais que les choses  
mêmes n'ont rien de fixe ni d'assuré.*

Le Philosophe Protagore l'a aussi  
reconnu, & c'est ce qui lui a fait di-  
re, que chacun est à soi-même la re-  
gle de Vérité. Mais pour moi je dis  
de plus, que personne ne peut être à  
soi-même la regle de Vérité, à cause  
de cette dissemblance, dont je viens  
de parler, non seulement de tous les  
hommes entr'eux, mais de chacun  
d'eux.

(a) *Euripid. Phoeniss. vs. 504, 505.*

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. VII. 65  
d'eux avec soi-même. Cette matiere  
a été traitée excellemment par Platon  
dans son Theatète, & par Sextus Em-  
piricus (a). Ils méritent l'un & l'au-  
tre d'être consultez.

## CHAPITRE VII.

### SIXIÈME PREUVE.

*Les choses ne peuvent être connues avec  
une parfaite Certitude, par ce que  
leurs causes sont infinies.*

**A** Toutes ces preuves il faut en-  
core ajoûter celle-ci, que tou-  
tes les choses de ce monde sont liées  
entr'elles de telle sorte, qu'on ne peut  
en concevoir aucune fans en conce-  
voir une autre; ni cette autre fans  
une troisiéme; ni cette troisiéme fans  
une quatriéme, jusqu'à ce que por-  
tant nôtre Esprit de l'une en l'autre,  
nous ayons parcouru l'infinité des  
choses dont le monde est composé.

Or

(a) Sext. Empir. Pyrrhon. Hypot. Libr. I.  
cap. 14.

Or l'Entendement humain n'étant pas capable de sa nature de savoir tout, & ne pouvant rien savoir sans savoir tout, il s'ensuit qu'il ne peut rien savoir.

Je veux, par exemple, savoir ce que c'est que l'homme; comme il est composé d'un corps, d'une Ame, & qu'il est doüé de Raison, je ne puis connoître ce qu'il est, si je ne connois la nature du corps, de l'Ame, & de la Raison. Le corps de l'homme étant composé de feu, d'air, d'eau, & de terre, je dois connoître la nature de ces quatre Elemens, pour pouvoir connoître la nature de l'homme. Je commence par le feu, & pour le connoître, je m'applique à la recherche de ce que les Philosophes en ont pensé. Je consulte Des Cartes, & je vois que je ne puis apprendre de lui quelle est la nature du feu, si je ne m'instruis exactement du Systême du monde qu'il a inventé. Et ce n'est pas assez que de m'en instruire, il faut l'examiner, & le comparer avec les Systêmes des autres Philosophes, & juger ensuite lequel de tous ces Systêmes est véritable.



L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. VII.* 67  
ble. Pour le pouvoir bien faire, il faut remonter à la connoissance des premières causes, qui jusqu'ici sont inconnues.

Quand j'aurai recherché la nature du feu, il faudra passer à celle de l'air, & ensuite à celle de l'eau, & enfin à celle de la terre; & en chacune de ces recherches nous trouverons les mêmes difficultez. Il faudra de là en venir à celle de la fabrique du corps humain, à la structure & à l'usage des parties du corps: matière d'un travail, & d'une étude infinie, chacune de ces choses après les disputes & les expériences de tant d'années, étant demeurées dans une grande obscurité.

On ne pourra pas se dispenser de rechercher, comment le corps de l'homme est engendré, recherche importante & difficile touchant la generation & les causes de la generation; ce que le pere, ce que la mere y contribuë; d'où leur vient cette faculté d'engendrer; comment l'enfant se forme dans le ventre de sa mere, comment il s'y nourrit; qui lui donne la force & l'industrie de sortir de  
cet-

68 DE LA FOIBLESSE DE  
cette prison; savoir si un homme  
peut être engendré sans pere, ou sans  
mere, comme quelques-uns l'ont cru;  
pourquoi il s'engendre un mâle, pour-  
quoi une femelle; pourquoi un en-  
fant camus, pourquoi crespu, pour-  
quoi petit, pourquoi colere, pour-  
quoi adonné aux femmes, pourquoi  
grand mangeur, pourquoi yvrogne,  
pourquoi fain, pourquoi de longue  
vie. Voyez quelle infinité de choses  
il faut savoir.

Je suppose néanmoins qu'on les  
puisse savoir, voici d'autres difficul-  
tez inexplicables qui se présentent  
touchant la nature de l'Ame de l'hom-  
me; ce que c'est, où elle est, com-  
ment elle agit, quel est l'effet de son  
action, comment elle est jointe au  
corps. Quand on aura sçu tout ce-  
la, il faudra voir ensuite ce que c'est  
que la Raison, quel est son usage,  
quels sont ses effets. Cette recher-  
che vous engagera dans l'étude de  
toute la Dialectique. La chose iroit  
à l'infini, si l'on vouloit faire le de-  
nombrement de toutes les connois-  
sances qui sont nécessaires pour par-  
venir à celle de l'homme; & la vie  
ne

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. VIII.* 69  
ne fuffiroit pas pour favoir la moindre  
partie des chofes qu'il faut favoir pour  
connoître quelque chofe. Il vaut  
donc mieux s'arrêter dès l'abord,  
de peur de s'engager dans un tra-  
vail inutile.

---

## CHAPITRE VIII.

### SEPTIÈME PREUVE.

*L'Homme n'a point de regle certaine  
de la Vérité.*

**C'**Est une Preuve invincible & ca-  
pitale contre la temerité des Do-  
gmatiques, que le défaut d'une Re-  
gle certaine de Vérité, dont Dieu a  
privé la nature humaine. Car com-  
me tous les chofes font mêlées du  
vrai & du faux, & que nous fommes  
en peine de les difcerner, & que  
nous nous y trompons fouvent, com-  
ment pourrons-nous faire ce difcerne-  
ment, fi nous n'y appliquons une Re-  
gle certaine de Vérité, qui nous fera  
connoître fans aucun doute que ce  
qui y conviendra, fera véritable; &  
que

70 DE LA FOIBLESSE DE  
que ce qui n'y conviendra pas sera  
faux. C'est pourquoi ceux qui se sont  
appliquez à la recherche de la Vérité,  
auxquels on a donné le nom de Phi-  
losophes, ont employé toute la force  
de leur esprit pour trouver cette Re-  
gle. Ils lui ont donné le nom de *Cri-  
terium*, & ils en ont fait deux espe-  
ces; l'une pour regler les actions,  
l'autre pour regler les opinions. Tou-  
te la vie se conduit par le premier, &  
toutes nos connoissances dépendent  
du second: lequel étant bien établi,  
nous aurons un moyen de distinguer  
le vrai du faux: & c'est ce qu'on  
appelle, la Regle, ou le κριτήριον de la  
Vérité.

Ce *Criterion* se peut prendre en  
diverses sortes, mais nous ne cher-  
chons présentement que celui qui est  
proprement la mesure de la compre-  
hension ou perception; par le moyen  
de laquelle mesure, en y procedant  
avec art, on peut comprendre les  
choses obscures. Nous ne parlons  
ici que de cette sorte de *Criterion*, ou  
de Regle de Vérité, qui se sert de la  
Raison pour acquerir la connoissan-  
ce de la Vérité.

Ce

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. VIII. 71

Ce *Criterion* se divise en trois especes, le *Criterion duquel*, le *Criterion par lequel*, & le *Criterion selon lequel*. Le *Criterion duquel*, c'est l'homme ; car il s'agit de la connoissance de la Vérité que l'homme veut acquérir. Le *Criterion par lequel*, sont les instrumens dont l'homme se sert pour connoître la Vérité, comme les Sens, ou l'Entendement. Et le *Criterion selon lequel*, c'est l'action de l'Esprit humain, qui applique à la recherche de la Vérité le *Criterion par lequel*.

D'autres ont déjà prouvé par des Raisons très-claires, que ces trois sortes de *Criterion* sont incertaines, & inutiles à la connoissance de la Vérité. Car puisque la nature de l'homme nous est inconnuë, ayant été vainement recherchée par tant de méditations & de contestations des Philosophes ; il nous est encore bien plus inconnu, si elle peut connoître la Vérité. Le *Criterion duquel*, qui est la nature humaine, est donc incertain.

Si cela est ainsi, comme la chose parle d'elle même, il s'ensuit que le  
Cri-



72 DE LA FOIBLESSE DE  
*Criterion par lequel*, est encore plus incertain, savoir les Sens de l'homme, ou les impressions qu'ils reçoivent, ou leurs ébranlemens intimes; ou la Phantaisie, qu'on appelle autrement l'Imagination; c'est-à-dire, une impression ou impulsion faite dans l'Âme par un objet extérieur, ou une modification de l'Entendement, que les Philosophes Latins appellent *Visum*. L'Entendement même, que d'autres veulent être le *Criterion par lequel*; ou la Raison, selon plusieurs, qui est une faculté de l'Entendement; tout cela est également incertain. Car on ne peut pas connoître les facultez d'une nature qui est inconnüe.

Les facultez étant inconnues, les actions le sont aussi: & c'est en elles que consiste le *Criterion selon lequel*. Je n'ai pas entrepris de rapporter ici tout ce qui fait à ce sujet, car nous avons encore trop de chemin à faire, pour pouvoir nous arrêter long-tems dans les mêmes lieux: veu principalement que peu de gens ignorent, tout ce que l'on a coûtume de dire dans les Ecoles de Philosophie sur l'infidélité des Sens, & sur celle de l'Enten-

tendement: car il n'y a point de matiere sur quoi les Academiciens & les Sceptiques se fassent plus valoir. Je proposerai seulement quelques preuves, qui ôtent toute la créance que l'on pourroit avoir aux Regles de Vérité ou *Criterion*.

Puisque pour connoître la Vérité, il faut avoir un *Criterion*, ou Regle de Vérité, il est nécessaire de le trouver, avant que de rechercher la connoissance de la Vérité. Or pour trouver ce *Criterion*, il faut savoir discerner le vrai *Criterion* du faux. Pour cela, nous devons chercher auparavant si le vrai *Criterion* a des marques certaines de Vérité, par le moyen desquelles nous le puissions connoître, & sans lesquelles nous ne le saurions connoître. Et comment connoîtrons-nous ces marques de Vérité, si nous ne connoissons la Vérité? Il faut donc avoir trouvé la Vérité avant que de pouvoir trouver le *Criterion*; & il faut avoir trouvé le *Criterion* avant que de pouvoir trouver la Vérité; & puisque nous n'avons trouvé ni la Vérité ni le

74 DE LA FOIBLESSE DE  
*Criterion*, il s'ensuit qu'on ne peut  
trouver ni l'un ni l'autre.

D'ailleurs puisque le *Criterion* est  
la Regle de la Vérité; il faut avoir  
dressé cette Regle, & être assuré  
qu'elle soit droite, avant que de l'ap-  
pliquer à la Vérité; car si elle n'est  
droite, & que nous ne soyons assu-  
rez qu'elle soit droite, elle ne fera  
pas sûre & nous ne pourrons pas  
nous y fier. Or nous ne saurions la  
dresser, ni être assurés qu'elle fera  
droite, si nous n'avons une autre  
Regle de Vérité, qui soit assuré-  
ment droite, & qui nous puisse ser-  
vir à rectifier la première. Cette se-  
conde pour être bien dressée, doit  
être rectifiée sur une troisième, &  
cette troisième sur une quatrième, &  
ainsi jusqu'à l'infini. Ces matieres ont  
été expliquées plus au long par le  
Philosophe Sextus Empiricus, hom-  
me subtil & pénétrant, qui a rabatu  
mieux que personne la fierté des  
Dogmatiques. Pour moi je me suis  
contenté de toucher la chose som-  
mairement.

CHA.

CHAPITRE IX.

HUITIÈME PREUVE.

1. *On dispute contre l'Evidence. 2. Les objets qui se présentent à l'Esprit de ceux qui sont endormis, qui sont yvres, & qui sont fous, sont aussi évidens que les objets qui se présentent à l'Esprit de ceux qui sont éveillez, qui sont à jeun, & qui sont en leur bon Sens.*

1. **T**ous ceux qui se vantent de pouvoir parvenir à la connaissance de la Vérité, par le moyen de quelque Regle de Vérité, ou *Criterium*, conviennent tous qu'outre cela il est nécessaire d'avoir une évidente & distincte perception des choses, soit par les Sens, soit par la Raison, soit de quelque autre manière que ce puisse être; en sorte que l'Entendement pour comprendre quelque chose, ait besoin d'une idée distincte & évidente de cette chose. C'est là le langage de tous les Dogmatiques;

*On dispute  
contre l'E-  
vidence.*

76 DE LA FOIBLESSE DE  
tiques; en quoi ils ne s'apperçoivent  
pas qu'ils rendent par là la connois-  
sance de la Vérité encore plus diffi-  
cile; & qu'au lieu d'un *Criterion*, ils  
en demandent deux, à savoir l'idée  
de la chose, & l'évidence de cette  
idée. Or si l'on convient qu'il n'y a  
point de *Criterion*, comme je viens  
de prouver qu'il n'y en peut avoir,  
il s'ensuit que l'Evidence, qui est la  
compagne du *Criterion*, ne subsiste-  
ra point. Ajoûtez à cela, qu'il n'y a  
rien d'évident que ce qui est évident  
à tout le monde. Car si personne  
ne veut recevoir pour évident, que  
ce qui lui paroît évident, le vrai &  
le faux seront également évidens; car  
chacun de ceux qui auront des opi-  
nions contraires, alleguera l'Eviden-  
ce pour preuve de son opinion; car  
rien n'est si évident, qu'il paroisse é-  
vident à tout le monde, d'où il  
s'ensuit qu'il n'y a point d'Eviden-  
ce.

En quoi l'on ne peut assez admirer  
l'imprudence de ces Philosophes, qui  
se vantant tous d'avoir l'Evidence  
par devers soi, ne voyent pas ce qui  
est très évident; savoir que cette E-  
viden-



L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. IX. 77

vidence est trompeuse, qui prend également la défense des parties opposées, & prête son secours à chacune d'elles contre l'autre; & que l'on ne pourra jamais tirer aucun avantage de ce secours, jusqu'à ce que tous les Philosophes soient d'accord, & se réunissent tous en une même Secte. Quelqu'un aura-t-il assez de présomption, quelques claires & distinctes notions qu'il ait des choses, pour croire être le seul sage au monde, & que tous les autres hommes sont insensés. L'Evidence ne trompe-t-elle pas même souvent une même personne, qui trouve dans sa vieillesse une chose évidemment fausse, qui lui paroïssoit évidemment véritable dans son enfance.

Écoutons ce que dit Sophocle:  
(a) *Jamais deux hommes amis, ni deux peuples alliés, n'ont gardé entre eux les mêmes sentimens. Car les uns plutôt, les autres plus tard, trouvent les mêmes choses douces & amères.* Ajoûtons encore ces paroles

(a) *Sophocl. Ædip. Tyr. vl. 639. & seq.*

78 DE LA FOIBLESSE DE  
 les de Terence: (a) *Jamais homme  
 n'a si bien réglé sa vie par la raison,  
 que l'état des choses, le tems & l'u-  
 sage ne lui ayent apporté quelque nou-  
 veauté, & quelque instruction, lui  
 faisant connoître qu'il ignoroit ce qu'il  
 croioit savoir, & lui faisant éprouver  
 que ce qu'il auroit cru le plus desira-  
 ble, devoit être rejeté.* Or de tou-  
 tes les Evidences, laquelle croirons-  
 nous devoir suivre? Sera-ce, celle de  
 l'enfance? Sera-ce celle de l'âge viril?  
 Sera-ce celle de la vieillesse? Ce De-  
 nys d'Heraclee qui, vaincu par la dou-  
 leur, passe de la Secte des Stoiciens  
 à celle des Epicuriens, & qui pour  
 cela fut surnommé le Changeant,  
 pendant qu'il tenoit le parti des Sto-  
 ciens, trouvoit-il de l'obscurité & de  
 la confusion dans toutes choses?

*Les objets  
 qui se pré-  
 sentent à  
 l'Esprit de  
 ceux qui  
 sont endor-  
 mis, qui  
 sont ivres,  
 & qui sont  
 fous, sont  
 aussi évi-  
 dens que les  
 objets qui se  
 présentent  
 à l'Esprit*

2. Je dis de plus que ce qui paroît  
 à l'Esprit dans le sommeil, dans l'y-  
 vresse, & dans la folie, n'a pas  
 moins d'Evidence que ce qui pa-  
 roît à l'Esprit quand on est éveillé,  
 quand on est à jeun, & quand  
 on est dans son bon Sens. Quand  
 on

(a) *Terent. Adelph. Sc. 4. Act. V.*

on est éveillé, quand l'yvresse est passée, ou que l'on est revenu de la folie, on reconnoît véritablement que l'on étoit alors dans l'erreur; mais l'on ne s'en apperçoit point dans le tems du sommeil, du vin, ou de la folie. On doute même quelquefois en dormant si l'on veille, ou si l'on dort; & après y avoir fait reflexion, on croit quelquefois veiller, & voir avec une parfaite Evidence ce qui paroît à l'Esprit.

Cet homme d'Argos qui croioit être à la Comedie, & qui feul frappoit des mains devant un Théâtre vuide, ne croioit-il pas voir & entendre clairement le geste & le recit des Acteurs? Les emportemens des fous, leurs craintes, leurs fuites, leurs transports, ne sont-ce pas des marques d'un Esprit évidemment & violemment agité par les images des choses qui se présentent à lui. Ne se trouve-t-il pas des gens qui étant endormis répondent fort à propos à ce qu'on leur demande; d'autres qui font de fort beau vers, & quelques-uns qui marchent sur les toits des maisons avec beaucoup de cir-

*de ceux qui  
sont éveil-  
lez, qui  
sont à jeun,  
& qui sont  
en leur bon  
sens.*

80 DE LA FOIBLESSE DE  
conspexion? Ce qu'ils ne feroient  
pas, s'ils n'y étoient excitez par de  
très-claires idées? Ceux qui croient  
affister aux assemblées nocturnes des  
Sorciers, n'ont-ils pas en eux des  
idées très-claires de choses très-fauf-  
fes & très-frivoles? Et telles qu'étant  
éveillés, ils ne reconnoissent pas qu'ils  
dormoient quand ces visions leur  
passoient par l'esprit; & croient si  
certainement les avoir veuës, qu'ils  
s'imaginent que ceux qui leur contre-  
disent, dorment eux-mêmes, ou ne  
sont pas dans leur bon Sens.

Puisque ces images qui se présen-  
tent à nous dans le sommeil, quel-  
que évidentes qu'elles nous paroif-  
sent, sont néanmoins très-fausses,  
comment pourrons-nous savoir, si  
notre veille n'est point un autre som-  
meil, pendant lequel les images des  
choses qui paroissent à notre Esprit,  
de quelque lumiere qu'elles semblent  
environnées, sont néanmoins vaines  
& fausses? Platon dans son Théœtete  
a formé ce doute comme moi. Ceux-  
là se trompent fort, qui croient avoir  
trouvé une marque certaine, pour  
découvrir la fausseté des songes; sa-  
voir

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. IX. 81  
voir en ce qu'ils n'ont pas de rapport avec les choses, que nous avons faites en veillant. Car si par hazard elles y ont du rapport, il n'y aura plus de marque qui puisse servir à les distinguer. Or il peut fort bien arriver qu'il s'y trouve du rapport. Comme, par exemple, si je songe en dormant que je raconte à mes amis les mêmes choses que je leur racontois le jour précédent, & que l'aboyement d'un chien a interrompu mon recit; le lendemain après mon reveil, je serai en doute si l'aboyement de ce chien a interrompu le recit que je faisois étant éveillé, ou celui que je faisois étant endormi. Comme il nous arrive quelquefois de douter, si de certaines choses nous sont effectivement arrivées, ou si nous les avons rêvées. Que si d'ailleurs nos songes n'ont point de rapport avec les choses que nous avons faites en veillant, pourquoi croirons-nous plutôt que les choses que nous avons pensées en dormant, sont fausses, que celles que nous avons pensées, étant éveillé? Car puisqu'elles sont également discordantes entr'elles, &



82. DE LA FOIBLESSE DE  
que ce decord est la marque de la  
fausseté, les unes ne doivent pas être  
plus suspectes de fausseté que les au-  
tres.

On demeure d'accord que les  
veuës de nôtre Entendement sont  
formées par l'impulsion du cerveau,  
& par le mouvement des fibres & des  
esprits comme je l'ai dit. D'où il s'enfuit  
que l'évidence des images que j'ai pré-  
sentes à l'Esprit, n'étant qu'une cer-  
taine maniere, ou une modification  
de ces images, vient de la même cau-  
se que ces images mêmes. Si l'on  
convient de ce point, que l'on ne  
peut nous contester, il faut aussi con-  
venir que le cerveau peut être ébran-  
lé, & que les esprits & les fibres  
peuvent être agitées de la même  
sorte par des causes internes, que par  
des objets extérieurs. D'où il faut  
conclure, que l'Evidence peut se trou-  
ver dans le faux comme dans le  
vrai; & que l'Evidence du vrai ne  
porte aucunes marques, par où on la  
puisse distinguer de l'Evidence du  
faux. Et ces marques ne peuvent  
pas être prises d'ailleurs, s'il est vrai,  
comme le soutiennent les défenseurs  
de

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. IX.* 83  
de l'Evidence, que ce qui est évident est évident par soi-même, & n'a point besoin de preuves du dehors.

Car autrement pour reconnoître l'Evidence on auroit besoin d'une autre Evidence, comme d'une lumiere extérieure pour voir la lumiere. De même que si quelqu'un portoit plusieurs pièces de monnoye dans un sac, qui fussent toutes de cuivre, à la reserve d'une seule qui seroit d'argent; & que des pauvres, qui fauroient la chose, demandassent qu'on leur donnât en aumône ces pièces de monnoye, chacun d'eux esperant que la pièce d'argent seroit pour lui; que celui à qui ce sac & ces pièces appartiennent, en face ensuite la distribution dans l'obscurité & pendant la nuit, aucun de ces pauvres ne pourra savoir s'il a reçu la pièce d'argent, ni même si elle aura été tirée de dedans le sac; & si quelqu'un d'entre eux faisant des conjectures sur le son de sa pièce, ou sur les remarques qu'il y peut faire en la maniant, ou sur d'autres indices frivoles, croit savoir certainement, & avoir reconnu évi-

84 DE LA FOIBLESSE DE  
demment qu'il a la pièce d'argent, il  
fera ridicule. Les autres pauvres ne  
le feront pas moins, si chacun d'eux  
a la même opinion de sa pièce, &  
croit que tous les autres se trompent;  
& ce decord ne pourra être termi-  
né qu'à la lumiere & au grand jour.

Il en est de même de l'erreur des  
Dogmatiques. Environnez des tene-  
bres épaisses de l'ignorance, chacun  
d'eux tient dans ses mains, & manie  
sa pièce de cuivre, & il n'y en a au-  
cun qui ne se vante d'avoir reconnu  
à des marques infallibles, que sa pié-  
ce est cette pièce unique & précieu-  
se, à savoir la Vérité, qu'il a reçue  
de Dieu, dispensateur de tous les  
biens, & qui ne s'attribue une per-  
ception distincte, évidente, & plus  
claire que la lumiere du Soleil en plein  
midi; qui ne soit persuadé que tous  
les autres sont dans l'erreur, ayant  
la même opinion de leurs pièces de  
monnoye: & il ne reconnoitra que  
son Evidence tant vantée n'est que  
tenebres, qu'après que la lumiere lui  
fera venue d'ailleurs.

CHA-

CHAPITRE X.

NEUVIÈME PREUVE.

1. *Raison de douter de toutes choses, proposée par Des Cartes; savoir, que nous ignorons si Dieu ne nous a point créés de telle nature, que nous nous trompions toujours.* 2. *D'où il s'ensuit que l'intime perception des choses est douteuse.*

**D**ES Cartes nous fournit encore une autre Raison de douter, lorsqu'il dit dès l'entrée de ses Méditations, & de ses Principes, (a) *Que nous ne savons pas si Dieu ne nous a point voulu créer de telle nature, que nous nous trompions toujours, même dans les choses qui nous paroissent les plus claires.* Ce doute étoit digne d'un Philosophe, si celui qui l'a proposé, eût pris soin de le résoudre. Quand je dis qu'il est digne d'un

Raison de douter de toutes choses, proposée par Des Cartes, savoir que nous ignorons si Dieu ne nous a point créés de telle nature, que nous nous trompions toujours.

(a) Cartes. Medit. 1. & 6. Princip. Part. I. §. 5. & 13.

d'un Philosophe, je n'entens pas un Philosophe Chrétien, qui sçait que (a) Dieu éclaire tous les hommes venants en ce monde. Mais Des Cartes parloit alors en Philosophe, & non pas en Chrétien. Et celui qui a bien pu suposer qu'il n'y a point de Dieu, (b) a bien pu suposer aussi que Dieu a créé les hommes sujets à l'erreur. Mais lors qu'il se porte pour nouvel inventeur de la Vérité, ayant commencé le Systême de sa Philosophie par le doute, & ayant proposé les raisons de ce doute; néanmoins incontinent après, comme si le chemin de la Vérité lui avoit été montré du Ciel, il cesse si absolument de douter, qu'il ne se met pas seulement en peine de refoudre les argumens qui l'avoient obligé de douter.

Mais ce n'est pas ici que cette matiere doit être traitée. Il suffit de dire maintenant, que ce doute est de telle importance pour empêcher nos Esprits de recevoir aucune proposition comme certaine, tant que nous ne

nous

(a) Job. I. 9.

(b) Cartes. Princ. Part. I. §. 7.



NOUS servirons que de nôtre Raïson, que tant s'en faut que Des Cartes l'ait détruit, mais même qu'il ne peut aucunement être détruit, si la Raïson n'enprunte le secours de la Foi. Car si quelqu'un se persuade que l'homme est un Animal, formé de telle sorte par la nature, que ce qui paroît vrai soit faux, tout ce qu'on lui proposera contre cette opinion, lui paroîtra faux ou véritable; s'il lui paroît faux, il le rejettera avec justice; s'il lui paroît véritable, se croyant de telle nature que ce qui lui paroît véritable est faux, il sera encore obligé de le rejeter comme faux. Ainsi il lui sera aisé de renverser toutes les raisons qu'on pourra lui objecter contre son opinion: & l'on n'en pourra inventer aucune, qui ne tombe sous cette loi generale, que ce qui paroît le plus vrai à l'homme est le plus faux.

2. Au reste, tout ce que j'ai allegué ci-dessus, & principalement cette raïson de douter de toutes choses que Des Cartes a proposée; renversant de fond en comble ce fort dans lequel les Dogmatiques se retranchent, lors qu'ils

*D'où il s'ensuit que l'intime perception des choses est douteuse.*

qu'ils disent, que nous avons une certaine connoissance intime de plusieurs choses; qui bien que non fondée sur la Raison, est néanmoins certaine & évidente; que telle est la connoissance des premiers principes; telle la connoissance que j'ai d'être présentement éveillé; qu'encore que ces choses ne puissent pas se prouver par des raisonnemens, nous appercevons néanmoins par une certaine perception intime, que ces choses sont certaines. Car si la nature m'a formé de telle sorte, que ce qui me paroît le plus vrai soit le plus faux, lors que je croirai savoir & sentir par une perception intime, que le tout est plus grand que sa partie, ou que je suis éveillé, je serai obligé de croire que cela est faux, si je veux m'en tenir à cette raison de douter, proposée par Des Cartes.

CHAPITRE XI.

DIXIÈME PREUVE.

*C'est une petition de principe, que de vouloir prouver par raison, que la Raison est certaine.*

**N**ous avons encore une autre preuve pour faire voir la foiblesse de la Raison, qui revient au même que la précédente. Quelque raisonnement que l'on puisse former pour défendre la Raison, c'est une production de la Raison. Or la Raison ne peut rien produire qui soit entièrement certain. Donc quelque preuve que je puisse inventer pour défendre la certitude de la Raison, elle sera incertaine. C'est donc une petition de principe, que de défendre la Raison par raison: car les argumens que l'on propose pour cela, comme certains, & véritables, sont produits par la Raison; & c'est cela même qui est en question, savoir si la Raison peut produire quelque chose de certain & de véritable.

CHA-

## CHAPITRE XII

## ONZIÈME PREUVE.

*Les raisonnemens sont incertains.*

**I**L faut nous endurcir le front, & puisque nous avons commencé de douter, il faut douter à bon escient, quand les Dogmatiques devroient s'en desesperer. Quelque preuve qu'ils proposent contre moi, ils se serviront pour cela d'un raisonnement. Je ne me servirai point ici de l'autorité de plusieurs Philosophes, à qui tout cet art de raisonner a paru douteux, incertain, trompeur; qui ont soutenu que ces regles de Dialectique sont des pièges, & des entraves dont on ne peut se débarrasser, qui sont par cîte véritable ce qui est constamment faux; & qui concluent de là, qu'il faut être insensé pour ajouter foi à ce qui nous trompe souvent.

Je veux me rendre plus facile. Qu'on me propose ici un raisonnement que nos adversaires tiennent pour très certain

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XII.* 91  
tain & incontestable, je vais vous faire voir qu'il est très incertain, & ne prouve rien. Ils veulent prouver que Pierre est un Animal raisonnable: voici comme ils raisonnent. Tout homme est un Animal raisonnable; Pierre est homme; Donc Pierre est un Animal raisonnable. La première de ces trois propositions, qui est universelle, passe principalement pour être véritable, par ce que chaque homme en particulier est un Animal raisonnable. Car après que l'on a reconnu que cet homme est un Animal raisonnable, & celui-là encore, & cet autre aussi, & que l'on n'a vû aucun homme qui ne fût un Animal raisonnable, de l'amas de toutes ces propositions particulières, qui décident que chaque homme en particulier est un Animal raisonnable, on a formé cette proposition universelle; Tout homme est un Animal raisonnable; d'où il s'ensuit que la certitude de cette proposition universelle, dépend de la certitude de toutes ces propositions particulières.

Mais dans le raisonnement que nous examinons, la certitude de la proposition  
si-



92 DE LA FOIBLESSE DE  
sition particuliere dépend de la cer-  
titude de la proposition universelle;  
car de ce que tout homme est un Ani-  
mal raisonnable, on conclud que Pierre  
est un Animal raisonnable; ainsi l'on  
tombe dans ce raisonnement vicieux  
que l'on appelle un Cercle, & que  
les anciens Philosophes nommoient  
Diallelle. D'ailleurs puisque Des Car-  
tes a cru & soutenu, que Dieu peut  
changer l'essence des choses, & faire  
qu'elles ne soient pas ce qu'elles sont,  
en sorte que le nombre de vingt ne  
soit pas composé de deux dixaines,  
qu'un homme ne soit pas un Ani-  
mal raisonnable, (je n'examine point  
maintenant la Vérité de ces proposi-  
tions) il se pourra faire qu'il se trou-  
vera quelque homme qui ne sera point  
un Animal raisonnable; & partant cet-  
te premiere proposition universelle,  
tout homme est un Animal raisonna-  
ble, ne sera pas véritable.

Cet exemple peut nous suffire, pour  
nous faire douter de la certitude de  
tous les autres raisonnemens: & c'est  
à quoi nous engagent les preuves  
qu'en ont données de très habiles Phi-  
losofes. Mais je ne fais maintenant  
qu'ef-

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XII.* 93  
qu'effleurer ces matieres. C'est pour-  
quoi, si je suis sage, je dois prendre  
garde de n'ajouter pas foi legerement  
aux raisonnemens, dont j'ai si sou-  
vent éprouvé la fausseté. Etant dans  
cette disposition; si je suis attaqué par  
une troupe de Dogmatiques, de  
quelles armes se serviront-ils pour  
me combattre, tant que je serai cou-  
vert de mes doutes & de ma défian-  
ce? Les meilleures armes qu'ils puissent  
employer, seront ces raisonnemens,  
qu'on appelle Démonstrations. Car  
de quelque preuve que l'on se fer-  
ve, elle sera sans force, si on ne la  
reduit en forme d'argument & de  
raisonnement. Or il n'y a point d'ar-  
gument ni de raisonnement, qui ne  
tombe sous cette loi de douter que  
j'ai proposée.

CHAP.

## C H A P. XIII

## DOUZIE' ME PREUVE.

*Il s'ensuit des dissensions des Dogmatiques, qu'il ne faut s'attacher à aucune de leurs Sectes.*

**L**Es dissensions des Dogmatiques nous fourniront encore une très bonne preuve pour les refuter. Et c'est cette même preuve dont les Medecins, surnommez Empiriques, se servoient contre les Medecins qui se servoient du raisonnement, & que pour cela l'on nommoit Rationaux, ou Raisonneurs. Car si rien n'a jamais été assuré par quelqu'un, qui n'ait été nié par quelque autre; s'ils n'ont jamais avancé aucun dogme qui n'ait été contesté, quelle assurance pourrons-nous prendre sur leurs affirmations, voyant que les autres Philosophes Dogmatiques, remplis d'une pareille arrogance, n'y en prennent aucune?

Parcourons toutes leurs Sectes,  
de-

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIII.* 95  
demandons à chacune d'elles ce qu'elle  
pense d'elle-même, & des autres ;  
elle répondra hardiment que la Vérité  
est de son côté , & que toutes les  
autres sont dans l'erreur. Deman-  
dons aux autres ce qu'elles pensent  
de celle-là , elles diront sans balancer  
qu'elle est dans l'erreur , & chacune  
d'elles s'attribuera la Vérité. De for-  
te que chacune n'aura que sa propre  
approbation , & sera condamnée par  
les suffrages de toutes les autres. Se-  
ra-t-il d'un homme sage , de suivre un  
parti , qui n'est approuvé que d'un  
seul , & qui est condamné de plu-  
sieurs ?

---

## C H A P. XIV.

### TREIZIÈME PREUVE.

*La Loi de douter a été établie par d'ex-  
cellens Philosophes. 1. Par Ana-  
charsis. 2. Pherecyde. 3. Pythago-  
re. 4. Empedocle. 5. Gorgias le  
Leontin. 6. Xenophane. 7. Epichar-  
me. 8. Parmenide. 9. Xeniate. 10.  
Zenon d'Elée. 11. Heraclite. 12.  
Ana-*

96 DE LA FOIBLESSE DE  
 Anaxagore. 13. Democrite 14. Pro-  
 tagore. 15. Socrate. 16. Platon,  
 Auteur de la premiere Academie.  
 17. Aristote. 18. Arcesilas, Au-  
 teur de la seconde Academie. 19.  
 Lacyde. 20. Carneade, Auteur de  
 la troisieme Academie. 21. Clito-  
 maque. 22. Philon, Auteur de la  
 quatrieme Academie. 23. Antio-  
 chus, Auteur de la cinquieme Aca-  
 demie. 24. Ciceron. 25. Varron,  
 Pison, Lucullus, & Brutus. 26.  
 Origine du Pyrrhonisme. 27. Me-  
 trodore. 28. Anaxarque. 29. Pyr-  
 rhon. 30. Combien il y a eu véri-  
 blement d'Academies; & quelle a  
 été la difference de l'Academie, &  
 du Pyrrhonisme. 31. Il n'y a eu  
 que deux Academies, l'ancienne &  
 la nouvelle; & la nouvelle a été  
 un véritable Pyrrhonisme. 32. On  
 propose les differens de la nouvelle  
 Academie, & de la Secte des Scep-  
 tiques; & on les concilie. Premier  
 different. 33. Second different. 34.  
 Troisieme different. 35. Quatrié-  
 me different. 36. Cinquieme diffe-  
 rent. 37. Sixieme different. 38.  
 Septieme different. 39. Pourquoi les  
 Phi-



L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. XIV. 97

Philosophes qui font profession de douter, aiment mieux passer pour Académiciens que pour Pyrrhoniens. 40. Il est faux que la Secte des Sceptiques, ou Pyrrhoniens, ait été interrompue après Timon. 41. Timon de Pblius. 42. Nausiphane de Teos. 43. Theodose de Bithynie. 44. Aenesideme de Cnossus. 45. Ptolémée d'Alexandrie. 46. Cornelius Celsus. 47. Favorin. 48. Sextus Empiricus. 49. Savoir si Sextus Empiricus est le même que Sextus de Charonée. 50. Grande affinité de la Secte Sceptique, de la Secte Empirique, & de la Secte Methodique. 51. Lucien. 52. Uranius. 53. Et encore du nombre des Dogmatiques, Porphyre. 54. Aristipe, Ariston de Chio. 55. Herillus de Carthage. 56. Menedeme d'Eretrie. 57. Les Philosophes Eretriques, & les Megariques. 58. Monime le Cynique. 59. Parmi les Nations étrangères, les Mages. 60. Les Brachmanes. 61. Certains Philosophes Turcs, qu'on nomme les Estonnez. 62. Parmi les Juifs les Esseniens. 63. Et les Seboréens. 64.

E

R.

98 DE LA FOIBLESSE DE  
*R. Moses fils de Maimon. 65. Et  
parmi les Arabes les Discoureurs.*

*La Loi de  
donter a été  
établie par  
d'excellens  
Philosophes.*

**D**ES gens habiles & intelligens ayant reconnu de quelles tenebres l'Entendement humain est envelopé, & de quelle profonde nuit les choses qui environnent l'homme sont couvertes; & ayant en même-tems remarqué que la principale cause des erreurs à quoi les hommes sont sujets, vient de la témérité & de la précipitation avec laquelle ils marchent dans des lieux raboteux & entrecoupez, au milieu de ces tenebres, comme s'ils marcheroient dans une campagne unie, à la lumiere du Soleil, ils ont jugé à propos de se modérer, & d'arrêter cette impetuofité inconsiderée de leur Esprit.

Après avoir donc rapellé leur Esprit, & lui avoir jetté comme un frein, pour le faire rentrer en lui-même, ils l'ont degagé de ses préjugés. Ils ont examiné soigneusement la nature de leur corps, & de leur Entendement, & des choses du dehors, observant tout, éprouvant tout; & ils ont enfin experimenté,  
que

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV.* 99

que le seul moyen d'éviter l'erreur, c'est de suspendre leur créance. Il est constant que c'est là l'origine de la Philosophie, & qu'elle doit sa naissance à cette Methode de douter, que ces hommes sages ont prise par la connoissance qu'ils ont eüe de la foiblesse de leur Esprit. Il n'y avoit point alors d'autre difference entre un homme intelligent, & un homme grossier; entre un Philosophe, & un ignorant, qu'en ce que l'un savoit qu'il ne savoit rien, & que l'autre ne le savoit pas.

Si nous voulons donc repasser sur l'histoire de la Philosophie, depuis sa première origine jusqu'à aujourd'hui, dans une si grande diversité d'opinions, nous trouverons que ces excellens personnages qui en ont été les Auteurs, si vous en exceptez un fort petit nombre, sont tous convenus en ce point, que la Vérité est cachée, que les Sens & l'Entendement sont trompeurs & imbecilles, & que cet Entendement est dans une profonde ignorance de toutes choses.

Je ne mettrai point Homere à leur tête, & je ne me parerai point de

100 DE LA FOIBLESSE DE  
son autorité, comme les Sceptiques  
s'en parent volontiers, ou suivant la  
coûtume de toute l'antiquité, qui en  
toutes sortes de questions a toujours  
reclamé le suffrage d'Homere, ou  
par ce qu'ils favoient qu'Arcefilas  
& Pyrrhon avoient toujours Home-  
re entre les mains, & en faisoient  
leur lecture ordinaire. Je n'allegue-  
rai point non plus les Sept Sages de la  
Grèce, dont on veut que les maxi-  
mes établissent cette loi de douter.  
Ces autoritez mandées ont plus  
d'ostentation que de Vérité.

*Anacharsis.* 1. J'en excepte toutefois Anachar-  
fis, qui a soutenu, à ce que l'on  
dit; qu'il n'y avoit aucune Regle de  
Vérité, ou *Criterion*, & que l'hom-  
me ne pouvoit rien comprendre; &  
qui a repris ceux des Grecs, qui  
étoient dans un sentiment contraire.

*Pherecyde.* 2. Pour Pherecyde, on ne peut  
disconvenir qu'il n'ait été de ce sen-  
timent, puisqu'il a écrit, qu'il n'y a  
aucune Vérité dans toutes les cho-  
ses, & qu'il n'y en connoît point.

*Pythagore.* 3. Telle a aussi été la doctrine de  
Pythagore, & dans les ouvrages  
qui lui sont attribuez, on trouve cette  
cele-

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV.* 101  
celebre maxime; que personne ne  
doit rien souhaiter, par ce que per-  
sonne ne sçait ce qui lui est le plus  
utile. Sachant donc bien, qu'avec  
toute l'application dont un homme est  
capable, il ne parviendroit jamais à  
la Sageffe, qui dépend de la con-  
noissance de la Vérité, il déclara à  
Leon, Prince des Phlasiens, qu'il  
ne possédoit ni la Science, ni la Sa-  
geffe, que Dieu seul jouit de ce bien;  
qu'il ne se vançoit d'autre chose que  
d'être amateur de la Sageffe, c'est-à-  
dire, Philosophe.

4. Empedocle, disciple de Pytha- *Empedocle.*  
gore, profita de cette leçon, & se  
plaignit souvent, que la voye des Sens  
étoit trop étroite pour nous conduire  
à la Vérité.

5. Gorgias Leontin, Prince de *Gorgias*  
ceux qu'on appelloit autrefois Sophis- *Leontin.*  
tes, sortit de l'Ecole d'Empedocle.  
Il composa un Livre, qu'il divisa en  
trois parties. Il monroit dans la pre-  
miere, qu'on ne peut pas dire que rien  
existe. Il prouvoit dans la seconde,  
que quand il seroit vrai que quelque  
chose existe, l'homme ne le peut  
comprendre; n'y ayant aucune Regle



102 DE LA FOIBLESSE DE  
de Vérité, ni l'Entendement, ni les  
Sens. Et dans la troisième il faisoit  
voir, qu'encore que l'homme pût  
comprendre quelque chose, il ne peut  
toutefois expliquer à un autre ce qu'il  
comprend.

*Xenophane.* 6. Xenophane, qu'on met au nombre des Pythagoriciens, reconnut aussi qu'on ne peut rien comprendre avec certitude; qu'il n'y a nulle Règle de Vérité, ni la Raison, ni les Sens; que tout dépend de l'opinion. Et il soutenoit cette doctrine avec tant de hauteur, qu'on l'en crut le premier inventeur, quoi qu'il ne le fût pas.

*Epicharme.* 7. Epicharme, qui fut de la même troupe, vouloit qu'on suspendît son jugement & sa créance, & prétendoit que de là dépendoit uniquement la Sagesse.

*Parménide.* 8. Parménide, à qui Platon donne le surnom de Grand, appelloit téméraires & arrogans, ceux qui croioient avoir acquis la Science, puisqu'elle est au dessus de la portée de l'homme.

*Xeniade.* 9. Xeniade Corinthien a avancé, qu'il n'y a aucun *Criterion*, ou Règle de  
de

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 103*  
de Vérité ; que toutes choses sont  
fausses , nos Idées , nos opinions.  
Democrite fait mention de ce Xenia-  
de ; & c'est pourquoi j'ai de la peine  
à croire , quoi que je n'ose pas le  
nier , que ce soit le même Xenia-  
de , pareillement Corinthien , qui eut Dio-  
gene pour esclave , & qui lui survê-  
cut. Democrite fut plus ancien que  
Diogene , qui mourut à l'âge de qua-  
tre-vingt-dix ans.

10. Zenon d'Elée , est celebre en- Zenon d'E-  
lée.  
tre ceux qui ont enseigné , qu'il faut  
suspendre sa créance. Il a été Auteur  
de la Secte Eleatique , laquelle néan-  
moins Platon (a) attribue à Xeno-  
phane , & qu'il soutient même avoir  
été plus ancienne que Xenophane.

11. Heraclite a soutenu la même Heraclite.  
doctrine.

12. Comme aussi Anaxagore , qui Anaxagore  
a décidé , que toutes choses sont en-  
vironnées de tenebres.

13. Democrite enseignoit que les Democrite.  
causes des choses étoient inconnues ;  
qu'il n'y avoit rien de vrai ; ou que  
s'il y avoit quelque chose de vrai , nous

E 4 ne

(a) *Platon. Sophist.*

104 DE LA FOIBLESSE DE  
ne le connoissions point; qu'il ne fa-  
voit point s'il favoit quelque chose,  
ou s'il ne favoit rien; s'il y avoit quel-  
que chose, ou s'il n'y avoit rien. Il  
rejettoit toute sorte de démonstra-  
tions; & on raporte principalement  
de lui cette Maxime, que la Vérité  
est cachée dans le fond d'un puits.

*Protagore.*

14. Protagore, un des disciples de  
Democrite, fut surnommé la Sageffe.  
Il disoit qu'il n'y avoit nulle Regle de  
Vérité; qu'il n'y avoit rien de vrai  
ni de faux; qu'il y avoit une grande  
difference d'homme à homme; que  
ce qui paroît à l'un ne paroît pas à  
l'autre; qu'aucune chose n'est pas plus  
d'une sorte, que d'une autre sorte. Et  
ayant reconnu qu'il n'y a rien, dont on  
ne puisse dire le pour & le contre, &  
qu'il étoit même incertain si l'on pouvoit  
disputer pour & contre une même  
chose, il fut le premier qui établit la  
methode de défendre sur chaque ma-  
tiere les deux opinions contraires.

*Socrate.*

15. Socrate, cet illustre Auteur  
de l'art de douter, prit ensuite la  
même voye, & la rendit fort commu-  
ne. Car ayant remarqué que les  
hommes ne savent rien, & ne savent  
pas

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 105*  
pas même qu'ils ne savent rien, il le déclara hautement, & fit profession de ne rien favoir; & il crut que ce fut par là qu'il mérita l'éloge qui lui fut donné par l'Oracle d'Apollon, d'être le plus sage de tous les hommes; le souverain point de la Sageffe étant de reconnoître son ignorance.

Nous voyons donc par les Dialogues de Platon, que sur quelque matière qu'on lui proposât, il n'affuroit jamais rien, se contentant de réfuter ceux qui avoient eu la témérité d'affurer quelque chose. C'est ce qui obligeoit ses Adversaires de le traiter d'ignorant & de fat, voyant qu'il se contentoit d'interroger les autres, sans vouloir jamais répondre à aucune question, & qu'il avoïoit son ignorance & sa stupidité. Il se donna donc tout entier à l'étude de la Morale, abandonnant celle de la Physique, qu'il avoit d'abord cultivée diligemment, & qu'il reconnut enfin surpasser la portée de l'Esprit de l'homme. En son particulier, il s'ensentit si incapable, qu'encore que dans les commencemens il s'y crût fort habile, & que d'autres en ju-

106 DE LA FOIBLESSE DE  
geassent comme lui, à la fin néanmoins il en fût aveuglé à un tel point, qu'il fut obligé d'oublier tout ce qu'il y avoit appris. Il faisoit profession d'une si profonde ignorance, qu'il ne savoit pas même s'il étoit homme, ou quelque autre chose, ni enfin ce qu'il étoit.

Quelques-uns ont prétendu qu'il ne parloit pas sincèrement ni sérieusement, lors qu'il tenoit ce langage, mais par ironie, ou par modestie, & pour rabattre la vanité des Sophistes, qui se vantoient sottement de ne rien ignorer, & d'être toujours prêts de discourir sur toutes sortes de matières. Si cela eût été ainsi, il n'eût pas perseveré si constamment dans l'aveu public qu'il faisoit de son ignorance; principalement lors qu'il parloit à ses Amis, & à des gens graves & sérieux, & lors qu'il n'y avoit nulle occasion de décrier les Sophistes. Il n'eût pas examiné toutes choses, comme il avoit coutume de faire, conformément à cette doctrine; & il n'eût pas donné une si fautive interpretation, & si contraire à ses sentimens, à l'Oracle qui avoit rendu témoignage.



L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 107*  
moignage à sa Sageſſe. De lui ſont for-  
ties pluſieurs Sèctes de Philoſophes,  
dont la plus celebre, que l'on a nom-  
mée Academie, a ſuivi cette ſage  
methode de douter de toutes choſes,  
& l'a même augmentée, & portée à  
ſa derniere perfection.

16. Platon, pere & inſtituteur de  
l'Academie, dreſſé par Socrate dans  
l'art de douter, & ſe déclarant ſon  
ſectateur, prit ſa maniere de traiter  
les matieres, & entreprit de com-  
battre tous les Philoſophes qui  
l'avoient précédé. Ce n'eſt pas ſeu-  
lement dans ſes Livres, qu'on ap-  
pelle Gymnaſtiques, mais lors même  
qu'il paroît plus affirmatif, ſoit qu'il  
faſſe parler Socrate, ſoit qu'il en faſſe  
parler un autre, qu'il n'avance rien  
comme véritable, mais ſeulement  
comme vraisemblable, & qu'il s'atta-  
che à ſa maxime, qu'il faut laiffer la  
connoiſſance de la Vérité aux Dieux,  
& aux enfans des Dieux; & que nous  
devons nous contenter de la recher-  
che de ce qui eſt probable.

Les Academicienſ qui ont ſuivi  
Platon, tâcherent de fixer cette Phi-  
loſophie, qui avoit été juſqu'alors

108 DE LA FOIBLESSE DE  
libre & vagabonde, & qui se trou-  
voit déjà chargée de la connoissance  
de plusieurs choses. Ils dresserent des  
Systèmes, des plans & des regles de  
doctrine; & négligeant le précepte de  
Socrate leur premier maître, qui n'a-  
voit point approuvé cette voye, ils éta-  
blirent des loix pour enseigner & pour  
apprendre; & ils eurent même la har-  
dieffe d'avancer des Dogmes.

*Aristote.*

17. Aristote retint néanmoins ces  
manieres incertaines & douteuses de  
disputer de toutes choses, & il fut  
suivi en cela par les Peripateticien-  
ses Sectateurs. On trouve plusieurs  
traits dans ses ouvrages, & principa-  
lement dans ses Livres Metaphysi-  
ques; qui bien qu'ils ne nous ferment  
pas le chemin de la Vérité, n'en per-  
mettent pas néanmoins la recherche,  
qu'en la commençant par le doute,  
& après en avoir fait voir la difficul-  
té. Il lui est même échappé de dire,  
qu'il n'y a point de différence entre  
une ferme opinion, & une science.  
D'où il s'ensuit que toutes les opi-  
nions des hommes étant incertaines,  
toutes leurs sciences le sont aussi.

18. Ar-

18. Arcefilas vint ensuite, qu'un *Arcefilas, Auteur de la seconde Academie.* ancien (a) Auteur appelle élégamment, l'illustre Prince de l'Academie, qui n'affirme rien. Ce fut lui qui rappella cette loi de douter de toutes choses, qui avoit été proposée par Socrate, & qui se trouvoit presque anéantie de son tems. Il reprit cette coûtume ancienne, de contredire toujours dans la dispute tout ce que l'on avançoit, de soutenir ce qui paroissoit le plus probable, & de n'aller point au delà du vraisemblable. Il poussa les choses encore plus loin; car ayant remarqué que contre cette maxime de Socrate; je ne sçai autre chose, sinon que je ne sçai rien, l'on pouvoit faire cette importante objection: Que l'homme peut donc savoir quelque chose, s'il sçait seulement qu'il ne sçait rien, il ne voulut pas même recevoir la maxime que Socrate avoit laissée, comme pour servir de consolation à l'imbecillité humaine; & il prononça que nous ne savons pas même, si nous ne savons rien; qu'il n'y a rien de cer-  
E 7 tain;

(a) Pompon. Mel. Lib. I. cap. 18.

110 DE LA FOIBLESSE DE  
tain; que la nature ne nous a donné  
aucune Regle de Vérité; que les Sens  
& l'Entendement humain ne peuvent  
rien comprendre de vrai; que dans  
toutes les choses il se trouvoit des  
raisons opposées, d'une force égale;  
qu'aucune chose n'étoit ni plus véri-  
table, ni même plus vraisemblable  
qu'une autre; que tout étoit enve-  
loppé de tenebres; & partant qu'il  
ne falloit rien approuver, ni rien af-  
firmer, & qu'il falloit toujours sus-  
pendre son consentement. Ainsi ja-  
mais il ne déclaroit son sentiment,  
ne voulant pas même que l'on eût  
de sentiment. Et si quelqu'un vou-  
loit avancer & soutenir le sien, il le  
combattoit avec beaucoup d'agré-  
ment & de politesse, & avec beau-  
coup d'esprit & de subtilité.

Mais après tout ce même homme,  
qui lors qu'il étoit question de Philo-  
sopher, ne demeuroit pas d'accord  
qu'une chose fût plus véritable ou  
plus vraisemblable que l'autre, quand  
il revenoit à l'usage de la vie commu-  
ne, il suivoit ce qui lui paroissoit avoir  
plus de probabilité. Cependant en  
pratiquant & soutenant cette metho-  
de

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. III*  
de de philosopher, sa grande modestie ne lui permettoit pas de s'en dire l'Auteur ni l'inventeur, mais il la rapportoit à Socrate, & à Platon, à Parmenide, & à Heraclite. Il avoit été pourtant attiré à ce parti par Pyrrhon, auquel il s'étoit attaché, après avoir abandonné Theophraste, Crantor, Diodore, & Menedeme.

Il fut donc véritablement Pyrrhonnien, & les Pyrrhoniens l'ont mis au nombre des Sceptiques & des Pyrrhoniens; quoi qu'il ne rejetât pas le titre d'Academicien. Il le faut donc tenir, non seulement pour le restaurateur, mais encore pour le reformateur de la doctrine de Socrate, & de l'ancienne Academie. C'est lui qui a donné la naissance à la nouvelle Academie, qui est établie sur des fondemens bien plus solides, que l'ancienne. Cependant quoi qu'il eût beaucoup de disciples, sa doctrine néanmoins ne fut pas d'abord fort goûtée, par ce qu'il sembloit vouloir éteindre toute la lumiere de la science, jeter des tenebres dans l'Esprit, & renverser les fondemens de la Philosophie.



112 DE LA FOIBLESSE DE

*Lacyde.*

19. Lacyde fut le seul qui défendit la doctrine d'Arcefilas. Il la transmit à Evandre, qui fut son disciple avec beaucoup d'autres. Evandre la transmit à Hegesime, & Hegesime à Carneade.

*Carneade,  
Auteur de  
la troisième  
Academie.*

20. Carneade ne suivoit pas pourtant en toutes choses la doctrine d'Arcefilas, quoi qu'il en retint le gros & le sommaire. Cela le fit dire Auteur d'une nouvelle Academie, qui fut nommée la troisième. Sans jamais découvrir son sentiment, il combattoit avec beaucoup d'esprit & d'éloquence toutes les opinions qu'on lui proposoit. Car il avoit apporté à l'étude de la Philosophie une force d'esprit admirable, une memoire fidele, une grande facilité de parler, & un long usage de la Dialectique. On l'alloit donc entendre en grand concours; & lors que les Atheniens le députerent vers le Senat de Rome, pour des affaires de conséquence, & lui donnerent pour adjoints Critolaus Peripateticien, & Diogene Stoïcien, Philosophes de grande reputation, il fut reçu des Romains fort favorablement.

Ce

Ce fut alors que l'on commença à connoître à Rome le pouvoir de l'Eloquence, & le mérite de la Philosophie. Et cette florissante jeunesse, qui méditoit dès-lors l'Empire de l'Univers, attirée par la nouveauté & l'excellence de cette noble science, dont Carneade faisoit profession, le suivoit avec tant d'empressement, que Caton, homme d'ailleurs d'un excellent jugement, mais rude, un peu sauvage, & manquant de cette politesse que donnent les belles Lettres, à la maniere des Romains de son siècle, eut pour suspect ce nouveau genre d'érudition, qui persuadoit & obtenoit tout ce qu'il vouloit, & fut d'avis dans le Senat, qu'on accordât à ces Députés ce qu'ils demandoient, & qu'on les renvoiât promptement avec honneur.

Il est vrai que Carneade renversoit par ses raisons tout ce qu'il avoit entrepris de combattre; & qu'il demeuroit invincible dans les opinions qu'il soutenoit. De sorte que les Stoïciens, gens contentieux, & subtils dans la dispute, avec qui, & lui, & Arcefilas, avoient de fréquentes con-

114 DE LA FOIBLESSE DE  
contestations, se pouvoient à peine  
défendre contre lui. Il s'attacha, com-  
me j'ai dit, à la doctrine d'Arcefilas,  
si l'on en excepte quelques points,  
sur quoi ils ne convenoient pas, com-  
me sur la Regle de Vérité, sur l'In-  
comprehensibilité, sur les choses qui  
sont incertaines, & sur la suspension  
de la créance.

Il apportoit plusieurs nouvelles  
preuves sur cette matiere; mais tout  
cela se reduisoit néanmoins à soutenir,  
qu'il n'y a nulle Regle assurée de scien-  
ce, qu'on ne peut rien comprendre,  
qu'il faut suivre en toutes choses la  
probabilité; que toutes les loix & les  
coûtumes ont été établies par les o-  
pinions des hommes, & par la natu-  
re; que les hommes vivent dans une  
si grande ignorance de la Vérité, &  
dans une si grande obscurité de tou-  
tes choses, qu'il ne recevoit pas mê-  
me ces principes, dont il semble que  
la lumiere naturelle nous fait connoî-  
tre la Vérité, comme par exemple,  
Que deux choses sont égales entre  
elles, quand elles sont égales à une  
troisième. Les Stoïciens, à qui il  
faisoit la guerre, disoient pour dimi-  
nuer

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV.* 115  
muer sa reputation, qu'il n'apportoit rien contre eux, dont il fût l'inventeur, & qui fût de son cru, mais qu'il avoit pris ses objections dans les Livres de Chryfippe Stoïcien. Il étoit si modeste, qu'il en demeuroid d'accord, disant que sans le secours de Chryfippe il n'auroit rien fait, & qu'il combattoit Chryfippe des propres armes de Chryfippe.

Il est vrai que Chryfippe voulant combattre cette loi de douter, & cette Suspension des Academiciciens, avoit raporté toutes les preuves, non seulement dont ils avoient coutume de se servir pour la défendre, mais encore dont ils se pouvoient servir. Mais lors qu'il fut question de détruire ces preuves, & qu'il n'eut rien oublié pour en rabbattre les coups, ce fut alors qu'on reconnut sans peine, combien la cause des Academiciciens étoit supérieure à celle des Stoïcien, puisque l'ennemi déclaré des Academiciciens étant armé de leurs raisons, avoit paru bien plus fort, que lors qu'il avoit entrepris de les refuter. Ainsi Chryfippe se nuisit à lui-même par sa propre force, & il fournit à  
Car-

116 DE LA FOIBLESSE DE  
Carneade des armes contre lui-même.

*Clitomaque.* 21. Carneade jouit long-tems de sa gloire, & il eut d'excellens hommes pour ses disciples : Clitomaque entre autres, qui étant Carthaginois, & déjà instruit dans la Philosophie de son pais, fut instruit ensuite par Carneade dans la Philosophie Grecque, lui aida à l'établissement de la troisième Academie, & enfin lui succeda. Il avoit beaucoup d'esprit, il étoit studieux & diligent, & ayant demeuré long-tems avec Carneade, qui n'avoit jamais rien écrit, il avoit eu soin de recueillir tous ses discours, toutes ses actions, & toutes ses pensées. Il y avoit pourtant de certains points, sur quoi il n'avoit jamais pu pénétrer le sentiment de Carneade.

Tel fut l'effet de la longue habitude qu'avoit prise Carneade, même avec ses plus familiers, de n'assurer jamais rien. De reste, il n'y avoit entr'eux nulle diversité d'opinions ; car Clitomaque vouloit comme lui, que l'on suspendît sa créance, parce qu'on ne peut rien comprendre ; que l'on eût égard seulement aux choses probables dans la conduite de la vie, pourvu  
que



que l'on n'y donnât point sa créance & son consentement: y ayant plusieurs choses, qui bien que probables ne laissent pas d'être fausses, & n'ont aucune marque de Vérité, qui ne se puisse rencontrer dans les choses fausses. Il n'avançoit point cette doctrine, comme lui étant propre, mais comme celle de l'Academie. Il avoit écrit quatre Livres sur la nécessité de suspendre sa créance. Je souhaiterois qu'ils fussent venus jusqu'à nous.

22. Philon fut disciple de Clitomaque, qui pour s'être éloigné sur de certains points des sentimens de Carneade & de Clitomaque, mérita d'être appelé avec Charmide fondateur de la quatrième Academie. Car il disoit que les choses sont comprehensibles par elles-même; mais que nous ne pouvons toutefois les comprendre par la faculté que la nature nous a donné de comprendre les objets, dont les idées se présentent à nôtre Esprit: & qu'ainsi nous ne pouvons rien comprendre.

*Philon,  
Auteur de  
la quatrième  
Academie.*

23. Antiochus fut fondateur de la cinquième Academie. Il avoit été disciple de Philon pendant plusieurs an-

*Antiochus,  
Auteur de  
la cinquième  
Academie.*

118 DE LA FOIBLESSE DE  
années, & il avoit soutenu la doctrine de Carneade, car il étoit subtil & poli, mais enfin il quitta le parti de ses maîtres sur ses vieux jours; soit qu'il y fût engagé par les persuasions de Mnesarque Stoïcien, dont il avoit aussi pris les leçons; soit qu'il ne pût résister aux persécutions continuelles que lui faisoient les Dogmatiques; soit enfin que chatouillé par une vanité secrète, il voulût être Auteur d'une Secte, & avoir des disciples qu'on appellât de son nom les Antiochiens. Il se vançoit pourtant d'être rentré dans l'ancienne Academie, quoi qu'en effet il fût passé dans la Secte des Stoïciens. Mais il cherchoit à se laver de la note de legereté, & il étoit si bien persuadé que le nom de l'Academie lui feroit honneur, qu'il vouloit persuader aux autres qu'il en étoit sorti.

Il avoit donc fait passer dans l'Academie les Dogmes des Stoïciens, qu'il attribuoit à Platon, soutenant que la doctrine des Stoïciens n'étoit point nouvelle, mais qu'elle étoit une reformation de l'ancienne Academie. Il publia même un ouvrage contre Philon son maître, ou plutôt contre lui-même.

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 119*  
même. Car cette même doctrine qu'il combattoit dans sa vieillesse, il l'avoit long-tems enseignée, & défenduë par de savans écrits. En cela même il confirmoit la doctrine de la nouvelle Academie, qu'il entreprenoit de refuter ; montrant assez par son inconstance, combien les jugemens des hommes sont peu surs pour la connoissance de la Vérité, & combien les hommes sont éloignez, de pouvoir jamais être assurez, s'ils peuvent savoir quelque chose ou non. Cette cinquième Academie ne fut donc autre chose, qu'un assemblage de l'ancienne Academie, & de la Philosophie des Stoïciens ; ou plutôt c'étoit la Philosophie même des Stoïciens, portant l'habit & les titres de l'ancienne Academie ; je veux dire celle qui fut florissante entre Platon & Arcefilas. Car les Stoïciens avoient abandonné la Loi de douter, comme elle fut aussi abandonnée par Antiochus, dont les Dogmes se sont conservez, & que l'on voit n'avoir été ni Platonicien véritable, ni Socraticien.

24. Ce Philon dont j'ai parlé, ayant été contraint de quitter Athenes dans  
la

*Cicero.*



120 DE LA FOIBLESSE DE  
la guerre de Mithridate, se retira à  
Rome, & eut Ciceron pour disciple. Il  
lui enseigna exactement tout le Sytème  
de la nouvelle Academie. Après  
quoi Ciceron étant venu à Athenes,  
il fut instruit pendant six mois par  
Antiochus dans les préceptes de l'an-  
cienne Academie. Lors même qu'il fut  
engagé dans les emplois honorables  
de la Republique, il ne quitta point  
l'étude de la Philosophie, & sa maison  
fut le réduit des premiers Philosophes  
de son tems.

Il demeura long-tems attaché à la  
doctrinè de l'ancienne Academie, de-  
puis qu'il l'eut connue par l'institution  
qu'il reçut d'Antiochus. Mais enfin  
les reflexions, l'étude, & l'usage du  
monde, l'ayant rendu plus savant, il  
revint à la Philosophie de Philon; &  
il lui arriva tout le contraire de ce qui  
étoit arrivé à Antiochus, qui quitta  
la nouvelle Academie, pour retour-  
ner à l'ancienne: car Ciceron passa  
de l'ancienne à la nouvelle, qu'il é-  
claircit & défendit par des écrits qu'on  
ne fauroit assez estimer. Il se servit  
de la liberté que lui donnoit cette Sec-  
te avec si peu de contrainte, qu'il ne  
fai-



L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 121*  
faisoit nul scrupule de changer d'opinions selon les diverses rencontres, disant ouvertement qu'il étoit libre, qu'il vivoit au jour la journée, & qu'il suivoit ce qui lui paroissoit le plus probable. Il loüoit souvent & publiquement cette maniere de Philosopher des Academiciens, comme modeste, commode, polie, & constante, & il ne craignit point de déclarer, qu'on ne peut rien dire de si extravagant, qui n'ait été dit par quelque Philosophe.

25. Varron s'exprima plus durement encore, disant qu'il ne peut rien venir de si étrange dans l'Esprit d'un malade qui est en délire, que quelque Philosophe n'ait osé l'avancer. Cet homme, qui étoit le plus savant des Romains, avoit été imbu des préceptes d'Antiochus, & je ne fais pas de doute que dans cette Satire, qu'il avoit intitulée, Les Eumenides, & par laquelle il avoit entrepris de prouver que tous les hommes sont insensés, il n'eût ramassé plusieurs preuves pour montrer, qu'il n'y a aucune connoissance de la Vérité dans l'Esprit humain.

*Varron,  
Pison,  
Laelius,  
& Brutus.*



Pison avoit pris auffi des leçons d'Antiochus, comme beaucoup d'autres, & principalement Lucullus, si illustre par les grandes choses qu'il avoit exécutées, par l'élegance de son esprit, & par son érudition dans les belles Lettres. Etant Questeur, & ensuite General d'Armée, il se fit toujours accompagner par Antiochus. Et ce fut lui qui le rendit si zélé partisan de l'ancienne Academie; comme Aristé frere d'Antiochus, engagea dans la même Secte Brutus, homme de très grand mérite. Et eux, & tous les autres disciples d'Antiochus, se continrent dans les bornes de cette ancienne Academie. L'étude de la Philosophie fleurissoit alors à Rome, pendant que l'Academie étoit presque deserte dans la Grèce même, qui étant opprimée par les armes des Romains, & agitée continuellement des troubles de la guerre, pensoit bien moins à la recherche de la Vérité qu'à son salut.

*Origine  
du Pyrrho-  
nisme.*

26. Or cet art de douter correctement, qui ne fait pas seulement profession d'ignorance, mais d'ignorer même son ignorance, avoit fait de

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV.* 123  
de grands progresz avant Arcefi-  
las.

27. Car Metrodore de Chio , qui *Metrodore.*  
étoit sorti de l'Ecole de Democrite,  
ou comme quelques-uns le préten-  
dent, de celle de Nassa, & qui étoit  
de la même Isle de Chio , & qui a-  
voit été instruit par Protagore, disci-  
ple de Democrite, mit cette maxime  
à la tête de son ouvrage *De la natu-  
re*; Personne de nous ne sçait rien, &  
nous ne savons pas même , si nous  
savons quelque chose , ou si nous ne  
savons rien. Ce fut cela qui fit dire,  
qu'il avoit ôté toute Regle de Vérité,  
qu'on nomme *Criterion*.

28. Anaxarque fit le même. Il étoit *Anaxar-  
que.*  
natif d'Abdere , défenseur de la doc-  
trine de Democrite , & il fut surnom-  
mé Eudæmonique , à cause de la fer-  
meté de son courage , & de la facili-  
té de ses mœurs. C'est-ce qui le mit  
en grande considération auprès d'A-  
lexandre qu'il accompagna. Il ôta,  
comme j'ai dit, toute Regle de Véri-  
té, disant que nous ne pouvions com-  
prendre les choses par nôtre Esprit,  
que comme les foux , ou ceux qui  
sont endormis les peuvent compren-  
dre;

124 DE LA FOIBLESSE DE  
dre ; que les choses de la maniere  
qu'elles se présentent à nôtre Esprit,  
sont semblables à un tableau , qui  
nous présente la ressemblance des  
choses , mais non pas les choses mê-  
mes ; qu'enfin il ne favoit rien ; &  
qu'il ne favoit pas même s'il ne favoit  
rien. Ce qu'il avoit appris de son  
maître Metrodore.

*Pyrrhon.*

29. L'art de douter étoit alors pres-  
que dans sa perfection , & l'Esprit hu-  
main étoit convaincu de sa foiblesse,  
lors que Pyrrhon , natif de la Ville  
d'Elide , mit à cet art la dernière main.  
Car après avoir leu les Livres de De-  
mocrite & de Metrodore , il suivit  
Anaxarque dans les Indes , & il eut  
des conférences avec les Mages & les  
Gymnosophistes ; & étant de retour  
en son païs , il proposa un genre plus  
parfait d'Incompréhensibilité , que les  
Grecs nomment *Acatalepsie*. Car  
ayant remarqué avec beaucoup de pé-  
nétration que les Anciens après avoir  
reconnu leur ignorance en toutes  
choses , & même leur ignorance de  
cette ignorance , gardoient néanmoins  
une maniere de Philosopher , qui sem-  
bloit admettre quelques connoissances,  
com-

L'ESPRIT HUMAIN, *Liv. I. Ch. XIV. 125*  
comme certaines, & user de quelques affirmations, il lui fit prendre une nouvelle forme, & la mit hors de prise à toutes les chicanes des Dogmatiques. Véritablement il n'en a rien laissé par écrit: mais il a eu des disciples, & ces disciples en ont eu d'autres, qui ont pris soin d'exposer cette doctrine dans des ouvrages, dont quelques-uns sont venus jusqu'à nous; & qui nous l'ont conservée dans son intégrité.

C'est ce qui nous dispense d'en faire un plus grand détail. Il suffit de dire que les Pyrrhoniens n'ont admis aucune Règle de Vérité, nul raisonnement, nulle marque pour reconnoître la Vérité, qu'ils n'ont rien affirmé, rien défini, rien jugé; qu'ils ne croioient point qu'une chose fût plutôt ceci que cela; que quelques raisons qu'on leur proposât, ils en trouvoient de la même force pour soutenir le parti contraire; qu'ils ne préféreroient aucune raison à une autre; qu'ils soutenoient qu'il n'y avoit rien de vrai, & que tout se faisoit par coutume; & que lors même qu'ils avançoient toutes ces propositions, ils ne

126 DE LA FOIBLESSE DE  
les affuroient pas , mais qu'ils le fa-  
isoient seulement par esprit de contra-  
diction. Car Pyrrhon combattoit tous  
les Dogmes des autres Sectes , lors  
qu'il soutenoit qu'il les falloit rejeter,  
il n'exemtoit pas de cette loi ses pro-  
pres sentimens , qu'il ne croioit pas  
plus certains , ni plus recevables que  
tout le reste : & quand il disoit qu'on  
ne pouvoit rien comprendre , il ne  
prétendoit pas avoir compris cela mé-  
me , qui étoit également incompre-  
hensible.

C'est pourquoi de sa proposition,  
que rien ne peut être compris , qui  
est une proposition universelle , il  
n'exceptoit pas cette même proposi-  
tion ; & il la comparoit à une Medeci-  
ne , qui ne chasse pas seulement de  
notre corps les matieres peccantes &  
superflues , mais qui s'en chasse soi-  
même avec le reste. Cependant en  
cessant d'esperer de pouvoir connoi-  
tre la Vérité , il s'arrêtoit aux appa-  
rences ; & vouloit qu'elles tinssent lieu  
de *Criterion* , ou de Regle de Véri-  
té , dans l'usage de la vie ; & qu'on  
suivît les loix , les coûtumes , & les  
sentimens naturels ; mais sans former  
au-



L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I: Ch. XIV. 127*  
aucuns jugemens ni aucunes opinions.

Par cette voye il parvint fortuitement à cette tranquillité d'Esprit, qu'il cherchoit, & qu'il avoit esperé de trouver dans l'étude de la nature. Et par ce que ces sentimens qui nous viennent du dehors, & que nous appellons *Des Maux*, comme le froid, la faim ; la soif, & les autres choses semblables, ne dépendent point de nos opinions, il fit seulement ce qui étoit en son pouvoir, s'abstenant de déterminer, si c'étoient des maux, ce qui les lui faisoit supporter avec beaucoup plus de modération. Par là il mérita la louange d'une grande constance dans les perils. Il fut bien éloigné d'être tel qu'on l'a voulu représenter, n'évitant aucun peril, ne se détournant pas de son chemin à la rencontre d'un chariot ou d'un précipice, ne chassant point les chiens qui le vouloient mordre, fuyant la compagnie des hommes, errant solitaire, ou demeurant immobile dans le même état.

Tout cela a été contrové pour le tourner en ridicule, par des gens peu

128 DE LA FOIBLESSE DE  
sinceres, & mal informez de sa doctri-  
ne. Il fut au contraire fort confide-  
ré parmi ses concitoyens, qui lui dé-  
fererent le Souverain Pontificat de sa  
patrie, & lui rendirent de grands hon-  
neurs, accordant même en sa faveur  
à tous les Philosophes l'immunité  
des charges publiques. Les Athe-  
niens lui donnerent le droit de bour-  
geoisie. On dit même qu'il reçut  
d'Alexandre un présent de dix-mil-  
le écus d'or, lors qu'il l'aborda la  
premiere fois, soit pour le saluer, soit  
pour lui présenter un Poëme, qu'il  
avoit fait en son honneur.

Epicure avoit beaucoup d'admira-  
tion pour lui, & s'informoit souvent  
de ses mœurs, & de son genre de vie.  
Mais, direz-vous, Epicure l'a traité  
d'ignorant. Mais qui des Philosophes  
la médifance d'Epicure a-t-elle épar-  
gné ? Il n'a pas même respecté De-  
mocrite, qui fut la source d'où il pui-  
sa sa Philosophie; ni Nausiphane de  
Teos, qui avoit été son maître, &  
qui avoit été disciple de Pyrrhon. Il  
lui seioit mal de reprocher à Pyrrhon  
son ignorance, ignorant lui-même, &  
n'ayant nulle teinture des belles Let-  
tres.

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV.* 129  
tres. Il avoit même coûtume d'insul-  
ler ceux qui s'y appliquoient, sous  
prétexte que ces connoissances ne  
contribuent rien à la Sageffe, mais  
en effet pour cacher son ignorance  
sous ce mépris simulé.

Mais Pyrrhon fut estimé ignorant,  
non pas tant par ce qu'il l'étoit en ef-  
fet, comme Cicéron (a) le témoi-  
gne, & comme il en faut tomber d'ac-  
cord, que parce que suivant le Systê-  
me de sa Philosophie, il faisoit pro-  
fession de ne rien savoir, & de ne  
pouvoir rien savoir; quoi que d'ail-  
leurs des hommes de grande érudi-  
tion soient sortis de son Ecole. D'au-  
tres personnes encore le traiterent a-  
vec beaucoup d'indignité: non pas  
tant par l'aversion que l'on avoit pour  
le Docteur, que pour la doctrine.

Mais d'un autre côté il fut en gran-  
de estime parmi le peuple. Ses disci-  
ples, qui furent en grand nombre,  
le comblèrent de loüanges, & prin-  
cipalement Timon de Phlius, qui van-  
te merveilleusement son esprit, sa sub-  
tilité, & sa pénétration dans la dispu-  
te,

(a) *Cicer. libr. 3. De finib.*

130 DE LA FOIBLESSE DE  
te, sa constance dans les accidens  
de la vie, & sa modestie. Il l'appel-  
le un Soleil, & ne croit pas qu'au-  
cun autre homme lui puisse être com-  
paré. C'est lui selon la conjecture de  
Pocockius, que les Arabes appellent  
*Phurum*; & que dans l'ignorance où  
ils sont de l'Histoire Grecque, ils  
croient avoir été disciple de Thalés  
& de Pythagore; comme si la doctri-  
ne de Pyrrhon avoit renfermé toute  
la Philosophie des Grecs, qui fut di-  
visée en deux Sectes, l'Ionique &  
l'Italique.

Les Sectateurs de Pyrrhon, furent  
appellez de son nom Pyrrhoniens. On  
les nomma aussi Sceptiques, par ce  
qu'ils considéroient & examinoient le  
poids des raisons, qui se présentoient  
pour & contre, sur chaque question.  
On les appella Zetétiques, par ce  
qu'ils s'appliquoient à chercher la Vé-  
rité. Et on leur donna le nom d'A-  
poretiques, par ce qu'ils faisoient pro-  
fession de douter de toutes choses.

Ce fut sur leurs préceptes qu'Ar-  
cesilas entreprit de reformer l'ancien-  
ne Academie, & de former la nou-  
velle. Car on dit qu'il imita Pyrrhon,  
&

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 131*  
 & qu'il conversa avec Timon. De  
 forte, qu'ayant enrichi l'Epoque,  
 c'est-à-dire, l'art de douter de Pyr-  
 rhon, de l'élégante érudition de Pla-  
 ton, & l'ayant armée de la Dialecti-  
 que de Diodore, Ariston lui appli-  
 quoit plaisamment ce vers d'Homere  
 sur la Chimere, qui dit qu'elle étoit  
 Lion par devant, Dragon par der-  
 riere, & Chimere, c'est-à-dire, Che-  
 vre par le milieu. Ainsi Arcefilas é-  
 toit, selon lui, Platon par devant,  
 Pyrrhon par derriere, & Diodore  
 par le milieu. C'est pourquoi quel-  
 ques-uns le rangent au nombre des  
 Sceptiques, & Sextus Empiricus sou-  
 tient, qu'il y a fort peu de difference  
 entre sa Secte, qui est la Sceptique,  
 & celle d'Arcefilas, qui est celle de  
 la moyenne Academie.

30. Quoi qu'il suffise pour mon  
 dessein, d'avoir démontré, comme  
 j'ai fait, & comme je vais continuer  
 de faire, que les plus illustres Philo-  
 sophes de l'antiquité ont reconnu la  
 foiblesse de l'Esprit humain, je ne  
 croirai pas néanmoins avoir perdu ma  
 peine, si je fais voir en quoi la nou-  
 velle Academie a été differente de

*Combien  
 il y a eu  
 véritable-  
 ment d'Ac-  
 cademies,  
 & quelle a  
 été la dif-  
 ference de  
 l'Acade-  
 mie, & de  
 Pyrrhonis-  
 me.*



132 DE LA FOIBLESSE DE  
l'ancienne; & en quoi l'une & l'autre a été différente du Pyrrhonisme. Quelques-uns ont prétendu qu'il n'y a eu qu'une seule Academie. Philon, qui fut Auteur de la quatrième Academie, avoit écrit un Livre pour le prouver. Plutarque en avoit écrit un autre.

Cela se trouvera vrai, si sans s'arrêter à leurs contestations, on n'a égard qu'à ce premier principe, qui fut posé par Socrate, que l'homme ne sçait rien. Car comme plusieurs branches qui sortent d'un même tronc, & qui s'étendent vers différens côtez, ne font pas des arbres différens; de même toutes ces Sectes, qui sont sorties de ce tronc unique de la doctrine de Socrate, quoique partagées en diverses Ecoles, ne font cependant qu'une seule Academie. Que si néanmoins nous y regardons de plus près, il se trouve une telle différence entre l'ancienne & la nouvelle Academie, qu'il faut nécessairement reconnoître deux Academies. Car lorsque Socrate a dit, qu'il ne savoit qu'une chose, savoir qu'il ne savoit rien; il a recon-

nu qu'il favoit quelque chose, & partant il a cru que l'homme pouvoit savoir quelque chose avec certitude.

Arcefilas au contraire a laissé cela dans l'incertitude: & en cela consiste une difference capitale & invincible; les uns croyans avec Socrate que l'homme peut savoir quelque chose; & les autres soutenant avec Arcefilas, que l'homme ne peut rien savoir. Quant au correctif que Carneade & Philon apportèrent à la doctrine d'Arcefilas, il est très léger, & ne doit presque être compté pour rien. Car il est aisé de concilier ce que disoit Arcefilas, qu'il ne se trouve aucune Vérité dans les choses, avec ce que disoit Carneade qu'il ne nioit point qu'il n'y eût quelque Vérité dans les choses, mais que nous n'avons aucune regle pour les discerner. Car il y a deux sortes de Véritez, selon la distinction de l'Ecole, l'une que l'on appelle *Vérité d'existence*, l'autre que l'on appelle *Vérité de jugement*. Or il est clair que ces deux propositions d'Arcefilas, & de Carneade, regardent la Vérité de jugement: car comment des gens qui soutenoient

134 DE LA FOIBLESSE DE  
qu'on ne peut rien favoir, ni affir-  
mer, auroient-ils cru pouvoir favoir &  
affirmer quelque chose de la *Vérité*  
*d'existence*, c'est-à-dire, que les cho-  
ses existent? Mais la *Vérité du juge-*  
*ment* est du nombre des choses rela-  
tives, qui ne doivent point être con-  
siderées seules, & en elles-mêmes,  
mais comme ayant rapport à d'autres  
choses, car elle se rapporte à nôtre  
Esprit. Donc quand Arcesilas a dit,  
qu'il n'y a rien de vrai dans les cho-  
ses, il a voulu dire qu'il n'y a rien  
dans les choses, que l'Esprit hu-  
main puisse connoître avec certitude.  
Et c'est cela même que Carneade  
soutenoit.

De plus Arcesilas disoit que rien  
ne pouvoit être compris, & que tou-  
tes choses étoient obscures: (car le  
mot d'*obscures* exprime mieux le ter-  
me Grec *ἀδηλα*, dont s'est servi Ar-  
cesilas, que celui d'*incertaines*, qu'a  
employé Cicéron.) Carneade conve-  
noit que rien ne peut être compris,  
mais il ne convenoit pas pour cela  
que toutes choses fussent obscures;  
par ce que les choses probables, aux-  
quelles il vouloit que l'homme sage  
s'at-

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 135*  
s'attachât, ne sont pas obscures.  
Mais encore qu'il se trouve en cela  
quelque difference d'expression, il ne  
s'y trouve aucune difference en ef-  
fet : car Arcefilas souûtenoit que les  
choses sont obscures de telle sorte,  
qu'elles ne peuvent être comprises,  
mais non pas de telle sorte qu'elles  
ne soient point probables, ou impro-  
bables. C'étoit là le sentiment de Car-  
neade : car il ne nioit pas que les cho-  
ses ne soient obscures de telle sorte,  
qu'elles ne peuvent être comprises,  
mais il nioit seulement qu'elles soient  
obscures de telle sorte, qu'on ne pui-  
se pas discerner celles qui méritent  
d'être préférées dans l'usage de la vie,  
de celles qui doivent être rejetées.

Il s'ensuit de là, qu'il n'y avoit pas  
même de diversité de sentimens entre  
eux, en ce que Carneade permettoit  
à l'homme sage d'avoir des opinions,  
& peut-être même de donner quel-  
quefois son consentement ; au lieu  
qu'Arcefilas défendoit l'un & l'autre.  
Carneade prétendoit seulement, que  
l'homme sage devoit se servir des cho-  
ses probables dans le commun usage  
de la vie, & sans lesquelles on ne  
pour-



136 DE LA FOIBLESSE DE  
pourroit vivre ; mais non pas dans la  
conduite de l'Esprit, & dans la re-  
cherche de la Vérité, d'où seulement  
Arcefilas bannissoit l'opinion & le  
consentement. Tous leurs différens  
ne consistoient donc que dans les ex-  
pressions, mais non dans les choses  
mêmes.

Il n'y avoit pas non plus grande  
différence entre la doctrine de Pyr-  
rhon & les précédentes. Car quand  
il disoit que c'étoit la foiblesse de nô-  
tre Esprit, & non pas la nature des  
choses, qui empêchoit que nous ne  
les puissions comprendre, c'étoit en  
cela même qu'Arcefilas & Carneade  
ne convenoient pas entr'eux ; Arcefi-  
las soutenant qu'il n'y avoit aucune  
Vérité dans les choses, & Carnea-  
de avouant qu'il y avoit bien quel-  
que Vérité dans les choses, mais pré-  
tendant que nous ne la saurions com-  
prendre. Or encore que cela soit  
différent dans les termes, il n'est  
pourtant pas différent en effet. Car  
de dire qu'il n'y a nulle Vérité dans  
les choses, & que la Vérité des cho-  
ses de sa nature ne peut-être compri-  
se, ce sont des propositions relatives,  
&



L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV.* 137

& qui se raportent à l'Entendement humain, & telle est leur signification, que la nature des choses n'est pas ce qui empêche que l'Entendement humain ne les puisse comprendre ; mais l'obscurité & la foiblesse de l'Entendement humain.

Philon demeuroit aussi d'accord avec Carneade, que le Sage pouvoit avoir quelques opinions. Mais quand il disoit que le Sage pouvoit aussi comprendre quelque chose, non toutefois de telle sorte qu'il n'y restât quelque sujet de douter, il semble qu'il a abusé du mot de comprendre. Car si dans la comprehension, il se trouve quelque sujet de douter, elle n'est point comprehension, mais opinion. De sorte qu'il retomboit dans le sentiment de Carneade, & il convenoit qu'il falloit suivre la probabilité dans l'usage de la vie, & dans la conduite des mœurs. Mais pour la cinquième Academie, qui fut celle d'Antiochus, elle fut purement dogmatique, car elle ne fut autre chose que l'ancienne Academie, parée des lambeaux des Stoïciens ; & ainsi elle ne doit avoir aucune part à cette dissertation.

*Il n'y a  
en que deux  
Academies,  
l'ancienne,  
& la nou-  
velle, & la  
nouvelle a  
été un véri-  
table Pyr-  
rhonisme.*

31. Il faut donc tomber d'accord, qu'il n'y a eu proprement que deux Academies, l'ancienne, qui fut celle de Socrate, & d'Antiochus; & la nouvelle, qui fut celle d'Arcefilas, de Carneade, & de Philon: & je soutiens que cette nouvelle Academie, n'est autre que la Philosophie de Pyrrhon. Car encore que l'on propose quelques chefs, en quoi elles semblent differer, néanmoins cela n'est pas si considerable, qu'il en faille faire deux Sectes, puisque l'ancienne & la nouvelle Academie, quoique differentes en des points bien plus essentiels, ont néanmoins retenu le même nom d'Academie. Nous voyons même qu'encore que la doctrine d'Aristote se soit tellement répandue, qu'il s'en est formé une infinité de Sectes, si differentes dans leurs Dogmes, qu'ils se traitent les uns les autres d'insensez, il retiennent tous néanmoins le nom de Peripateticiens, & d'Aristoteliciens.

C'est une ancienne question, comme nous l'apprenons d'Aulugelle (a), &

(a) *A. Gell. Libr. II. cap. 5.*

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 139*  
& fort debatue par plusieurs Auteurs Grecs, savoir en quoi different les Academiciciens & les Pyrrhoniens. Plutarque avoit fait un Livre sur cette matiere. Mais puisque le tems nous a privez de ces secours de l'antiquité, suivons Sextus Empiricus, qui a raporté si exactement tous les points en quoi consiste cette difference, qu'il ne s'y peut rien ajouter.

32. Il met le premier point du discord de la nouvelle Academie, & de la doctrine Sceptique, en ce que l'une & l'autre disant que l'Entendement humain ne peut rien comprendre, les Academiciciens le disent affirmativement, & les Sceptiques le disent en doutant. Mais cette difference n'est d'aucune consideration, & Sextus la propose avec incertitude. En effet, celui qui croit qu'on ne peut rien savoir, & qu'on ne sçait pas même si l'on ne peut rien savoir, comment pourra-t-il affirmer quelque chose? Car quiconque affirme quelque chose, il déclare qu'il sçait ce qu'il affirme.

*On propose les differens entre la nouvelle Academie, & la Secte des Sceptiques; & on les concilie. Premier different.*

33. Le second point de difference pro-

*Second  
different.*

proposé par Sextus , paroît plus important , quoi qu'il soit léger en effet , & ne consiste que dans l'usage du mot , & nullement dans la chose. Ils conviennent les uns & les autres , qu'il y a quelque chose qui est bon , & quelque chose qui est mauvais. Mais lors que les Academiciciens disent cela , ils disent en même-tems qu'ils sont persuadez qu'il est plus probable que ce qu'il trouvent bon , est bon , qu'il n'est probable qu'il ne soit pas bon : & qu'il en est de même de ce qui est mauvais. Et lors que les Sceptiques disent que quelque chose est bon , ils ne disent pas pour cela qu'ils soient persuadez que ce qu'ils disent soit plus probable que son contraire : ils disent seulement qu'ils suivent l'usage commun de la vie , mais sans persuasion & sans opinion.

Toute la difference consiste donc dans cette opinion , que les Academiciciens confessent avoir , & que les Sceptiques defavoient. Mais quand les Sceptiques , dans l'usage de la vie , choisissent quelque chose com-  
me

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 141*  
me bon, & le préfèrent à une autre,  
ils font conduits à cela par une ap-  
parence de bonté qui se trouve dans  
cette chose, & qui ne se trouve pas  
dans l'autre. Ils ont donc dans l'Es-  
prit une idée forte & remarquable,  
qui y a été imprimée par cette image  
& apparence de bonté, qui se trou-  
ve dans cette chose, & non pas dans  
l'autre: & c'est par cette idée qu'ils  
font conduits au choix de cette cho-  
se, d'où l'idée est partie. Mais les  
Academiciens font conduits aussi par  
une semblable idée, au choix d'une  
chose qui leur paroît bonne.

Toute la difference consiste en ce  
que les uns & les autres étant con-  
duits par cette idée, imprimée dans  
leur Esprit par cette apparence de  
bonté, les Academiciens la suivent,  
& les Sceptiques s'y laissent condui-  
re; & en ce que les Academiciens  
appellent cela opinion ou persuasion,  
& non les Sceptiques: bien que ni les  
uns ni les autres n'affirment que la  
chose d'où part cette image ou appa-  
rence de bonté, soit bonne; mais  
les uns & les autres avoient que la  
chose qu'ils ont choisie, leur semble  
bon-



142 DE LA FOIBLESSE DE  
bonne , & qu'ils ont cette idée  
imprimée dans l'Esprit , à laquelle ils  
se laissent conduire. Les Sceptiques  
ne nient pas même qu'ils n'ayent  
quelque persuasion, mais ils mettent  
quelque différence entre leur genre  
de persuasion , & celle des Acade-  
miciens , comme je le ferai voir.

*Troisième  
différent.*

34. Leur troisième decord revient  
au même. Les Academiciens sou-  
tiennent que quelques-unes de leurs  
idées sont vraisemblables, les autres  
non; & qu'entre celles qui sont vrai-  
semblables, il y a du plus & du moins.  
Les Sceptiques prétendent qu'elles  
sont égales, par rapport à la créance  
que nous leur donnons. Mais Sextus  
qui propose cette différence, fournit  
lui-même le moyen de la lever: car  
il dit que les Sceptiques veulent que  
la foi des idées soit égale par rapport  
à la Raison, c'est-à-dire, en tant  
qu'elle se rapporte à la connoissance  
de la Vérité, & à l'acquisition de la  
science par la Raison. Car l'idée,  
la plus claire n'a pas plus de pouvoir  
pour me faire connoître la Vérité,  
que la plus obscure: mais en ce qui  
regarde l'usage de la vie, ils veulent  
que

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 143*  
que l'on préfère cette idée claire à celle qui est obscure. Et sur cela Arcesilas ne parloit & ne pensoit point autrement que les Sceptiques.

35. La quatrième différence ne <sup>Quatrième</sup> consiste pas dans la chose, mais dans <sup>différent.</sup> la manière de la chose: car les uns & les autres avoient qu'ils sont attirés par quelques objets, mais les Académiciens disent que cette attraction se fait en eux avec une vehemente propension, ce que les Sceptiques ne disent pas; comme si les uns étoient portés vers les choses vraisemblables, & que les autres s'y laissent seulement conduire; quoique ni les uns ni les autres n'y donnaient leur créance, ni leur consentement.

36. Sextus Empiricus met encore <sup>Cinquième</sup> entr'eux une autre différence, sur les <sup>différent.</sup> choses qui concernent la fin, disant que les Académiciens suivent la probabilité dans l'usage de la vie; & que les Sceptiques obéissent aux loix, à la coutume, & aux affections naturelles. En cela, comme en plusieurs autres choses, leur langage est différent, quoique leurs sentimens soient

pa-

144 DE LA FOIBLESSE DE  
pareils. Car les Sceptiques obéissent  
aux loix, à la coutume, & aux af-  
fections, par ce qu'il leur paroît que  
c'est une bonne chose de faire ainsi,  
c'est-à-dire, de suivre l'idée qui est im-  
primée dans leur Esprit par cette image  
ou apparence de bonté, qui se trouve  
dans les affections, dans la coutu-  
me, & dans les loix. Or de suivre  
l'idée imprimée dans l'Esprit, c'est ce  
que les Academiciens appellent ap-  
prouver, ou avoir une opinion: &  
cette apparence de bonté, d'où cet-  
te idée est partie, c'est ce qu'ils ap-  
pellent probable.

De sorte que quand l'Academicien  
obéit aux loix, il dit qu'il le fait par  
ce qu'il a opinion que cela est bon à  
faire, & que cela est probable: &  
quand le Sceptique fait la même cho-  
se, il ne se sert point de ces termes d'o-  
pinions & de probabilité, craignant  
que cela ne le mène à donner sa cré-  
ance. Pareillement la fin des Scepti-  
ques & d'Arcefilas, étant l'*Epoque*,  
c'est-à-dire, la Retention de la créan-  
ce, & sa compagne l'*Ataraxie*, c'est-  
à-dire, l'Imperturbabilité, il est néces-  
saire que cela paroisse bon aux uns  
&

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 145*  
& aux autres, comme il leur paroif-  
soit en effet: car & lui & eux conve-  
noient, que les Epoques particulieres  
étoient des biens; & que les assen-  
sions ou consentemens particuliers é-  
toient des maux; & il est nécessaire  
que les uns & les autres fuyent les  
uns, & suivent les autres. Or de pour-  
suivre une chose, comme un bien,  
soit que vous appelliez cela approu-  
ver, ou avoir opinion, ou quelque  
nom que vous lui donniez, la chose  
demeure toujours la même sans nulle  
différence.

37. Sextus rapporte encore une *Sixième*  
autre disconvenance entre Arcefilas *différence.*  
& les Sceptiques; en ce que & lui  
& eux disant que l'Epoque, ou Re-  
tention de créance est un bien, &  
que la Créance, ou consentement est  
un mal, les Sceptiques ne l'affirment  
pas, mais ils disent seulement que  
cela leur paroît ainsi; au lieu qu'Arce-  
filas croit que la chose est telle en effet,  
qu'il le dit, & de sa propre nature. Mais  
Sextus ne lui attribue ce sentiment  
que par soupçon & par conjecture, &  
Aulugelle (a) dit formellement le  
con-

(a) *A. Gell. Lib. II. cap. 5.*

146 DE LA FOIBLESSE DE  
contraire : car il écrit que les Acade-  
miciens & les Sceptiques ont soutenu,  
que les idées se forment des objets  
extérieurs, non pas selon la nature  
de ces objets, mais selon la disposi-  
tion du corps & de l'Esprit de ceux  
en qui se forment ces idées.

D'ailleurs, la bonté de la fin est du  
nombre des choses relatives, comme  
nous l'avons dit ci-dessus en parlant  
de la Vérité des choses. Or la bon-  
té de la fin se rapporte à nous, & il  
n'y a point d'autre raison qui puisse  
faire dire que la fin soit bonne, que  
par ce qu'elle nous semble bonne.  
D'où il s'ensuit qu'Arcefilas n'a pu  
penser de la bonté de la fin, autrement  
que les Sceptiques. Croirons-nous  
enfin qu'Arcefilas ait pensé, que les  
choses ayent quelque chose de bon  
de leur nature, lui qui n'a pas été  
persuadé qu'elles ayent en elles rien  
de vrai?

Quant à ce qu'ajoute Sextus, que  
quelques-uns ont cru qu'Arcefilas  
traitoit les matieres selon la methode  
des Pyrrhoniens, lors qu'ils instrui-  
soit ses jeunes disciples, qui n'avoient  
pas encore pris la teinture de sa doc-  
trine,



L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 147*  
trine, pour connoître la portée de  
leur Esprit; & que lors qu'il les trou-  
voit ingenieux & subtils, il leur en-  
seignoit la doctrine de Platon, affir-  
mativement, & à la maniere des Do-  
gmatiques, Sextus ne diffimule pas,  
qu'il ne raporte cela d'Arcefilas que  
sur des bruits incertains. Mais après  
tout, quand cela seroit vrai, il ne  
faudroit pas juger du mérite d'une  
doctrine, sur l'inconstance & la lege-  
reté du Docteur.

38. Le dernier décord, qui se *Septième*  
trouve entre les Academiciciens & les *différent.*  
Sceptiques, nous est proposé par  
Aulugelle (a), Auteur qui tient bien  
plus du Grammairien que du Philoso-  
phe. Il consiste en ce que les uns &  
les autres demeurans d'accord que  
l'homme ne peut rien comprendre, &  
ne peut rien décider, les Academi-  
ciens ont de cela même *comme une*  
*comprehension*, & en font *comme une*  
*décision*; au lieu que les Pyrrhoniens  
disent que cela même ne leur paroît  
aucunement vrai, par ce que rien ne  
paroît vrai.

Pre-

(a) *A. Gell. Libr. II. cap. 5.*

Premierement, je sçai ce que c'est que comprendre, & que décider; mais je ne sçai ce que c'est que *comme comprendre*, & *comme décider*.

Car si *comme comprendre* est comprendre, qu'étoit-il besoin d'obscurcir la signification du mot de *comprendre*, qui est si claire, en ajoutant le mot de *comme*? Et d'ailleurs dira-t-on, que les Academiciens comprennent quelque chose, eux qui font profession de ne rien savoir, & de ne savoir pas même s'ils ne savent rien? Comment Arcefilas a-t-il pensé pouvoir comprendre quelque chose, lui qui ne permet pas même d'avoir des opinions?

Que si *comme comprendre* c'est ne point comprendre, il n'y a plus de difference entre les Academiciens & les Pyrrhoniens, puisqu'ils disent les uns & les autres, qu'ils ne comprennent rien, & qu'ils ne comprennent pas même qu'ils ne comprennent rien. Que si *comme comprendre* une chose, est sembler à l'Esprit qu'une chose est ainsi, comme si lors que quelqu'un dit qu'il *comme comprend* qu'une chose est vraie, il vou-

loit

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 149*  
loit dire qu'il lui semble que cette chose est vraie, & partant qu'Aulugelle prétend qu'il semble aux Academiciciens qu'ils ne comprennent rien; & qu'il ne semble pas aux Pyrrhoniens qu'ils ne comprennent rien, c'est le troisiéme différent que nous avons raporté ci-dessus après Sextus Empiricus, & dont nous avons fait voir la nullité.

Mais si *comme comprendre*, est comme vouloit Carneade, comprendre, mais non sans quelque sujet de douter, ce qu'il accordoit à l'Esprit humain; c'est abuser du mot de *comprendre*, car cette comprehension est une véritable opinion. Puisque ces differens des Sceptiques & des Academiciciens, sont donc nuls, ou très légers, c'est avec raison, que Sextus très intelligent dans la matiere, & qui les a ramassez, trouve une très grande convenance entre la doctrine de Pyrrhon & celle d'Arcesilas, en sorte qu'elles peuvent passer pour une même Secte. Senèque (a) même a écrit qu'elles roulent l'une &

G 3

l'au-

(a) *Senec. Epist. 89.*

150 DE LA FOIBLESSE DE  
l'autre sur le même principe, de ne  
rien savoir: & Aulugelle (a) enfin  
nous apprend que les disciples de  
Pyrrhon, & ceux d'Arcefilas, étoient  
connus sous un même nom de Scep-  
tiques, & d'Ephectiques, & d'Apo-  
retiques; & c'est pour cette raison  
qu'Arcefilas, comme je l'ai déjà dit,  
fut mis au nombre des Sceptiques.

39. Pour moi, après avoir si bien  
reconnu que la Secte des Academi-  
ciens, & celle des Pyrrhoniens est  
la même Secte, je me suis souvent  
étonné pourquoi les Philosophes qui  
l'ont embrassée, ont mieux aimé être  
appelés Académiciens que Pyrrho-  
niens: comme si le nom de Pyrrho-  
niens leur fût honteux, & que celui  
d'Académiciens leur fût honorable.  
En cherchant les raisons de cette pré-  
férence, deux m'ont paru assez vrai-  
semblables; l'une est que fort peu de  
Philosophes sont sortis de l'Ecole de  
Pyrrhon, qui ayent eu quelque repu-  
tation; au lieu que l'Académie a don-  
né beaucoup d'excellens hommes,  
aux-

*Pourquoi  
les Philoso-  
phes, qui  
font profes-  
sion de dou-  
ter, aiment  
mieux pas-  
ser pour A-  
cadémiciens  
que pour  
Pyrrho-  
niens.*

(a) *A. Gell. Libr. II. cap. 5.*

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 151*  
auxquels il est glorieux de se voir associé ; l'autre est que l'on a ridiculisé Pyrrhon & les Pyrrhoniens, comme s'ils avoient réduit la vie des hommes à une entière inaction : & que ceux qui se diront Pyrrhoniens, tomberont nécessairement dans le même ridicule.

40. Mais reprenons la liste de ceux, qui se sont davantage signalés dans cet art de douter. Diogene de Laërte, sur l'autorité d'Hippobotus & de Sotion, nous a donné la suite de cette liste jusqu'à Saturninus Cythenas, disciple de Sextus Empiricus, dont nous avons les ouvrages. Elle nous fait connoître que Menodotus s'est trompé, lors qu'il a écrit que Timon, disciple de Pyrrhon, n'eût aucun successeur, & qu'alors cette Secte fut entièrement éteinte, jusqu'au tems de Ptolemée de Cyr, qui la retablit, & après lequel elle se maintint par une succession continue jusqu'à Sextus. Car ce Ptolemée fut disciple d'Eubulus, Eubulus le fut d'Euphranor, Euphranor de Timon, sous lequel il eut beaucoup de compagnons d'étude.

*Il est faux que la Secte des Sceptiques ou Pyrrhoniens, ait été interrompue après Timon.*



Tous ces gens-là néanmoins ayant eu peu de reputation, il ne faut pas s'étonner, si Ciceron a dit en tant d'endroits que la Secte de Pyrrhon avoit été rejetée & anéantie long-tems avant lui; & si Seneque (a) s'en plaint dans ses Questions naturelles. C'est pour cela même qu'Aristocles a écrit, au raport d'Eusebe (b), que les Pyrrhoniens abandonnez & confondus, étoient demeurez muets, comme s'ils n'avoient jamais été, jusqu'au tems d'Ænesideme qui renouvela & resuscita leur Secte à Alexandrie.

*Timon de  
Phlius*

41. Nous ne parlerons ici que de quelques-uns des plus celebres, pour ne pas employer le tems inutilement; & principalement de Timon de Phlius, qui tourna en ridicule la hardiesse des Dogmatiques, par des vers moqueurs, que l'on appelle Silles. Il enseignoit que quiconque aspiroit à être heureux, devoit tenir toutes choses pour incertaines & indifferentes; que les Sens & les opinions ne  
nous

(a) *Senec. Nat. Quest. Libr. VII. cap. 32.*

(b) *Euseb. Prap. Evang. Libr. XIV. cap. 18.*

nous apprennent point ce qui est vrai, ni ce qui est faux ; qu'ainsi nous ne devions incliner nôtre Esprit, ni d'un côté ni d'autre ; qu'il ne falloît rien assurer, mais que de quelque chose que l'on parlât, il ne falloît pas plutôt dire qu'elle est, que de dire qu'elle n'est pas : & que quiconque demeureroit dans cette disposition, ne feroit exposé à aucun trouble d'Esprit, ni à aucune inquietude.

42. On met aussi Nausiphane de Teos au nombre des disciples de Pyrrhon. Seneque (a) témoigne qu'il disoit comme Timon, que de toutes les choses qui nous paroissent, nous ne devons penser qu'aucune soit plutôt, qu'elle ne soit pas. Seneque ajoute qu'il disoit de plus, que cela seul est certain, qu'il n'y a rien de certain. En quoi je ne croirois pas Seneque, quand il me le jureroit : car pour parler ainsi, il eût fallu que Nausiphane eût repassé dans l'ancienne Academie, après avoir abandonné l'Ecole de Pyrrhon, qui a enseigné fort constamment, qu'il n'y a rien de

*Nausiphane  
de Teos.*

cer-

(a) *Senec. Epist. 89.*

154 DE LA FOIBLESSE DE  
certain. Timon & Nausiphane furent  
sectateurs de Pyrrhon, & Epicure le  
fut de Nausiphane.

*Theodose de  
Bithynie.*

43. Theodose de Bithynie, ou de  
Tripoli, suivit le même parti. C'é-  
toit un fort bel Esprit, & qui a ap-  
puyé cette Secte par d'excellens ou-  
vrages.

*Æneside-  
me de Cnos-  
sus.*

44. La même Ecole produisit en-  
core Ænesideme de Cnosse. Il rele-  
va & enrichit à Alexandrie d'Egypte  
cette Secte, qui commençoit à dé-  
cheoir.

*Ptolemée  
d'Alexan-  
drie.*

45. Quelques-uns ont joint à cette  
liste Ptolemée l'Astronome, qui a  
soutenu que l'accez des sciences étoit  
interdit à l'Esprit humain, ou à cau-  
se de la foiblesse de l'Esprit, ou à cau-  
se de l'obscurité des choses.

*Cornelius  
Celsus.  
Favorin.*

46. 47. Cornelius Celsus fit chez  
les Romains, ce qu'Ænesideme avoit  
fait chez les Alexandrins. Favorin  
fit la même chose; car s'étant decla-  
ré Sceptique, il exposa par des ou-  
vrages exquis les dix modes des Pyr-  
rhoniens, & soutint qu'il n'y avoit en  
nous aucune faculté, par le moyen  
de laquelle nous pussions rien com-  
prendre.

48. Mais

48. Mais le tems ayant consumé tous ces travaux, Sextus Empiricus a réparé cette perte par les siens : & par son excellent Livre des Hypotyposes, où la forme & la constitution de sa Philosophie est exactement exposée ; & par ses Differtations contre les Dogmatiques, qui mettent dans un beau jour la vanité, & l'incertitude des sciences, que l'on estime les plus certaines.

49. Plusieurs ont cru que Sextus Empiricus étoit le même que Sextus de Chæronée, fils de la sœur de Plutarque, l'un des Précepteurs de l'Empereur Marc-Aurele. Ils ont vécu en même tems, ils ont porté le même nom, ils ont été Philosophes, & ils ont eu l'un & l'autre un Précepteur nommé Herodote. Suidas, Auteur frivole, ne détruit pas cette opinion, lors qu'il dit que l'un étoit de Chæronée, & l'autre de Libye. On peut avoir dit qu'il étoit de Libye, à cause du long séjour, qu'il a fait à Cyrene, Ville de Libye; comme cet illustre Pomponius, fut surnommé Atticus, quoi qu'il fût Romain, pour avoir long-tems demeuré à Athenes.

*Savoir si  
Sextus  
Empiricus  
est le même  
que Sextus  
de Chæronée.*



L'objection que l'on tire de cet Herodote leur Précepteur, n'est pas plus concluante : car on dit qu'Herodote, Précepteur de Sextus de Charonée, étoit de Philadelphie, & ainsi différent d'Herodote, Précepteur de Sextus de Libye, qui étoit de Tarse. Philadelphie & Tarse font deux Villes de Cilicie, assez proches l'une de l'autre, & qui à cause de leur voisinage peuvent bien avoir été confondues.

On objecte de plus, que Sextus de Charonée fut Stoïcien, & que Sextus de Libye fut Pyrrhonien : car Capitolin dit que Marc-Aurele fut disciple de *Sextus de Charonée*, neveu de *Plutarque*, de *Junius Rusticus*, de *Claudius Maximus*, & de *Cinna Catulus*, Stoïciens. Mais cette objection est nulle, car les termes de ce passage, de la manière dont il est conçu, peuvent bien signifier que les trois derniers étoient Stoïciens, comme ils l'étoient en effet, mais non pas Sextus ; car Suidas nous apprend, que l'un & l'autre Sextus fut Pyrrhonien.

Ils insistent encore sur ce que Sextus le Pyrrhonien, fut surnommé *Empiricus*, & non pas Sextus de  
Chæ.



Charonée. Mais qui ne sçait que l'on obmet souvent ces surnoms? Comme dans ces passages de Suidas, & dans l'Isagoge, qui est attribuée à Galien, où l'on n'ajoute aucun surnom au nom de Sextus. Casaubon (a) ajoute que l'Empereur Marc-Aurèle a écrit, qu'il avoit appris de Sextus la methode de trouver, de comprendre, & de mettre par ordre les Dogmes qui sont nécessaires à la vie; ce qui ne peut convenir à Sextus Empiricus, qui enseignoit que l'on ne pouvoit rien comprendre, & rejettoit toutes fortes de Dogmes.

Mais il y a apparence que ces Dogmes nécessaires à la vie, étoient de certaines Regles utiles pour la conduite de la vie; mais non pas des principes tendans à la recherche de la Vérité. Car telle est la doctrine des Sceptiques, qu'il faut suspendre son consentement & sa créance, lors qu'on cherche la Vérité; mais que dans l'usage de la vie, il faut suivre les apparences. C'est pourquoi je croi que cet Empereur a ainsi parlé de

Sex-

(a) Casaub. in Capitol. Vit. Marc. Imp.

158 DE LA FOIBLESSE DE  
Sextus, à dessein de faire connoître,  
qu'encore qu'il fût Sceptique en sa  
doctrine, il étoit Dogmatique en ses  
mœurs.

La preuve dont se sert Sanmaise,  
pour faire voir que ces deux Sextus  
ont été differens, n'est pas plus forte  
que les précédentes. Il la tire de ce  
que Sextus de Choëronée fut con-  
temporain de Galien, & que Sextus  
Empiricus fut plus ancien que lui;  
étant mis par lui dans son Isagoge au  
nombre des Empiriques. Comme si  
pour être cité par Galien, il étoit  
nécessaire qu'il eût précédé l'âge de  
Galien, & comme si nous ne citions  
pas souvent nos contemporains. Mais  
sans nous servir de cette exception,  
il suffit de dire que cette Isagoge  
semble être l'ouvrage d'un autre Au-  
teur que de Galien. Cependant je  
ne veux rien assurer ici, ni m'écar-  
ter si-tôt de la loi que j'établis de dou-  
ter de toutes choses. Je laisse à cha-  
cun la liberté de son jugement.

*Grande  
affinité de  
la Secte  
Sceptique,  
de la Secte  
Empirique,*

50. Au reste, ce Sextus dont nous  
parlons, avoit joint la profession de la  
Philosophie Sceptique, avec celle de  
cette Secte de Medecine, qui s'attache

à

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 159*

à l'expérience, & pour cette raison est appelée Empirique, dont Acron d'Agrigente, & Philinus de Cos ont été les Auteurs. Menodote de Nicomedie, Saturninus Cythenas, & ce Marcellus, qui pour cacher son attachement à la doctrine Sceptique, voulut être appelé Empirique; ces trois, dis-je, joignirent, comme Sextus, la doctrine Sceptique à la Médecine Empirique.

*& de la  
Secte Mé-  
thodique.*

Néanmoins ce même Sextus (a) soutient, que cette Secte de Médecine que l'on appelle Methodique, & dont Themison fut l'inventeur, approche davantage de la doctrine Sceptique, que la Secte Empirique, au cas que cette Empirique affirme que les choses incertaines ne peuvent être comprises: car la doctrine Sceptique défend de rien affirmer. D'où il s'enfuit, qu'à cette affirmation près, nous trouverons un très grand rapport entre la Sceptique & l'Empirique, tel que Sextus l'a trouvé entre la Sceptique & la Methodique. D'autant plus  
que

(a) *Sext. Emp. Hypot. Libr. I. cap. 34.*

160 DE LA FOIBLESSE DE  
que nous lisons dans Celse (a) que  
l'Empirique enseignoit comme la Scep-  
tique, que la nature est incomprehen-  
sible, & que rien ne peut être com-  
pris ; ce qui paroît par les contesta-  
tions de ceux qui ont traité de ces  
matieres ; que la Medecine dépend u-  
niquement de l'usage & de l'experien-  
ce, sans que le raisonnement y ait  
aucune part.

Le même Sextus soutient en d'au-  
tres endroits, non seulement que les  
Pyrrhoniens ne sont pas ignorans,  
comme on le croit, mais qu'ils sur-  
passoient le reste des Philosophes en  
usage & experience des choses ; c'est-  
à-dire, qu'ils possedoient la doctrine  
Empirique, comme la signification  
du nom semble le montrer ; & que les  
Empiriques rejettoient toute sorte de  
raisonnement, ce qui est purement  
Sceptique, pourvu que l'on n'y mêle  
aucune affirmation.

*Lucien.*

51. Lucien de Samosate fut con-  
temporain de ceux dont je viens de  
parler. Photius (b) le met au nom-  
bre

(a) *Cornel. Cels. De Re Medic. Procem. Libr. I.*  
(b) *Phot. Mem. 128.*

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 161*  
bre de ceux, dont le sentiment étoit qu'il ne falloit adhérer à aucun sentiment.

52. Uranius fit profession ouverte *Uranius.*  
d'être Sceptique. Il vécut du tems de Justinien; & Chosroës Roi de Perse, amateur de la Philosophie, lui fit de grands honneurs, le combla de présens, lui écrivit des Lettres pleines de marques de son estime & de sa faveur, & voulut être enseigné par lui. Il y a donc sujet de s'étonner, qu'un Roi, qui n'étoit pas dupe & grossier, ait eu tant d'estime pour un aussi ignorant, & mal-habile homme que nous le représente Agathias (a). Si ce qu'il en dit est vrai, il faut que la Secte Sceptique, qu'il suivoit, ait plu par elle-même à ces barbares, même dans un homme, qui en étoit peu instruit, & qui d'ailleurs étoit couvert de vices & d'infamie. Il y eut bien d'autres Philosophes, attachés à la même Secte, dont je laisse la recherche aux gens studieux.

53. A-

(a) *Agath. Libr. II.*



Et encore  
du nombre  
des Dogma-  
tiques, Por-  
phyre.

53. Après avoir parcouru les Sectes des Philosophes, qui veulent qu'on doute de tout, & qui défendent de rien affirmer, retournons maintenant aux Dogmatiques. Et sans parler des Stoïciens, qui prostituant leur créance, jusqu'aux contes de vieilles, défendoient néanmoins à leurs Sectateurs la précipitation des jugemens, & donnoient un nom convenable à cette précaution, & l'appelloient *Aprophtosie*, & la leur recommandoient soigneusement, nous allons recevoir des autres une confession bien expresse de leur ignorance, & principalement de Porphyre, qui fut sans contredit un très-grand personnage, si l'on en retranche son extrême aversion pour le Christianisme. Il a reconnu ouvertement dans son Livre de l'Ame, qu'il a adressé à Boëthus, qu'il n'y a rien de certain dans la Philosophie, & que toutes choses sont douteuses.

*Aristippe.*

54. Aristippe, Auteur de la Secte Cyrenaique, qui fut bien plus ancien que Porphyre, & après lui Ariston de Chio, enseignèrent que la Physique est incomprehensible, & est au des-

deffus de nous ; que nous n'avons aucun interêt à la Logique, mais seulement à la Morale, & non pas même à toute la Morale, mais seulement à cette partie qui traite des vertus & des vices, voulant que l'on préférât les vertus aux vices, & qu'on tint le reste pour indifferant, jusqu'à la santé même, qu'il ne croioit pas devoir être préférée à la maladie. En toutes les choses de cette nature, il ne permettoit pas que l'on usât de choix & de préférence.

55. Herillus de Carthage tenoit pareillement toutes choses indifferentes, & défendoit de préférer les unes aux autres ; exceptant seulement la science, en quoi il faisoit confister le souverain bien. Herillus de Carthage.

56. Menedeme d'Eretrie, disciple de Platon, ne s'attacha à aucun Dogme. Menedeme d'Eretrie.

57. C'est de lui, & de Phedon qui l'a précédé, qu'est venue la Secte des Eliaques, ou Eretriques. C'est d'eux, & des Megariques, qui suivent la doctrine d'Euclide de Megagare, & qui ont été nommez Eristiques ou Dialectiques : c'est d'eux, Les Philosophes Eretriques, & les Megariques.  
dis-

164 DE LA FOIBLESSE DE  
dis-je, que Seneque (a) a écrit en ces  
termes: *C'est à peu près la même ma-  
tiere, qui fait l'occupation des Pyr-  
rhoniens, & des Megariques, & des Ere-  
triques, & des Academiciens, qui sont  
auteurs d'une nouvelle science, qui  
consiste à ne rien savoir.* Et Ciceron  
(b) met au nombre des Professeurs  
de cette science, Stilpon, Diodore,  
& Alexinus.

*Monime le  
Cynique.*

58. Monime le Cynique, disoit  
comme Anaxarque que toutes cho-  
ses dépendoient des opinions, & é-  
toient semblables à une peinture, &  
ne differoient en rien des visions des  
foux, ou de ceux qui dorment; &  
qu'il n'y a nulle Regle de Vérité.

*Parmi les  
Nations é-  
trangères,  
les Mages.*

59. Si nous passons aux Nations  
étrangères, nous en trouverons plu-  
sieurs dans ce même sentiment, qu'il  
faut suspendre son jugement & sa  
créance. Diogene (c) de Laërte ra-  
porte qu'Anaxarque & Pyrrhon ap-  
prirent des Mages, & des Gymnoso-  
phistes des Indes, cette excellente me-  
thode

(a) Senec. Epist. 89.

(b) Cicer. Libr. IV. Acad.

(c) Diog. Laërt. in Pyrrhon.

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 165*  
thode de philosopher, qui défend de croire que rien puisse être compris, & de donner sur rien son consentement & sa créance.

60. Les Brachmanes, selon le témoignage de Strabon (a) & de Megasthene, soutenoient qu'il n'y a rien de bon ni de mauvais; par ce que ce qui semble bon à l'un, semble mauvais à l'autre. Ce que je viens de dire fait voir, que la Philosophie Sceptique a pénétré jusqu'aux extrêmités de l'Orient.

61. Il se trouve parmi les Turcs une Secte de Philosophes, qu'ils appellent *Hairetis*, comme qui diroit *Les Etonnez*. Ils font profession de douter de toutes choses; ils n'affirment jamais rien, par ce qu'ils ne croient pas qu'on puisse discerner le vrai du faux; tout est probable, selon eux, rien de certain; ils obéissent aux loix: mais ils sont trop Sceptiques, en ce qu'ils font passer leur methode de douter jusques dans l'usage commun de la vie.

*Les Brachmanes.*

*Certains Philosophes Turcs, qu'on nomme les Etonnez.*

62. Quel-

(a) *Strab. Libr. XV.*

Parmi les  
Juifs, les  
Esseniens.

62. Quelques-uns des Juifs ont aussi retenu cet art de douter. Philon rapporte, que les Esseniens tenoient pour maxime, que la Logique n'est point nécessaire pour acquérir la vertu ; que la Physique est au-dessus de la portée de la nature humaine ; & qu'il ne faut s'appliquer qu'à la Théologie, en ce qui concerne Dieu, & la création du monde. Ce qui a beaucoup de rapport avec la doctrine d'Ariston de Chio.

Et les Seboréens.

63. Les Seboréens, Philosophes de la même Nation Juive, c'est-à-dire, les *Opinateurs*, car c'est-ce que leur nom signifie ; ont pratiqué la méthode Sceptique, en traitant les matières Théologiques. C'étoit ainsi qu'ils examinoient la doctrine du Thalmud, disputans pour & contre sans rien affirmer.

R. Moïse  
fils de Maimon.

64. Le Rabbin Moïse, fils de Maimon, qui ayant dégagé son Esprit des fadaïses des Rabbins, s'étoit rempli d'une doctrine bien plus solide, a dit (a) que la capacité de l'Esprit hu-

(a) *Maimonid. De Idolol cap. II. §. 4, 5, 6.*



humain est si bornée, que tout ce qu'il y a d'hommes au monde ne peut parvenir à la connoissance de la Vérité, que pour cette raison il faut nous défaire de toutes les pensées, qui peuvent nous détourner du service de Dieu, & de la pratique de sa loi; que si on s'arrête à ces pensées, le culte légitime de Dieu sera anéanti, & que c'est ce que Moïse entendoit, lors qu'il disoit aux Juifs; (a) *Ne vous appliquez point à rechercher après votre cœur & après vos yeux, après lesquels vous avez coûtume de rechercher.* C'est-à-dire, ne vous laissez point conduire par votre Esprit, qui est si foible & si borné, & n'esperez pas pouvoir acquérir la connoissance de la Vérité.

65. Les Arabes ont eu aussi leurs Sceptiques. Les Juifs les appellent, *Medabberim*, c'est-à-dire, *Discoureurs*, ou plutôt *Logiciens*, dont Averroës, & Moïse fils de Maimon font souvent mention, & quelquefois même d'autres Rabbins. On pourroit les

*Et parmi les Arabes & les Discoureurs.*

(a) Num. XV. 39.

168 DE LA FOIBLESSE DE  
les nommer avec justice, les Théologiens Scholastiques des Arabes. Ayant appris l'art de douter des anciens Grecs, & des Syriens, ils ont eu des disputes continuelles avec les Dogmatiques, refusans toute créance aux Sens & à l'Entendement; tenans pour constante & principale Regle, qu'on ne peut rien savoir. De sorte qu'ils rejettoient comme vaines & trompeuses, toutes ces Démonstrations Geometriques, qui passent pour très-certaines. Et ce qui fait principalement à nôtre sujet, les Chefs de ceux qui ont premierement reçu cette doctrine, s'y portèrent principalement, par ce qu'elle étoit fort propre à captiver les Esprits à l'obéissance de la Religion & de la Foi.

CHAP.

CHAP. XV.

1. *On conclut de tout ce qui a été dit ci-dessus, qu'il faut douter, & que c'est le seul moyen d'éviter les erreurs.* 2. *La hardiesse des Dogmatiques a produit une infinité d'erreurs.* 3. *Les Academiciens, & les Sceptiques, n'affirmant rien, ne peuvent se tromper; & ils sont les seuls qui méritent le nom de Philosophes.*

1. **I**L faut donc demeurer d'accord que toute la Philosophie, & sacrée, & profane, & non seulement ceux qui font profession de douter, mais même les Dogmatiques, veulent que l'on doute, que l'on suspende son jugement, & que l'on ne donne point sa créance légèrement. Car ils voyent bien qu'on ne peut corriger, ni éviter les erreurs, qu'en se défaisant de toutes les opinions dont on étoit prévenu, par un doute general & constant. C'est par là que Des

*On conclut de tout ce qui a été dit ci-dessus, qu'il faut douter, & que c'est le seul moyen d'éviter les erreurs.*

170 DE LA FOIBLESSE DE  
sa Philosophie, persuadé que par cette précaution on coupe la racine des erreurs, & que l'on travaille plus sûrement à la recherche de la Vérité. Mais ce même homme, qui par une sage prévoyance s'étoit soumis à cette loi de douter, l'a rejetée dans la suite, comme si elle n'avoit dû lui servir que pour rejeter les opinions des autres Philosophes; & qu'elle fût devenue inutile pour examiner, ou pour rejeter les siennes. De sorte que par une témérité pareille à celle des autres Dogmatiques, il a commis la même faute qu'il avoit reprise dans les autres.

*La har-  
diesse des  
Dogmati-  
ques a pro-  
duit une in-  
finité d'er-  
veurs.*

2. Or comme un homme qui voudroit aller à une Ville située au Levant, si ne sachant point le chemin il va vers le Couchant, il s'égarera moins en s'arrêtant dans un carrefour, que s'il continue son chemin en suivant un des divers chemins qui se présentent à lui. De même l'Entendement humain, attaché à la terre, & enveloppé dans un corps terrestre, reconnoissant que par cet obstacle le chemin de la Vérité lui est bouché, il évitera bien plus sûrement les chûtes

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XV. 171*  
tes & les erreurs, s'il demeure dans  
son ignorance, & dans le doute qui  
accompagne l'ignorance, que si par  
de vaines tentatives il veut franchir  
les obstacles, & qu'au lieu de Junon  
il n'embrasse qu'une nuë. C'est en ce-  
la que consiste la difference entre les  
Dogmatiques & les Sceptiques: car  
quelles opinions monstrueuses n'a  
point produit la témérité des Dogma-  
tiques, desquels Ciceron & Varron,  
excellens hommes, & fort instruits  
de toutes les Sectes de la Philosophie,  
ont écrit, comme je l'ai déjà remar-  
qué, qu'on ne peut rien dire de si  
absurde, & qu'un malade ne peut  
concevoir de si étranges rêveries, qui  
n'ait été avancé par quelqu'un des  
Philosophes.

3. Mais pour les Academiciciens &  
les Sceptiques, quelle absurdité, &  
impertinence de Dogmes peut-on leur  
reprocher, puisqu'ils ne soutiennent  
aucun Dogme? Véritablement ils sont  
les seuls qui méritent le nom de Phi-  
losophes, si nous nous attachons à la  
véritable signification de ce nom. Car  
la Philosophie, selon la signification  
du mot, n'étant autre chose, que

*Les Aca-  
demiciens,  
& les Scep-  
tiques,  
n'affirmant  
rien, ne  
peuvent se  
tromper, &  
ils sont les  
seuls qui  
méritent le  
nom de Phi-  
losophes.*



172 DE LA FOIBLESSE DE  
l'étude de la Sageſſe & de la Vérité;  
& la Sageſſe, ſelon la définition des  
anciens Philoſophes, étant la ſcience  
des choſes divines & humaines, &  
des cauſes qui dépendent de ces cho-  
ſes, ceux qui s'appliquent à l'étude  
de la Sageſſe, méritent véritablement  
le nom de Philoſophes; & ceux qui  
ont acquis la ſcience des choſes di-  
vines & humaines, c'eſt-à-dire, la Sa-  
geſſe, ſont véritablement ſages. Or  
c'eſt cette ſcience que les Dogmati-  
ques ſe vantent d'avoir acquiſe, &  
Ils ſouffroient même autrefois qu'on  
les qualiſiât du nom de ſages : nom  
que Pythagore rejeta le premier, é-  
tant convaincu de ſon ignorance, &  
consentit ſeulement d'être appellé,  
Amateur de la Sageſſe.

Car comme a fort bien dit le Poëte  
*Æſchyle, (a) Savoir par conjecture  
eſt autre choſe que ſavoir clairement.*  
Cela convient proprement aux Aca-  
demiciens, qui reconnoiſſent que non  
ſeulement ils ne ſavent rien, mais  
même qu'ils ne peuvent rien ſavoir  
des

(a) *Æſch. Agamem.*

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XV. 173*  
des choses divines & humaines, &  
qu'ils ne font que les considérer de  
loin. Que les Dogmatiques se parent  
donc du nom de sages, tant qu'ils  
voudront, puisqu'ils croient pouvoir  
se donner cette licence, & qu'ils s'i-  
maginent avoir acquis cette science,  
en quoi consiste la Sagesse; les Aca-  
demiciens & les Sceptiques se con-  
tenteront du titre simple & modeste  
de Philosophes, puisqu'ils aiment &  
respectent la Sagesse, qui surpasse  
de si loin leur capacité. Quoi que  
cependant Lactance (a) en parlant  
d'eux, ait dit véritablement, que ceux  
qui se font connus en partie ont été  
plus sages, que ceux qui ont cru être  
sages.

(a) *Lactant. Libr. IV. cap. 1.*

*Fin du Livre premier.*

174 DE LA FOIBLESSE DE  
LIVRE SECOND.

On explique exactement quelle  
est la plus sûre, & la plus  
légitime voye de Phi-  
lofopher.

CHAP. I. *L'Homme est naturellement  
dépourvû des moyens nécessaires  
pour connoître très clairement &  
très certainement la Vérité ; la-  
quelle encore qu'il puisse connoître  
en quelque sorte, il ne peut néan-  
moins la connoître très clairement  
& très certainement.*

CHAP. II. *La Foi suplée au défaut de  
la Raison, & rend très certaines  
les choses qui étoient moins certai-  
nes par la Raison.*

CHAP. III. 1. *Il n'y a rien dans l'En-  
tendement, qui n'ait été dans les  
Sens. 2. Contre Platon. 3. Contre  
Proclus. 4. Et contre Des Cartes.*

CHAP. IV. *Il faut suivre dans l'usa-  
ge de la Vie les choses probables,  
comme si elles étoient véritables.*

CHAP.

CHAP. V. *Regle, ou Criterium de la probabilité.*

CHAP. VI. *Quelle est la fin que l'on se propose dans l'art de douter.*

CHAP. VII. *Il ne faut point s'attacher aux sentimens d'aucun Auteur.*

CHAP. VIII. *Il faut choisir dans chaque Secte ce qui y paroît de meilleur.*

CHAP. IX. *Sur toutes choses il faut prendre garde de ne rien admettre, qui soit contraire à la Foi.*

CHAP. X. *La Secte des Eclectiques a été suivie par de grands hommes.*

CHAP. XI. *Puisqu'il ne faut s'attacher, ni à la Secte des Academiens, ni à celle des Sceptiques, ni à celle des Eclectiques, ni à aucune autre, il faut s'attacher à la sienne propre.*

## CHAPITRE PREMIER.

*L'Homme est naturellement dépourvu des moyens nécessaires pour connoître très clairement & très certainement la Vérité ; laquelle encore qu'il puisse connoître en quelque sorte, il ne peut néanmoins la connoître très clairement & très certainement.*

**A**près que nôtre Provençal eut ainsi parlé, comme il se préparoit à continuer son discours ; Véritablement, lui dis-je, je n'ai jamais goûté cette hardie & impérieuse methode de Philosopher, qui s'attache si opiniâtrément à ses pensées & à ses opinions ; & il m'a paru que c'étoit un chemin bien plus court, & bien plus droit pour parvenir à la Vérité, de garder quelque modération dans ses sentimens, & quelque modestie dans ses discours ; & de ne soutenir jamais aucun Dogme, quelque vraisemblable qu'il soit, avec tant de prévention & d'entêtement, qu'on



qu'on ne soit toujours prêt d'écouter les objections, & même s'il le faut de changer d'avis. Mais d'un autre côté, il me semble que l'instabilité de la doctrine des Academiciens, bien plus prêts à dire ce qu'ils ne pensent point, que ce qu'ils pensent, jette beaucoup de trouble & de confusion en toutes choses, & anéantit toute sorte de science, puisque l'on n'est pas plus assuré de savoir ce que l'on fait le mieux, que si on ne le savoit point du tout.

C'est pourquoi vous me ferez plaisir de m'apprendre jusqu'à quel point vous voulez que l'on doute. Car si l'on doute toujours; si tout est obscur, caché, incertain; si tous les chemins de la Vérité sont bouchés, il n'y a plus de Philosophie, & toutes les peines que nous prenons depuis tant d'années pour parvenir à la connoissance de la Vérité, sont entièrement inutiles. Voici ce qu'il me répondit.

Cette plainte que vous faites contre les Academiciens n'est pas nouvelle: & si elle étoit juste, elle ne regarderoit pas tant les Academiciens,

178 DE LA FOIBLESSE DE  
que la nature même. Car est-ce la faute de l'Académie, si l'homme de sa nature est fait de telle sorte, qu'il ne puisse pas par lui-même parvenir à la connoissance de la Vérité? L'Académie n'en est pas plus responsable, que de ce que l'homme ne peut voler, & de ce qu'il n'est pas immortel. Véritablement nous ne voyons pas que les Academiciens, & les Sceptiques aient moins profité de l'étude qu'ils ont faite de la Sageffe, & en aient tiré de moindres secours pour devenir plus sages & plus savans, que les Dogmatiques. Mais c'est de quoi nous parlerons dans la suite. Quant à présent, puisque vous voulez que je vous expose jusqu'où je porte cette loi de douter, je veux bien vous expliquer mon sentiment touchant cette première Philosophie, ou plutôt cette racine de la Philosophie: car nous sommes seuls, & je puis vous parler avec liberté: & je ne veux pas, & je ne dois pas vouloir, que cela se répande parmi le Vulgaire.

Quand je dis le Vulgaire, je n'entens pas le petit peuple qui vit du travail de ses mains; mais j'entens le  
Vul-

Vulgaire des gens de lettres, qui ont coutume de regarder les Sceptiques & les Academiciens comme des insensés. Cette considération ne m'a pourtant pas rebuté de leur Secte, dont je vous expliquerai tout le système, ou plutôt le mien propre. Car je veux bien que vous fachiez, qu'en matiere de Philosophie je veux être libre, je veux suivre mes propres sentimens, & n'être point d'autre Secte que de la mienne.

Premierement, je croi qu'il paroît assez par toutes les raisons que je vous ai raportées, que la nature de l'homme est telle, qu'il ne peut connoître très clairement & très certainement la Vérité par sa propre force. Je ne nie pas que la Vérité ne se trouve dans les choses même, j'entens cette Vérité que l'on appelle *d'existence*: car Dieu connoît les choses, telles qu'elles sont. Mais il y a un empêchement dans l'homme, qui fait qu'il ne les peut connoître, & cet empêchement consiste dans le défaut des moyens propres & nécessaires pour connoître parfaitement la Vérité.

Je ne dis pas que l'homme ne puisse avoir aucune connoissance de la

180 DE LA FOIBLESSE DE  
Vérité ; je dis seulement qu'il ne peut  
la connoître à fond , clairement , &  
avec une entiere certitude , à laquelle  
rien ne manque pour être parfaite,  
dont j'ai déjà parlé , & dont je par-  
lerai encore. Car il se peut faire que  
quelqu'un ait une Idée empreinte dans  
l'Esprit, qui sera semblable à un ob-  
jet extérieur : je ne dis pas semblable  
d'une ressemblance parfaite, propre,  
& absolue, qui ne peut se rencontrer  
qu'entre des choses de même genre,  
comme entre un homme & un hom-  
me , entre un arbre & un arbre ;  
mais je parle d'une ressemblance im-  
parfaite, telle qu'elle peut se rencon-  
trer entre l'original & la copie.

Mais lors que l'Entendement en  
veuë de cette Idée, forme un juge-  
ment de l'objet extérieur, d'où cette  
Idée est partie, il ne peut pas savoir  
très certainement & très clairement  
si ce jugement convient avec l'objet  
extérieur : & c'est dans cette conve-  
nance que consiste la Vérité, com-  
me je l'ai dit. De sorte qu'encore  
qu'il connoisse la Vérité, il ne  
sçait pas qu'il la connoît ; & il ne  
peut être assuré de l'avoir connue ;  
&

& partant il ne connoît pas parfaitement la Vérité. Quand je dis donc que l'homme ne peut connoître les choses, ni la Vérité des choses, j'entens une claire & certaine connoissance, par laquelle non seulement on connoît la Vérité, mais on sçait encore très certainement que l'on connoît la Vérité. Car de connoître la Vérité, sans savoir que vous connoissez la Vérité, c'est comme si vous ne la connoissiez pas.

J'ai donné ci-dessus des preuves, qui d'ailleurs sont assez évidentes, pour faire voir que l'homme ne peut savoir, si le jugement qu'il forme en veü de cette Idée, qui est empreinte dans son Esprit, convient avec l'objet extérieur, d'où cette Idée est provenue. La principale de ces preuves est, que nous ne pouvons appliquer les Idées des choses, & les jugemens que l'Entendement forme en veü de ces Idées, aux choses mêmes; pour examiner & reconnoître la convenance de ces jugemens avec les objets extérieurs; dans laquelle convenance nous avons dit que consiste la Vérité. Car les especes, ou



182 DE LA FOIBLESSE DE  
images des choses, ne viennent point  
immédiatement des choses dans nôtre  
Entendement; mais elles passent par  
plusieurs milieux, comme je l'ai fait  
voir, & par nos Sens qui les cor-  
rompent, & les alterent. Et il n'y a  
point d'autre voye, par où les Idées  
des choses puissent parvenir à nôtre  
Esprit.

---

## C H A P. II.

*La Foi supplée au défaut de la Raison,  
& rend très certaines les choses, qui  
étoient moins certaines par la Rai-  
son.*

**M**Ais Dieu par sa bonté répare ce  
défaut de la nature humaine,  
en nous accordant ce don inestima-  
ble de la Foi, qui confirme la Raison  
chancellante, & corrige cet embarras  
des doutes qu'il faut apporter à la  
connoissance des choses. Car, par  
exemple, ma Raison ne pouvant me  
faire connoître avec une entière évi-  
dence, & une parfaite certitude, s'il  
y a des corps, quelle est l'origine du  
mon-

monde, & plusieurs autres choses pareilles, après que j'ai reçu la Foi, tous ces doutes s'évanouissent, comme les spectres au lever du Soleil. C'est ce qui a fait dire à St. Thomas : (a) *Il est nécessaire à l'homme de recevoir comme par maniere d'articles de Foi, non seulement les choses qui sont au dessus de la Raison, mais même les choses qui peuvent être connues par la Raison, à cause de la certitude. Car la Raison humaine est fort defectueuse dans les choses divines : en signe de quoi l'on voit que les Philosophes, dans la recherche qu'ils ont faite des choses humaines par les voyes naturelles, se sont trompez en plusieurs chefs, & se sont trouvez opposez les uns aux autres. Afin donc que les hommes eussent une connoissance certaine & indubitable de Dieu, il a fallu que les choses divines leur fussent enseignées comme par Foi, & comme ayant été enseignées de Dieu même qui ne peut mentir.*

II

(a) Thom. 2. 2. Q. 2. A 4.

Il semble que cela ait été pris de ce passage de Saint Augustin, que j'ai déjà rapporté, mais qui mérite de l'être encore, pour son importance, & pour le rapport qu'il a au sujet présent. : (a) *Parce que l'Entendement des hommes obscurci par l'habitude des tenebres, dont ils sont couverts dans la nuit du peché, ne peut regarder fixement la clarté & la sainteté de la Raison, ç'a été un établissement fort salutaire, que de laisser conduire par l'autorité, vers la lumiere de la Vérité, nôtre venë chancellante & couverte des rameaux de l'humanité.*

Puis Saint Thomas ajoûte ensuite: *La recherche qui se fait par la Raison naturelle, ne suffit pas aux hommes pour connoître les choses divines, & même celles que l'on peut prouver par la Raison. Et dans un autre lieu il parle ainsi. (b) Les choses qui se peuvent prouver démonstrativement, comme l'existence de Dieu, l'unité de Dieu, & autres choses semblables, sont*

(a) *Augustin. De morib. Eccles. Cathol. cap. 2.*

(b) *Thom. 2. 2. Q. 1. A 5.*

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. II. Ch. II. 185  
sont mises au nombre des choses qu'il faut croire, par ce qu'on les exige d'avance, comme devant précéder les choses qui sont de Foi: & il faut que ces choses soient du moins présupposées par ceux qui n'en ont pas la démonstration.

Ce que Saint Thomas dit de la connoissance des choses divines, s'étend aussi à la connoissance des choses humaines, selon la doctrine de Suarez. (a) Nous corrigeons souvent, dit-il, la lumière naturelle par la lumière de la Foi, même dans les choses qui semblent être des premiers principes, comme il paroît dans celui-ci: les choses qui sont les mêmes qu'une troisième chose, sont les mêmes entre elles; ce qui dans la matière de la Trinité doit être restreint aux choses finies. Et dans les autres mystères, principalement dans ceux de l'Incarnation, & de l'Eucharistie, nous apportons plusieurs autres limitations, afin que rien ne repugne à la Foi. C'est donc un signe que la lumière de la Foi est plus

(a) Suar. Disp. VI. de Fide, Sect. V. Art. 11.

186 DE LA FOIBLESSE DE  
plus certaine, par ce qu'elle est fondée  
sur la première Vérité, laquelle il est  
plus impossible qu'elle trompe, ou qu'elle  
soit trompée, qu'il n'est impossible  
que la science naturelle de l'homme se  
trompe.

(a) Saint Augustin ne veut pas même que l'on attribue à la Raison la connoissance de la Vérité, que l'on croit que nôtre Entendement acquiert par la Raison; mais qu'on l'attribue à la lumière même de la Vérité, dont elle est éclairée à proportion de sa capacité.

*A qui la Vérité est-elle connue sans Dieu? dit Tertullien. (b) A qui Dieu est-il connu sans le Christ? A qui le Christ est-il connu sans le Saint Esprit? A qui le Saint Esprit s'adonne-t-il sans le Sacrement de la Foi?*

De là vient que l'Apôtre, (c) après avoir fait retentir ces paroles :  
*Je perdrai la Sagesse des Sages, & je reprouverai la prudence des prudens,*  
où

(a) Augustin. De Serm. Dom. in monse, Libr. II. cap. 15.

(b) Tertull. De Anim. cap. 2.

(c) I. Cor. I. 19, 20.



L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. II. 187*  
*où est le Sage, où est le Scribe? où est celui qui s'applique à l'étude de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas rendu insensée la Sagesse de ce monde?* Et après nous avoir avertis de ne nous laisser pas surprendre (a) *par la Philosophie, & la vaine tromperie, selon la tradition de l'homme & selon les éléments de ce monde*, il dit ensuite, que nous nous (b) *soûtenons par la Foi*, que nous marchons (c) *par la Foi*, & non pas par les apparences, & que nous sommes confirmés (d) *par la Foi*. De même donc que dans les choses de la Foi, la Foi vient au secours de la Raison chancelante; elle nous aide aussi dans toutes les autres choses que nous connoissons par la Raison, pour nous rassurer dans nos doutes, & pour rétablir la Raison dans ses droits, dont elle étoit déchue; c'est-à-dire, dans la connoissance de la Vérité, qu'elle desire naturellement.

(a) *Col. II. 8.*

(b) *II. Cor. I. 23.*

(c) *II. Cor. V. 7.*

(d) *Col. II. 7.*

## C H A P. III.

I. *Il n'y a rien dans l'Entendement, qui n'ait été dans les Sens, 2. contre Platon, 3. contre Proclus, 4. & contre Des Cartes.*

*Il n'y a rien dans l'Entendement qui n'ait été dans les Sens.*

I. **M**Ais, lui dis-je, (car je l'interrompis souvent) qu'est-ce que je vous ai ouï avancer tantôt, qu'il n'y a point d'autre voye, par où les Idées des choses viennent à nôtre Entendement, que les milieux qui se trouvent interposez, & nos Sens? N'avons-nous pas des Idées dans l'Entendement, qui sont nées avec nous, & n'ont point passé par nos Sens, comme les Idées que nous avons de nôtre Entendement même, des Anges, de Dieu? Comme celles que nous avons de ces Maximes, ou Notions communes, que les Dialecticiens appellent *des Axiomes*? Ne connoissons-nous pas ces natures universelles des choses, que le Vulgaire des Philosophes appelle *des Essences*, qui sont véritables, immuables, & éter-

éternelles, & ne font pas sujettes à la dépravation des Sens, comme ces Idées qui viennent du dehors ?

Vous me prévenez, me répondit-il, l'ordre des choses dont je vous ai promis l'éclaircissement, me conduisoit-là. Véritablement cette question est capitale, & a été débattue à outrance entre les Princes de la Philosophie. Car Pythagore, Timée, & les autres Pythagoriciens, Socrate, Platon, & tous les Platoniciens soutiennent, que nous apportons en naissant des Idées avec nous. Democrite au contraire, & son Sectateur Epicure, Aristote, & toute l'école des Peripateticiens, rejettent toutes ces Idées nées avec nous, & n'en reconnoissent point d'autres que celles qui nous viennent du dehors, qui ont passé par les Sens, & que nous nous sommes formées. Je vous en dirai mon sentiment, puisque vous le desirez, & que l'ordre de cette dispute nous y mene. Mais vous entendrez ce qui ne fera pas du goût de tout le monde, ni peut-être du vôtre.

Comme l'opinion de Platon, touchant ces Idées qui sont nées avec nous,

190 DE LA FOIBLESSE DE  
nous, me sembloit autrefois bien plus  
honorabile à l'homme, & relever sa  
dignité, je souhaitois fort qu'elle se  
trouvât véritable: car il me paroissoit  
glorieux à la nature humaine, que  
notre Entendement nous fût donné,  
après avoir été embelli de la main de  
Dieu, & enrichi des dons du Ciel. Je  
cherchois donc des preuves de tous  
côtés, qui pussent me convaincre,  
& convaincre aussi les autres de la  
vérité de cette opinion. Je trouvois  
de certains raisonnemens dans Platon,  
j'en trouvois quelques-uns dans Pro-  
clus, & dans d'autres Platoniciens,  
qui étoient specieux, & qui pouvoient  
ébranler un homme peu attentif.  
Mais ces mêmes raisonnemens me  
paroissoient sans aucune force, lors-  
que je cessois de m'abandonner à  
l'orgueil qui est naturel à tous les  
hommes.

*Contre  
Platon.*

2. Le principal & presque l'uni-  
que argument dont se sert Socrate  
dans Platon, pour prouver que nous  
apportons ces Idées en naissant, se  
reduit à dire, que l'Entendement hu-  
main ne pourroit ramasser & conce-  
voir cette variété innombrable de no-  
tions,

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. III.* 191  
tions, dans un tems auffi borné qu'est  
celui de nôtre vie, étant enveloppé  
& voilé de cette masse de nôtre corps,  
s'il ne les eût apportées déjà produi-  
tes, & formées en lui; & qu'ainfi  
nous n'apprenons pas ce que l'on  
nous enseigne, mais que nous nous en  
ressouvenons.

Ces Discours sont plus dignes d'un  
Orateur, qui parle en public, que  
d'un Philosophe. Car qui niera ces cho-  
ses, comme je les nie, & qui dira que  
l'Entendement humain est de telle na-  
ture, qu'il est fort aisé à ébranler,  
lorsque les Sens étant frappez par les  
objets extérieurs, & les fibres des  
nerfs & les esprits étant émus, le  
cerveau en reçoit l'impression; que  
l'Entendement étant averti par cette  
impression du cerveau de ce qui se  
passe au dehors, il agite à son tour  
les esprits, & faisant une reveüe sur  
les traits délicats qui sont tracez dans  
le cerveau, rassemblant ce qui est fé-  
paré, séparant ce qui est assemblé,  
& comparant ensemble les choses  
qui ont du raport, il considère ce qui  
est présent, & voit ce qui le préce-  
de & qui le suit, d'où dépend la

con-



192 DE LA FOIBLESSE DE  
conduite de la vie, & l'enchaînement  
des sciences: qui tiendra, dis-je, un  
tel langage, que lui répondra Pla-  
ton?

*Contre  
Proclus.*

3. Les preuves dont se sert Pro-  
clus, sont d'un plus grand poids. Il  
dit que tout ce qui part des Sens est  
sujet au changement; & que l'hom-  
me a des Idées, ou des especes im-  
primées dans son Entendement, qui  
sont éternelles & immuables, savoir  
les Idées des figures, des nombres &  
des mouvemens; & qui par consé-  
quent ne peuvent être venues des  
Sens; qu'autrement si des Idées si fi-  
xes & si constantes provenoient des  
Sens qui sont si foibles, & si sujets à  
l'erreur, l'effet seroit plus par-  
fait que sa cause. Mais pour nous  
nous ne connoissons point ces Idées  
éternelles. Car, par exemple, l'Idée  
d'un Triangle que je trouve en moi,  
est quelque chose d'obscur & de con-  
fus, qui n'est point circonscrit ni dé-  
terminé, & qui a été produit en moi,  
par les Idées des Triangles particuliers  
que j'ai vus. Que cela soit dit une  
bonne fois de toutes ces Idées, que  
l'on

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. III. 193*  
l'on appelle de simple & de pure intelligence.

Proclus ajoute que les meilleures Démonstrations sont celles, qui sont composées de propositions plus universelles, & que les Démonstrations les plus imparfaites sont celles qui sont composées de propositions particulières : que cependant il n'en iroit pas ainsi, si les choses universelles étoient produites par les particulières ; puisque ce qui est produit par la cause est préférable, à ce qui est produit par l'effet. Sur cela je ne veux point disputer de la force des Démonstrations, composées de propositions universelles ou particulières : je nie seulement que ce qui est produit par la cause, soit toujours préférable à ce qui est produit par l'effet. Car comme pour nourrir un mouton, l'herbe vaut mieux que la terre qui a produit l'herbe : de même pour former une Démonstration, les propositions universelles sont plus utiles que les propositions particulières ; quoi que les propositions universelles soient composées des particulières, & qui dépendent des Sens.

La troisiéme preuve de Proclus est, que si l'Entendement humain reçoit de la matiere & des choses sensibles, les principales & plus claires Idées des choses, & qui existent davantage, la matiere aura l'avantage sur l'Entendement: ce qui vaut autant que si l'on disoit, que le marbre dont se servit le Sculpteur Praxitele pour former la statue de Venus, étoit plus noble que Praxitele, par ce qu'il renfermoit cette statue de Venus que Praxitele en a tirée.

*Et contre  
Des Cartes.*

4. Des Cartes a pris un tour fort différent, mais aussi peu certain que les précédens, si je ne m'abuse. Car des trois fortes d'Idées qu'il propose, dont les unes viennent du dehors, comme l'Idée que j'ai du Soleil, & qui m'est venue de la veüe que j'ai eüe du Soleil; les autres sont factices, & formées en nous par nous mêmes, comme l'Idée du Soleil qui est dans l'Entendement de l'Astronome, & qu'il s'est formée sur ses raisonnemens, & sur ses observations, & les autres sont naturelles, & nées avec nous, comme l'Idée de Dieu, & les Idées des principes Geometriques,

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. III. 195*

ques, & des Essences; de ces trois sortes d'Idées, dis-je, qui sont proposées par Des Cartes, il est clair que les deux premières viennent des Sens. Pour la troisième, si nous la considérons avec attention, nous trouverons, que selon les raisonnemens mêmes de Des Cartes elle peut fort bien être provenüe des Sens, comme les deux premières. Car puisque, selon lui, ces Idées naturelles sont la faculté même de penser qui est en nôtre Entendement, il s'ensuit que l'Idée de Dieu qui est en nous, n'est autre chose que la faculté de former des pensées de Dieu, qui est en nous; de même que les autres Idées naturelles, nées avec nous, qui sont en nôtre Entendement, ne sont autre chose que la faculté de former des pensées de ces autres choses-là qui est en nous.

Or cette faculté de penser, à quelque sujet qu'on l'applique, dont on puisse avoir quelque pensée, soit Dieu, soit un homme, soit le Soleil, est toujours la même faculté. De même que la faculté de chanter, soit que l'on chante une Courante, ou une Sarabande, ou un

196 DE LA FOIBLESSE DE  
Menuet, est toujours la même faculté.  
Cela étant ainsi, puisque la faculté qui  
est en moi de former des pensées, ou  
du Soleil, ou d'un homme; c'est-à-  
dire, l'Idée du Soleil ou d'un homme,  
qui est en moi, m'est venue du de-  
hors; & par conséquent l'Idée de  
Dieu qui est en moi, m'est aussi ve-  
nue du dehors.

Des Cartes lui-même reconnoît  
qu'il n'y a point de difference entre  
ces Idées, lors qu'il dit que l'Idée  
même que nous avons d'un homme  
ou du Soleil, ne nous vient pas du  
dehors, mais que nôtre Entendement  
se les forme lui-même, après qu'il a  
été excité & ébranlé par de certains  
mouvemens corporels; & qu'à plus  
forte raison il faut dire la même cho-  
se des Idées des choses, qui ne sont  
point formées par nôtre Entendement,  
après qu'il a été excité par des mou-  
vemens corporels; telles que sont l'I-  
dée de Dieu, & les Idées des Essen-  
ces, & des Axiomes Geometriques:  
ce que Des Cartes ne peut dire sans  
attribuer la même origine & la même  
nature aux Idées qui nous viennent  
du dehors, & à celles qu'il appelle



L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. III. 197*  
naturelles, qu'il prétend être nées avec nous.

Pour moi, ayant appris que d'excels Philofophes avoient été perfuadez, que l'Entendement humain avoit été revêtu & orné de tous ces avantages, non pas à la faveur des Sens, mais dès fon origine, je me fuis appliqué, & fouvent, & long-tems, & attentivement, à rechercher ces richesses cachées de mon Entendement, & à difcerner ces biens que je tenois de la nature, de ceux qui m'étoient venus du dehors, & qui étoient acquis. Mais quelque diligence que j'aye apportée à cette recherche, je n'ai trouvé en moi aucune Idée, qui ne m'ait paru très-clairement être venue du dehors, & dont je n'aye reconnu la fource dans les objets extérieurs d'où elle étoit partie, & la voye même par où elle a trouvé entrée dans mon Entendement.

J'ai cru enfuite pouvoir juger de l'Entendement des autres par le mien. Car je puis affurer que quiconque voudra fe dépouiller de fon amour propre, & développer, fans s'en faire accroire, les plus cachez replis de

198 DE LA FOIBLESSE DE  
son Esprit, il ne trouvera en lui au-  
cune Idée, qui ne se soit formée des  
especes des objets extérieurs.

Ceux qui sont dans une opinion  
contraire demandent, d'où m'est ve-  
nue l'Idée d'un Triangle. Je répons  
qu'elle m'est venue d'une infinité de  
Triangles que j'ai vûs, d'où je me  
suis fait une Idée obscure & confuse  
de Triangle, qui n'est point détermi-  
née, ni circonscrite par des bornes  
certaines. Ils demandent d'où m'est  
venue l'Idée de quelque nombre, com-  
me de quatre. Je répons qu'elle m'est  
venue d'une infinité de choses que  
j'ai vûes, qui étoient au nombre de  
quatre, comme des quatre pieds d'un  
cheval, ou des quatre angles d'un  
quarré; ou même que je me la suis  
formée par la force naturelle de mon  
Entendement, qui quand je n'aurois  
jamais vû ensemble des choses au  
nombre de quatre, ajoute aisément  
à deux choses que j'ai souvent veuës  
ensemble, deux autres choses; ou  
à trois choses en ajoute une autre; &  
qui ensuite des choses nombrées sépa-  
re & abstrait le nombre, & le confi-  
dere abstrait & séparé.

Ils

Ils demandent d'où m'est venue l'Idée du mouvement. Je répons qu'elle m'est venue de plusieurs mouvemens des corps que j'ai souvent vûs se mouvoir ; d'où il est arrivé que mon Entendement séparant le mouvement de la chose mobile, s'est formé une certaine Idée du mouvement ; non pas une Idée claire , nette , & expresse du mouvement , mais informe & confuse.

Ils demandent d'où m'est venue cette notion , que deux choses égales à une troisième sont égales entre elles. Je répons qu'elle m'est venue de plusieurs observations que j'ai faites de choses , qui ayant été mesurées sur la même mesure , se sont trouvées égales ; & même que mon Entendement par sa force naturelle a bien pû se la former , en se figurant quelque mesure imaginaire , à laquelle il applique deux choses mentalement , & en les trouvant égales à cette mesure , il lui paroît qu'elles sont égales entre elles. Et de là s'est formée en moi cette notion generale & vague , & détachée de toutes sortes d'objets extérieurs , que toutes les fois que deux

200 DE LA FOIBLESSE DE  
choses conviennent avec une troisié-  
me, elles conviennent entre elles.

Ils demandent d'où m'est venue  
l'idée de Dieu, & des choses incor-  
porelles. Saint Thomas (a) répond  
excellamment, que *les choses incorpo-  
relles, dont il n'y a point d'especes,  
sont connues de nous par comparaison  
aux corps sensibles, dont il y a des  
especes: comme nous connoissons la Vé-  
rité, par la consideration des choses,  
dans lesquelles nous speculons la Véri-  
té.* Il ajoûte de plus, suivant l'opi-  
nion de Saint Denys, que nous con-  
noissons Dieu comme cause, & pour  
parler selon le langage de l'Ecole,  
*par excez & retranchement; & que  
tant que nous sommes attachez à ce  
corps mortel, nous ne pouvons con-  
noître toutes les autres choses incor-  
porelles, que par retranchement, &  
par quelque comparaison aux choses  
corporelles; & que pour cela il est né-  
cessaire que nous ayons recours aux  
especes des corps, quoique les cho-  
ses incorporelles n'ayent point d'espe-  
ces.*

Mais

(a) Thom. Part. I. Q. 84. A. 7, & 8.

Mais c'en est trop sur ce sujet, quoi que ce soit un point capital; car il se trouve des gens, qui de cette vaine fiction des Idées naturelles & nées avec nous, tirent de merveilleuses conséquences. Mais reprenons notre matière, si ce n'est, me dit notre Philosophe, que vous n'avez quelque Objection à me faire.

Quand à présent, lui dis-je, je n'ai rien à vous objecter sur cette thèse que vous soutenez, savoir que tout ce que nous concevons, a passé auparavant par nos Sens, ou en tout, ou en partie: car je desire seulement connoître votre sentiment, sans qu'il soit besoin maintenant de vous proposer le mien. Continuez donc, je vous supplie, de m'expliquer le reste. Lors il reprit ainsi.

Il doit donc passer pour constant, que nous ne pouvons connoître clairement la Vérité; & partant que quelque diligence & quelque attention que nous apportions à la considération des choses; que quelque vraisemblance, & quelque Evidance que nous trouvions, il ne faut pas pourtant y ajouter entièrement foi, mais



202 DE LA FOIBLESSE DE  
qu'il faut toujours les tenir pour dou-  
teuses. Il s'enfuit encore de ce que  
nous avons dit, que ceux qui s'ap-  
pliquent à la recherche de cette Vé-  
rité claire & constante, & qui ne  
soit obscurcie d'aucun doute, se  
donnent une peine inutile, & perdent  
leur tems, cette Vérité étant au des-  
sus de la portée de l'Entendement  
humain. Du reste, il faut nous souve-  
nir de ce que j'ai dit dès l'entrée de  
ce discours, de ces divers degrez,  
& de ces divers genres de certitude:  
car il s'agit présentement entre nous  
de cette souveraine & entiere certitu-  
tude, à laquelle il ne manque rien  
pour être au suprême degré de la  
perfection, & laquelle ni la Raison,  
ni les Sens ne nous peuvent donner;  
& dont nous ne pourrons jouir, que  
lors que nous ferons unis à Dieu, qui  
est la source de la Vérité.

Quoi que je ne nie pas que pendant  
que nous sommes liez à ce corps mor-  
tel, nôtre Entendement puisse parve-  
nir à cette souveraine certitude hu-  
maine, (a) lequel bien qu'environné  
de

(a) Augustin. De morib. Eccl. Cathol. cap. 2.

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. II. Ch. III. 203  
*de tenebres dans la nuit du peché, & obscurci par les rameaux de l'humanité,* comme parle Saint Augustin, a néanmoins sa pénétration, & peut porter des regards vers la Vérité, si non fixes, & sans ébloüissement, au moins vifs & perçans. De même qu'encore que du Lybée, Promontoire de Sicile, je ne puisse pas discerner & compter les Vaisseaux, qui sortent du port de Carthage; je puis néanmoins les compter, lors que je m'en suis approché: & quoi que je ne puisse pas regarder le Soleil, je puis néanmoins regarder la Lune & les étoiles. Nôtre Entendement est l'œil de nôtre Ame: la Vérité est le Soleil, dont nôtre œil ne peut pas soutenir les rayons, s'ils ne sont temperez, ou par la reflexion, ou par la refraction, ou par l'interposition de quelque milieu, qui les proportionne à nôtre foiblesse.

## C H A P. IV.

*Il faut suivre dans l'usage de la vie les choses probables, comme si elles étoient véritables.*

Nôtre intention n'est donc pas d'éteindre toute la lumière de l'Esprit, nous ne croyons point que nôtre Entendement soit dans un perpétuel égarement ; nous ne sommes point devenus des troncs d'arbres, attachés à la terre, couverts d'une épaisse ignorance de toutes choses, dépourvus de conseil, & de règle pour conduire nôtre vie ; ne sachant pas même en quelle posture nous devons être, comme nous l'objectent souvent des gens mal informés de nos sentimens. Car encore que nous ne marchions pas à la lumière du Soleil, & en plein midy, nous marchons au moins à la lumière réfléchie de la Lune ; & encore que nous n'ayons pas une connoissance certaine de la Vérité, nous avons au moins des vraisemblances.

Mais en disant que certaines choses

ses

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. IV. 205*  
ses nous paroissent vrayes, je n'assu-  
re pas pour cela qu'elles soient vrayes:  
car autre chose est de paroître, au-  
tre chose d'être. Bien plus je n'assure pas  
même que ces choses nous paroissent  
vrayes; je dis seulement que cela me pa-  
roît ainsi. Car comme je dis que ce qui  
est vraisemblable est incertain, je dis  
aussi que l'Idée du vraisemblable est in-  
certaine. De sorte que quand je dis qu'u-  
ne chose me paroît vraisemblable, cela  
même que je dis sujet à la même loi est  
de l'incertitude. Or ce sont ces vraisem-  
blances & ces probabilités, que nous  
devons suivre dans l'usage de la vie au  
défaut de la Vérité; soit lorsque l'incli-  
nation naturelle de nôtre Entendement  
& de nos Sens, nous attire; soit lors-  
que nous sommes pressés par les be-  
soins de nôtre corps, comme par la  
faim & par la soif; soit lorsque nous  
suivons les coûtumes & les loix; soit  
lors qu'il faut pratiquer les arts néces-  
saires à la vie. Nous devons au con-  
traire rejeter comme des faussetés,  
les choses qui n'ont ni vraisemblance,  
ni probabilité: de peur de demeurer  
dans l'inaction, ou plutôt de peur de de-  
venir des fouches & des rochers.

Lors que l'on nous demande donc, si nous demeurons d'accord que l'on puisse former des opinions, nous voulons que ce terme d'*opinions* soit purgé des mauvaises acceptions qu'il peut avoir. Car l'on appelle *opinion*, le consentement que l'on peut donner aux choses douteuses, dans les méditations & dans les disputes de Philosophie, & l'affirmation d'une chose incertaine comme véritable, un homme sage doit se dépouiller de ces sortes d'opinions. Et c'est ici qu'il faut appliquer ce mot de Theognis; *L'opinion est un grand mal parmi les hommes, mais l'expérience au contraire est très-utile.* Car lors qu'il s'agit de la Vérité, la souveraine loi est de ne donner point légèrement & inconsidérément sa créance & son consentement, & de ne rien affirmer témérairement. Que si par le mot d'*opinion* l'on entend la détermination & la résolution que l'on prend de suivre ce qui est probable dans l'usage de la vie, nous ne défendons point les opinions.

Il faut apporter une pareille distinction aux termes de *créance*, & de



L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. IV. 207*  
*consentement.* Si on le faisoit, on terminerolt de grandes contestations, qui ont donné beaucoup d'exercice aux anciens Academiciens. Il faut donc apporter le même soin & la même diligence à discerner les choses probables, que les autres veulent que l'on apporte à la recherche de la Vérité. Et comme les autres reglent leur vie sur ce qu'ils croyent être véritable, nous reglerons la nôtre sur ce qui nous paroitra vraisemblable. Et nous ne ferons Zetetiques, c'est-à-dire, *Chercheurs*, que pour tâcher de trouver ce qui fera probable.

---

## C H A P. V.

### *Regle, ou Criterium de la Probabilité.*

**C**omme les Dogmatiques ont un *Criterium*, ou Regle de Vérité, pour discerner le vrai du faux, soit les Sens, soit l'Entendement, soit tous les deux; nous avons aussi une Regle de Vérité pour discerner les choses probables de celles qui ne le sont pas. Ce que j'ai dit ci-dessus  
fait

208 DE LA FOIBLESSE DE  
fait assez entendre, quand je n'en di-  
rois rien, qu'il y en a deux; l'une  
prochaine & l'autre éloignée: la pro-  
chaine, est la disposition & l'arran-  
gement des fibres du cerveau; & la  
forme des traces, que soit les nerfs,  
soit les esprits, ébranlez par les objets  
extérieurs, & par le moyen des Sens,  
ont laissez dans le cerveau; & les  
Idées qui en sont produites. Car  
l'Entendement appercevant ces Idées  
& ces traces, forme de là son juge-  
ment sur leur cause, leur origine, &  
leur signification; & il fait une esti-  
mation convenable des especes des  
choses, d'où dépend la vraisemblan-  
ce. La Regle de Vérité éloignée,  
sont les Sens, qui étant ébranlez par  
les objets extérieurs, impriment de  
certaines traces dans le cerveau, par  
le moyen des nerfs & des esprits, qui  
étant appercûes par l'Entendement,  
il porte son jugement sur les objets  
extérieurs.

CHAP.

CHAP. VI.

*Quelle est la fin que l'on se propose dans l'art de douter.*

**A**près avoir proposé la Regle de Vérité, qui fait la conduite de nôtre doctrine, il faut aussi exposer quelle en est la fin. J'appelle la fin, le but à quoi se raportent toutes les parties d'un Systême, & la dernière de toutes les choses que nous voulons acquérir par ce Systême. Or ce Systême a pareillement deux fins, l'une prochaine, & l'autre éloignée. La fin prochaine, est d'éviter l'erreur, l'opiniâtreté, & l'arrogance. La fin éloignée, est de préparer l'Esprit à recevoir la Foi. Car puisque nous avons été créés de Dieu, pour l'aimer & le servir pendant cette vie, & pour jouir de la béatitude éternelle après nôtre mort, la doctrine que j'établis nous fournit pour cela de grands secours. Car Dieu nous a donné en naissant un grand desir de la béatitude, n'y ayant personne qui  
ne



210 DE LA FOIBLESSE DE  
ne desire d'être heureux. Et par ce  
que la connoissance de la Vérité est  
une partie de la béatitude, jusques-  
là que quelques Philosophes qui ne  
sont pas méprisables, ont fait confi-  
ster le dernier de tous les biens dans  
l'acquisition de la science, nous sen-  
tons en nous un grand desir de con-  
noître la Vérité, & nous sommes at-  
tirés à sa recherche.

Mais parce que cette vie mortelle  
n'est pas capable de la béatitude,  
elle ne l'est pas aussi de la Vérité.  
Nous avons seulement une inclina-  
tion naturelle à connoître la Véri-  
té; & cette inclination est un aiguil-  
lon qui nous excite à rechercher la  
béatitude, dans laquelle consiste la  
connoissance parfaite de la Vérité.  
Car la béatitude consiste dans la vue  
de Dieu, qui est une source éternel-  
le & immense de la Vérité. Pour  
exciter & entretenir ce desir de sa-  
voir, qu'il a mis dans l'homme, il a  
joint à son Entendement des étincel-  
les, comme un foyer, & une con-  
noissance des choses, obscure & dou-  
teuse, insuffisante pour nous faire  
connoître la Vérité avec une entière  
cer-

certitude, & une parfaite Evidence, mais suffisante pour la conduite de nôtre vie ; & par laquelle l'homme étant averti de sa foiblesse & de son ignorance, entrât dans une juste défiance de sa Raison, évitât l'erreur, la précipitation de son jugement, l'imprudence de son consentement & de sa créance, & l'arrogance de ses affirmations, se depouillât de toute opiniâtreté ; & après avoir reconnu le peu de secours qu'il pouvoit tirer de sa Raison, pour la découverte de la Vérité, il se trouvât engagé à chercher quelque moyen plus utile.

Or ce moyen est la Foi par lequel l'homme pendant sa vie acquiert quelque connoissance de Dieu, & des choses divines ; & ayant enfin acquis la béatitude après sa mort, il jouit d'une parfaite connoissance de la Vérité. *Car, comme nous l'enseigne l'Apôtre, (a) nous connoissons en partie : mais quand ce qui est parfait sera venu, ce qui est en partie sera évacué. Car nous voyons maintenant dans un miroir énigmatiquement,*  
*mais*

(a) I. Cor. III. 9, 10, 12.



212 DE LA FOIBLESSE DE  
*mais alors nous verrons face à face.*  
Mais la Foi est un don du Ciel, que Dieu veut bien accorder à ceux qui ne se confient pas trop aux forces de la nature, ni ne présumant pas trop de la pénétration de leur Raison, ni ne sont pas attachés à leurs sentimens avec trop d'opiniâtreté, & préparent soigneusement leur Esprit à la recevoir. Et c'est là l'effet que produit cet art de douter que nous établissons ici.

En nous attachant donc aux choses probables, au défaut des véritables, servons-nous de cette connoissance des choses informe & ébauchée, que Dieu nous a accordée, qui nous suffit pour la conduite de nôtre vie, & qui nous est principalement utile pour soumettre nôtre Entendement à la Foi. Servons-nous aussi de cette connoissance imparfaite dans l'étude de la Philosophie, de peur que nous ne prenions les choses inconnues pour des choses connues, & que nous ne tombions dans l'erreur, qu'il est honteux de ne pas éviter lors que l'on en a le pouvoir.

CHAP.

C H A P. VII.

*Il ne faut point s'attacher aux  
sentimens d'aucun Auteur.*

**G**ARDONS nous sur toutes choses de nous attacher aux sentimens d'aucun Auteur, & de prendre parti dans aucune Secte, & principalement dans aucune Secte des Dogmatiques, qui croyans pouvoir parvenir par le secours de leur Raison, à une connoissance certaine & indubitable de la Vérité, péchent dans les principes, & tombent sur le seuil même de la Philosophie. Il ne faut pas même nous livrer de telle sorte aux Académiciens & aux Sceptiques, que nous ne soyons prêts de les abandonner, s'il le faut, en pesant toutes choses à la balance de nôtre Esprit, nous réservant toujours une entière liberté de penser & de parler sur toutes les matieres de la Philosophie.

Car, comme Arcesilas changea le Systême de Pyrrhon, & Carneade celui d'Arcesilas, & Philon celui de  
Car-

214 DE LA FOIBLESSE DE  
Carneade, & Antiochus celui de Phi-  
lon, il est juste que nous ayons le  
même droit. Par exemple, nous  
abandonnons les Academiciciens &  
les Sceptiques, en ce qu'ils font  
profession de chercher la Vérité, &  
d'examiner toutes choses pour la trou-  
ver, & de les considérer de tous les  
côtés, ce qui leur a fait donner le  
nom de Zetétiques. Car quelle Vé-  
rité ont-ils trouvée par une si lon-  
gue & si constante recherche? Ils  
devoient dire qu'ils évitoient la fauf-  
seté & l'erreur, & non pas qu'ils  
cherchoient la Vérité. On évite  
la fausseté & l'erreur, en suspen-  
dant son jugement, & retenant sa  
créance & son consentement, ce qui  
dépend de nous: mais il ne dépend  
pas de nous de parvenir à la con-  
noissance claire & certaine de la Vé-  
rité, comme je l'ai fait voir. Car  
c'est une entreprise vaine & frivole,  
de chercher ce qu'on ne peut trou-  
ver.

Nous nous éloignons de plus du  
sentiment des Sceptiques en plusieurs  
autres chefs, mais principalement en  
ce qui regarde la fin des biens,  
qu'ils

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. VII. 215*  
qu'ils font confister dans un état fixe  
& constant de l'Ame, & qui ne soit  
sujet à aucun trouble, dans les cho-  
ses qui dépendent de l'opinion, qu'ils  
appellent Ataraxie ; & que dans les  
choses qui sont forcées, & qui ne  
dépendent point de nous, ils appel-  
lent Metriopathie, c'est-à-dire, la  
modération & la fermeté pour les  
supporter. Mais nous, nous faisons  
consister la fin des biens, à éviter  
l'opiniâtreté, & l'arrogance, & à  
préparer l'Esprit pour recevoir la  
Foi.

---

## C H A P. VIII.

*Il faut choisir dans chaque Secte ce  
qui y paroît de meilleur.*

SAns nous attacher donc à aucu-  
ne Secte, nous les examinons  
toutes, & nous en prenons pour  
nôtre usage tout ce qui a quelque  
apparence de Vérité ; & sans nous  
arrêter à celui qui a dit quelque  
chose, nous n'avons attention  
qu'à ce qui a été dit. Que si par  
nôtre



216 DE LA FOIBLESSE DE  
nôtre propre industrie nous pou-  
vons trouver quelque chose d'utile,  
nous nous y attachons aussi, & nous  
ne rejettons pas nos propres biens:  
sans jamais toutefois nous départir  
de cette souveraine loi de douter,  
toujours prêts de rejeter ce que  
nous avons approuvé, sitôt que nous  
trouverons quelque chose plus pro-  
bable: & nous conservant toujours  
une entière liberté de nôtre jugement,  
nous ne nous assujettirons jamais à  
aucune nécessité, ni à aucune auto-  
rité.

---

### C H A P. IX.

*Sur toutes choses il faut prendre garde de ne rien admettre, qui soit contraire à la Foi.*

**N**Ous avons principalement une grande attention à ne rien admettre qui soit contraire à la Foi révélée: tenant pour très certain & indubitable ce que Dieu a marqué dans nôtre Ame par la Foi, guide & maîtresse de la Raison; & tenant pour dou-



L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. X.* 217  
douteux tout ce que la Raifon nous  
enseigne.

---

C H A P. X.

*La Secte des Eclectiques a été suivie par de grands hommes.*

**D**U reste dans cette maniere libre & dégagée de Philosopher, & de parcourir toutes les Sectes, nous suivons l'exemple de plusieurs grands hommes : principalement de Platon, qui a formé sa Secte des opinions de Pythagore, d'Epicharme, de Parmenide, d'Heraclite, & de Socrate, & qui l'a enrichie des Dogmes des Egyptiens. Car il a pris de Pythagore la methode d'appliquer aux choses naturelles les Nombres, & les Démonstrations Geometriques, & d'examiner la nature des choses que nous concevons par nôtre Entendement. Il a pris d'Heraclite la methode d'examiner la nature de nos sensations. Il a pris d'Epicharme la doctrine des Idées. Il a pris de Socrate sa Morale, sa Politique, & son

K                      Æco-

218 DE LA FOIBLESSE DE  
Æconomique. Il a pris des Egyp-  
tiens la methode d'expliquer sa doc-  
trine, par des fictions & par des fa-  
bles.

Quoique Ciceron se porte pour  
Academicien, il se promene néan-  
moins dans les Ecoles des autres Phi-  
losofes; il en prend & s'approprie  
tout ce qui est à son goût: car il veut  
passer pour Socraticien & pour Pla-  
tonicien. Il s'attache quelquefois aux  
Stoïciens; & quelquefois il est entie-  
rement sien. Horace (a) ne fuit point  
si fidelement Aristippe & Epicure,  
qu'il ne devienne quelquefois Peripa-  
teticien, ou Stoïcien, sans se lier à  
aucune Secte. Seneque (b) déclare  
ouvertement qu'il ne s'attache à per-  
sonne, & qu'il ne veut porter le nom  
d'aucune Secte; qu'il a beaucoup  
de déference pour le jugement des  
grands hommes, mais qu'il déferé  
aussi quelque chose au sien; qu'il fuit  
sa propre route, & qu'il se fuit lui-  
même;

(a) *Horat. Carm. Libr. I. Od. 34. & Epist. Libr. I. Epist. 1.*

(b) *Senec. Epist. 16, 21, 33, 46, 80. De otio Sap. cap. 30.*

même; qu'il s'abandonne à lui-même pour trouver quelque chose de nouveau, pour le changer, & pour le quitter; qu'il n'est point esclave de ceux qui l'ont devancé, mais qu'il leur prête son consentement.

Si quelqu'un a donc dit quelque chose à propos, il le saisit, & l'applique à son usage. Il dit qu'il faut faire la même chose dans la Philosophie que dans le Senat: lors que quelqu'un y propose un avis, dont une partie plait, & l'autre non; on divise l'avis, & on en prend ce qui agrée: parce que de s'attacher indéfiniment à quelqu'un, ce n'est pas une association, mais une faction. Il se moque de ces Philosophes devoüez, marchans toujours sur les traces des autres, & jamais sur les leurs, dans l'importante recherche dont il s'agit; je veux dire celle de la Vérité, que l'on cherche encore depuis si long-tems, & qu'ils ne trouveront jamais; particulièrement s'ils se contentent de ce qui est déjà trouvé. Il ne défend pas que l'on ne marche dans le chemin battu: mais si l'on n'en trouve un plus uni, il veut qu'on

220 DE LA FOIBLESSE DE  
le fuive. Quoi qu'il eût donc pris  
parti avec les Stoïciens, il les abandonne souvent, & devient Epicurien.

Je ne puis pas me dispenser d'alléguer Origene (a), qui avoit coutume de parcourir les Ecoles des Philosophes, & d'en enlever quelque butin. Il suivoit en cela la pratique de Clement Alexandrin (b), son maître, qui jugeoit que la seule Secte qui méritoit le nom de Philosophie, étoit, non pas celle qui reclame Platon pour son Auteur, ou Aristote, ou Epicure, ou Zenon, mais celle qui prend ce qu'il y a de meilleur dans chacune de ces Sectes, & que l'on appelle Eclectique.

Laëtant (c) est de ce même sentiment; il déclare qu'il suivra ceux, qui ramasseront la Vérité qui est répandue dans les Sectes différentes, & la reduiront en un seul corps; mais que cela ne se peut faire que par un homme qui connoisse la Vérité; & que

(a) *Origenian.* Libr. II. cap. 1. §. 4.

(b) *Clem. Alex. Strom.* Libr. I.

(c) *Laëtant.* Libr. VII. cap. 7.

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. X. 221*  
que personne ne peut connoître la  
Vérité, que celui qui sera instruit de  
Dieu. Il reprend fortement ceux qui  
s'étant addonnez à une Secte, rejet-  
tent toutes les autres, comme vaines  
& fausses, & combattent sans discer-  
nement toutes les raisons de leurs ad-  
verfaires.

Dans cette Secte de Medecins, que  
l'on appelle Methodique, & qui ap-  
proche fort de la doctrine des Scep-  
tiques, selon le témoignage de Sex-  
tus Empiricus, quelques-uns ont fait  
profession d'être Eclectiques. De ce  
nombre étoit Archigene d'Apamée.  
Cette nouvelle Societé de Philosophes  
Anglois, qui a élevé tant d'excellens  
Esprits, condamne l'arrogance des  
Dogmatiques, & sans s'attacher à  
aucune Secte, elle s'employe unique-  
ment à choisir & à cultiver ce que  
l'on a trouvé jusqu'ici de meilleur,  
ou à trouver quelque chose de mieux;  
plus digne d'être suivie par ceux qui  
viendront après elle, que de suivre ceux  
qui l'ont devancée. Si vous ajoûtez à  
cette liste tous ceux qui ne se font pas  
tellement devoüez à une Secte, qu'ils  
ne se soient reservé la liberté de faire des



222 DE LA FOIBLESSE DE  
courfes dans les autres , & de les  
piller , le nombre ira à l'infini.

Contre cette methode on m'alle-  
guera la contradiction, qui se trouve-  
ra entre ces opinions ramassées. Car  
étant tirées de principes differens ,  
il ne semble pas qu'elles puissent con-  
venir ensemble. Mais j'entens que  
l'on commence ce choix par les prin-  
cipes mêmes : car après qu'on les au-  
ra établis , l'on n'admettra aucunes  
opinions , qui ne conviennent entre  
elles , & avec ces principes. Si quel-  
qu'un , par exemple , admet le Vuide  
avec Democrite , il fera ridicule , s'il  
soutient avec Des Cartes que la na-  
ture du corps consiste dans l'étendue  
en longueur , largeur & profondeur.

On s'abuseroit bien , si l'on croioit  
que Potamon , & les Eclectiques ,  
dont il a été le Prince , ont été si in-  
confiderez , que d'embrasser des opi-  
nions repugnantes & contradictoires.  
Il avoit formé un certain Systême ,  
dont il avoit renfermé les élémens  
dans un petit Livre. Peut-on douter  
qu'il n'eût trouvé quelque raport , &  
quelque convenance entre les parties  
de ce Systême. Il faut croire le sem-  
bla-

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. X. 223*  
blable des autres Eclectiques, qui  
ont été en cela si circonspects, qu'ils  
ne se sont pas même assujétis à toutes  
les opinions de Potamon, mais seule-  
ment à sa methode de prendre de  
tous côtez ce qui semble le meilleur.  
Pour moi, quoi que j'approuve fort  
cette voye, je ne prétens pas pour  
cela passer pour Potamonicien, ou pour  
Eclectique; car ce seroit m'attacher  
à une Secte, & c'est ce que je veux  
éviter sur toutes choses, de peur de  
me priver de la liberté de mes senti-  
mens.

D'ailleurs, il y a apparence que  
Potamon a été Dogmatique; & on  
le peut conjecturer de ce que ceux  
qui ont ramassé les principaux chefs  
de son Systême, n'en raportent au-  
cun, qui ait quelque convenance a-  
vec les Sectes qui établissent la Loi  
de douter; & à peine en trouverez-  
vous un parmi les Eclectiques, qui  
se soit attaché aux Academiciens, ou  
aux Sceptiques. Enfin il y a plu-  
sieurs points, sur lesquels je suis dans  
des sentimens bien differens de ceux  
de Potamon, & des autres Eclecti-  
ques.

## CHAP. XI.

*Puisqu'il ne faut s'attacher, ni à la Secte des Academiciens, ni à celle des Sceptiques, ni à celle des Eclectiques, ni à aucune autre, il faut s'attacher à la sienne propre.*

**S** i quelqu'un me demande maintenant, ce que nous sommes, puisque nous ne voulons être ni Academiciens, ni Sceptiques, ni Eclectiques, ni d'aucune autre Secte; je répondrai que nous sommes nôtres, c'est-à-dire, libres, ne voulans soumettre nôtre Esprit à aucune autorité, & n'approuvans que ce qui nous paroît s'approcher plus près de la Vérité. Que si quelqu'un par moquerie, ou par flaterie, nous appelle *ἰδιαγνώμονας*, c'est-à-dire, attachez à nos propres sentimens, nous n'y repugnerons pas.

*Fin du Livre second.*

**LIVRE**

## LIVRE TROISIEME.

On propose les Objections de nos adverfaires, & on les refute.

CHAP. I. *Premiere Objection, que nous ôtons l'usage de la Vie.*

CHAP. II *Seconde Objection, que nous nous privons de la Science.*

CHAP. III. *Troisième Objection, que nous avons le Criterium, ou la Regle du discernement du vrai & du faux.*

CHAP. IV. *Quatrième Objection, que nôtre maniere de Philosopher ne fait point de Secte.*

CHAP. V. *Cinquième Objection, que lors que nous disons qu'il n'y a rien de vrai, ni de faux, ni de démonstration, nous nous condamnons nous mêmes.*

CHAP. VI. *Sixième Objection, qu'on ne peut presque pas douter sans impiété, si Dieu n'a pas fait l'homme de telle sorte, qu'il se trompe toujours.*

226 DE LA FOIBLESSE DE

CHAP. VII. *Septième Objection, que cette Loi de douter semble empêcher l'Esprit de l'homme de se soumettre à la Foi, & favoriser la corruption des mœurs.*

CHAP. VIII. *On répond aux Objections de nos adversaires.*

CHAP. IX. *Première Objection.*

CHAP. X. *Seconde Objection.*

CHAP. XI. *Troisième Objection.*

CHAP. XII. *Quatrième Objection.*

CHAP. XIII. *Cinquième Objection.*

CHAP. XIV. *Sixième Objection.*

CHAP. XV. *Septième Objection.*

CHAP. XVI. *Pourquoi la doctrine des Academiciens & des Sceptiques a été rejetée.*

CHAP. XVII. *Conclusion.*

CHA-



CHAPITRE PREMIER.

*Première Objection, que nous ôtons  
l'usage de la Vie.*

NE croyez pas, mes Amis, que je me sois rendu sans résistance à cette doctrine captieuse, & que j'aye trahi la véritable Philosophie par un lâche silence. J'ai pris au contraire le parti des Dogmatiques avec chaleur. Je veux vous rendre compte de la suite de nôtre entretien. Car nôtre Provençal croyant avoir épuisé cette matiere, & établi son Systême hors de toute contradiction, & m'avoir entierement convaincu, il mettoit la conclusion à sa dispute par ces paroles: Vous avez entendu le discours d'un homme qui n'est pas peut-être assez modeste, ayant osé devant vous me constituer, non seulement arbitre, mais même censeur & reformateur entre tant d'habiles Philosophes. Mais vous l'avez voulu, & il a fallu vous obéir; & j'ai cru faire une moindre faute de m'engager

228 DE LA FOIBLESSE DE  
dans l'examen de ces questions embarrassées & difficiles, que de manquer d'égards pour le desir d'une personne que je fais profession d'aimer & d'honorer.

Affurément, lui dis-je, vous m'avez fait un très grand plaisir, car vous êtes entré dans des recherches qui m'ont agréablement instruit, & sur lesquelles il me fera fort doux dans l'avenir de faire de longues & de sérieuses reflexions. Mais ne croyez pas être quitte tout à fait de cette dissertation, que vous avez bien voulu entreprendre à ma priere. Car vous avez maintenant à combattre contre des troupes de Dogmatiques, gens mutins & peultaitables, dont jecraains que vous ne puissiez pas soutenir l'assaut. Voici le premier coup qu'ils vous porteront. Vous l'avez bien prévu; mais il me semble que vous ne l'avez pas tout à fait évité. Ils vous diront, que puisque la Philosophie que vous suivez ne souffre point qu'on s'arrête au témoignage des Sens, obscurcit l'Entendement, confond le vrai avec le faux, & prive l'homme de sa propre approbation & de

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. III. Ch. II. 229*  
de son jugement, il s'ensuit que cette  
Philosophie *renverse tout l'état de la*  
*Vie*, pour parler comme Tertullien  
(a), trouble tout l'ordre de la nature,  
ôte toute sorte d'action, & que per-  
sonne n'a plus la liberté de se remuer.

---

## C H A P. II.

*Seconde Objection, que nous nous*  
*privons de la Science.*

**N**Ous suivons, dites-vous, les  
coûtumes, nous obéissons aux  
loix, nous nous laissons entraîner  
par le mouvement des autres hom-  
mes, de peur que nous demeurions  
immobiles & attachez à la terre ;  
comme des troncs d'arbres. Mais  
vous vous privez de la science, qui  
est la plus claire lumière de l'Enten-  
dement, sans y laisser la moindre é-  
tincelle, qui vous aide à voir la Vé-  
rité. C'est principalement pour cette  
cause, que la Secte des Pyrrhoniens  
s'est éteinte par la longueur du tems,  
ou

(a) *Tertull. De Anim. cap. 17.*

230 DE LA FOIBLESSE DE  
ou a été rejeitée par les Payens. Car  
en la recevant, il falloit abandonner  
toutes les autres Sciences. C'est  
pourquoi l'on a vû fortir peu ou  
point de gens savans des Ecoles des  
Sceptiques, ni même de l'Academie  
moderne, que je conviens avec vous  
avoir été un véritable Pyrrhonisme.

---

### C H A P. III.

*Troisième Objection, que nous avons  
le Criterium, ou la Regle du discernement  
du vrai & du faux.*

**C**E que vous dites, que vous sui-  
vez les vraisemblances, au dé-  
faut des Véritez, ne nous satisfait  
pas davantage. Car si vous demeu-  
rez d'accord qu'il se trouve dans les  
choses quelque apparence & quelque  
marque de Vérité, que vous puis-  
siez suivre, vous serez obligez d'a-  
voüer que vous avez quelque Regle  
du discernement du vrai & du faux.  
Car cette apparence ou marque de  
Vérité, qu'est-ce autre chose que ce  
qui fait le discernement du vrai & du  
faux?

L'ESPRIT HUMAIN. L.III.Ch.III. 231  
faux? Que si je vous fais avoüer qu'il y a quelque Regle du discernement du vrai & du faux, l'accez est ouvert à la Vérité.

Voyez de là ce qui s'ensuit: quand vous trouvez en quelque chose quelque apparence de Vérité, qui vous donne lieu de dire que cette chose est vraisemblable & probable, vous comprenez & connoissez que cette chose est vraisemblable; & vous affirmez ensuite ce que vous avez ainsi compris & connu, & vous le suivez dans l'usage de la vie, & par conséquent vous y donnez vôtre consentement & vôtre créance. Et lors que vous dites qu'il y a de certaines choses qui sont vraisemblables, mais qu'il n'y a rien de vrai, & que tout est incertain, vous avancez cela même comme une chose véritable: car si vous l'avancez comme une fausseté, nous nous en tenons là, & nous n'avons que faire de chercher d'autre réponse.

Pourquoi donc soutenez-vous qu'on ne peut rien comprendre? Pourquoi défendez vous que l'on n'affirme rien; puisqu'il est visible que vous com-  
pre-



232 DE LA FOIBLESSE DE  
prenez, & que vous affirmez? Donc  
ces tenebres des doutes s'évanouif-  
sent, les fondemens de la science ne  
font point ébranlez, & toutes ces  
subtilitez des Academiciens & des  
Sceptiques font détruites.

---

#### CHAP. IV.

*Quatrième Objection, que nôtre ma-  
niere de Philosopher ne fait point de  
Secte.*

C'Est encore un grand sujet de re-  
proche à faire à vôtre maniere  
de Philosopher, que ne faire point de  
corps, ni de véritable Systême de  
doctrine; car errante, vagabonde,  
incertaine comme elle est, ne se fi-  
xant à rien, n'ayant aucuns Princi-  
pes, ennemie de toutes les autres  
Sectes, pourroit-elle s'attribuer le tî-  
tre de Secte, qu'elle refuse à toutes  
les autres?

CHAP.

C H A P. V.

*Cinquième Objection, que lors que nous disons qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, ni de Démonstration, nous nous condamnons nous-mêmes.*

**D**E plus vous qui tendez des pièges à tous les autres Philosophes, vous vous embarrassez vous-même dans des entraves, d'où toute l'adresse du monde ne vous peut dégager. Car lors que vous dites qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, que l'Esprit humain puisse comprendre; ou cela est vrai, ou il est faux. Si cela est vrai, il y a donc quelque chose de vrai, & partant vous vous trompez, quand vous dites qu'il n'y a rien de vrai ni de faux. Si cela est faux, vous vous trompez encore, en avançant quelque chose de faux. Vous vous jettez dans un pareil embarras, lors que vous dites qu'il n'y a point de Démonstration. Car, ou les argumens que vous apportez pour le  
prou-

234 DE LA FOIBLESSE DE  
prouver , le prouvent , ou ils ne le  
prouvent pas. S'ils le prouvent , puis-  
que prouver par argumens , c'est dé-  
montrer , il faut que vous avouiez  
qu'il y a des Démonstrations. S'ils  
ne le prouvent pas , puisque vous au-  
rez entrepris vainement de prouver  
qu'il n'y a point de Démonstrations ,  
vous serez forcé d'avouër qu'il y a  
des Démonstrations.

---

## C H A P. VI.

*Sixième Objection , qu'on ne peut  
presque pas douter sans impieté, si  
Dieu n'a pas fait l'homme de telle  
sorte, qu'il se trompe toujours.*

**V**Oici encore une autre batterie  
que l'on dresse contre vous. Si  
Dieu avoit fait l'homme de telle natu-  
re , qu'il se trompât toujours , même  
dans les choses qui lui paroissent les  
plus évidentes , comme Des Cartes  
l'a proposé , il s'ensuivroit que Dieu  
seroit trompeur ; ce qu'aucun hom-  
me craignant Dieu , & d'un sens  
rassis , ne dira jamais , & moins en-  
core

L'ESPRIT HUMAIN. L.III. Ch.VII. 235  
Core un homme auffi fage que vous.  
Car Dieu est (a) plein de Vérité; il  
est la voye, la Vérité, & la vie; il  
éclaire tout homme venant en ce monde;  
tant s'en faut qu'il le forme de  
telle forte, qu'il se trompe toujous.

---

## C H A P. V I I.

*Septième Objection, que cette Loi de  
douter semble empêcher l'Esprit de  
l'homme de se soumettre à la Foi,  
& favoriser la corruption des  
mœurs.*

**E**Nfin cette methode de douter, de  
suspendre son jugement, & de  
ne donner jamais son consentement;  
cette methode, dis-je que vous croyez  
si propre à soumettre nos Esprits à  
la Foi, me semble au contraire les en  
éloigner. Car qu'y a-t-il de si éloi-  
gné de la soumission que l'on doit à la  
Foi, que de ne vouloir pas ajoûter  
Foi aux choses les plus évidentes.  
Qui fera celui, dont l'Esprit accou-  
tumé

(a) Joh. I. 14. & XIV. 6. & I. 9.

236 DE LA FOIBLESSE DE  
tumé par un long exercice, à résister  
au témoignage des Sens & à la for-  
ce de la Raison, se soumettra volon-  
tiers aux mystères de la Foi, qui sont  
obscurs de leur nature, & n'emprun-  
tent le secours ni des Sens, ni de la  
Raison.

Tertullien (a) en parle en homme sa-  
ge: *Que fais-tu, téméraire Acade-  
micien, tu renverses tout l'état de la  
vie; tu troubles tout l'ordre de la na-  
ture; tu rends aveugle la providence  
de Dieu, qui pour rendre ses ouvra-  
ges intelligibles, habitables, & pour  
nous les dispenser & nous en faire jouir,  
les a fait dépendre des Sens trompeurs  
& menteurs.* Il dit ensuite: *Il ne nous  
est pas permis de douter de la fidélité  
des Sens, de peur que l'on n'en doute  
aussi en ce qui regarde le Christ, &  
que l'on ne die peut-être qu'il aura vu  
faussement Satan précipité du Ciel;  
ou qu'il aura entendu faussement la  
voix du Pere lui rendant témoignage.*  
Saint Augustin (b) a parlé avec la  
mê-

(a) Tertull. De Anim. cap. 7.

(b) Augustin. Enchirid. ad Laurent. cap. 20.  
& De Civit. Dei. Libr. XIX. cap. 18.



même sageſſe, lors qu'il a dit: *Si vous ôtez le conſentement vous ôtez la Foi; par ce qu'on ne croit rien ſans le conſentement.* Et dans un autre endroit, parlant des Academiciens, à qui toutes choſes ſont incertaines: *La Cité de Dieu*, dit-il, *déteſte une telle methode de douter, comme une extravagance, ayant ſur les choſes qu'elle comprend par l'Entendement & la Raiſon, une ſcience, petite à la Vérité (à cauſe du corps qui appeſantit l'Âme, parce que comme le dit l'Apôtre, Nous ſavons en partie) mais néanmoins très-certaine: & elle ajoûte foi aux Sens, dans l'évidence de chaque choſe, deſquels l'Entendement ſe ſert par le corps: parce que ceux qui ne croient pas qu'il faille jamais ſe fier à eux, ſe trompent d'une manière bien plus digne de compaſſion.*

C'eſt aſſurément avec beaucoup de juſtice, que les Peres de l'Egliſe prennent la protection de la Raiſon contre les Academiciens. Car ſi nous n'écoûtons pas la Raiſon, ce fondement, *Dieu eſt*, ſur lequel la Raiſon appuye la Religion Chrétienne, fera détruit. Ces premiers principes,  
qui

238 DE LA FOIBLESSE DE  
qui nous sont connus par la lumière  
naturelle, & d'où dépend la Foi, de-  
viendront incertains; une même cho-  
se ne peut pas être, & n'être pas en  
même tems; une même chose ne peut  
pas être en même tems, cela, & au-  
tre chose; une même proposition ne  
peut pas être en même tems vraie  
& fausse, être crue & n'être pas  
crue.

Toutes les conclusions Théologi-  
ques deviendront aussi incertaines, si  
les deux propositions d'où elles sont  
tirées, ne sont certaines d'une certi-  
tude divine: car si l'une des deux  
n'est certaine que d'une certitude hu-  
maine, & qu'elle soit seulement con-  
nue par la lumière naturelle, la con-  
clusion qui selon la doctrine de l'E-  
cole, suit toujours la plus foible des  
deux propositions, ne sera certaine  
que d'une certitude humaine. Pre-  
nons pour exemple cette conclusion:  
Jesus-Christ est un Animal raisonna-  
ble, qui est tirée de ces deux propo-  
sitions, Tout homme est Animal rai-  
sonnable, Jesus-Christ est homme. La  
premiere de ces deux propositions  
n'est certaine que d'une certitude hu-  
maine.

---

L'ESPRIT HUMAIN. *L.III. Ch.VII.239*  
maine. L'autre est certaine d'une cer-  
titude divine.

Les motifs de crédibilité, qui nous proposent les mystères de la Foi comme croyables, perdront aussi leur force & leur effet: car si ils ne paroissent pas croyables à l'Esprit avec certitude & évidence, mais seulement avec probabilité, la volonté se portera vers une chose inconnue, & l'Entendement croira avec imprudence, & non sans quelque crainte d'erreur. La Foi étant ainsi ébranlée, elle sera suivie de la corruption des mœurs: car quiconque pensera qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, il pensera aussi qu'il n'y a rien de bon ni de mauvais. Et c'est-ce que les Sceptiques n'ont pas eu honte de dire. Comment un Esprit prévenu de cette erreur, pourra-t-il refrener son libertinage? Et c'est cette autre raison, & peut-être la principale, qui a obligé les Chrétiens à rejeter entièrement la Secte des Pyrrhoniens; par ce qu'elle détruit la Foi, & qu'elle corrompt les bonnes mœurs. C'est aussi ce qui a obligé le grand défenseur de la Vérité, & de la piété, St. Augustin, dont je viens  
de

240 DE LA FOIBLESSE DE  
de vous raporter le témoignage, de  
combattre les Academiciens étant  
Chrétien, après avoir suivi leurs senti-  
mens étant Payen. C'est à vous de  
voir maintenant, comment vous pour-  
rez vous tirer de toutes ces difficul-  
tez, qui ne me paroissent pas aisées à  
resoudre.

---

## C H A P. VIII.

*On répond aux Objections de  
nos adversaires.*

**P**Our moi, dit nôtre Provençal, je  
ne trouve pas ces difficultez si  
embarrassantes qu'elles vous paroif-  
sent. Mais avant que d'entreprendre  
d'y répondre, il faut vous avertir,  
que c'est un des avantages que nôtre  
Philosophie a par dessus les autres,  
d'être fortement confirmée par les Ob-  
jections, qui détruisent les autres.  
Car cela fait voir l'obscurité des cho-  
ses, la foiblesse des jugemens, & l'é-  
galité du poids des raisons contraires  
qui se trouve en toutes choses: puis-  
que dans les choses même que nous  
ne

L'ESPRIT HUMAIN. L. III. Ch. VIII. 241  
ne proposons qu'en hésitant, & avec  
incertitude, nous ne sommes pas à  
couvert des contradictions; de sorte  
que nous ne saurions rien savoir ni  
rien ignorer avec assurance.

Il faut aussi vous avertir, que vous  
ne devez pas espérer davantage de  
vos Objections, que ceux qui ayant  
attaqué les Academiciens & les Scep-  
tiques par une infinité de disputes,  
ont enfin reconnu, qu'ils n'y avoient  
rien gagné. Car nous apprenons de  
Plutarque, (a) que cette doctrine,  
après avoir été attaquée avec chaleur,  
par d'excellens Philosophes, & par  
une infinité de volumes, n'a pourtant  
point été entamée, & s'est conservée  
en son entier. Afin que vous en fa-  
ciez vous-même l'épreuve, il faut exa-  
miner vos Objections.

(a) *Plutarch. contr. Colot.*



## C H A P. IX.

*Reponse à la première Objection.*

**V**Ous dittes premierement que nous privons l'homme de ses Sens, que nous aveuglons son Esprit, que nous confondons le vrai & le faux, & partant que nous renverfons tout l'usage de la vie. C'est une vieille plainte & usée, & souvent refutée par les anciens Academiciens, & Sceptiques; qui ont répondu, comme je vous l'ai déjà dit, qu'autre chose est de vivre, autre chose de Philosopher.

Lors qu'il s'agit de conduire sa vie, de s'acquitter de ses devoirs, nous cessons d'être Philosophes, d'être contrarians, douteux, incertains; nous devenons idiots, simples, credules; nous appellons les choses par leurs noms; nous reprenons nos mœurs & nôtre Esprit; nous conformons nos mœurs aux mœurs des autres hommes, à leurs coûtumes, à leurs loix. Moi qui doutois tantôt si j'étois, s'il

y

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. III. Ch. IX. 243  
y avoit d'autres hommes, je bannis  
maintenant toutes ces pensées; &  
comme étant assuré que je suis, &  
que les autres hommes sont, je man-  
ge, je bois, je marche, je vais voir  
mes Amis, je les salue, je les entre-  
tiens, j'affirme, je nie, j'affure que  
cela est vrai, que cela est faux. Car, com-  
me dit Ciceron (a), *Il y a grande  
différence entre la subtilité avec la-  
quelle on recherche la Vérité dans la  
dispute; & celle avec laquelle on a-  
juste son discours à l'opinion commune.*

Mais, me direz-vous, cela même  
fait votre conviction; car vous vous  
trouvez convaincus par votre expe-  
rience & par l'usage de la certitude  
des choses dont vous aviez douté,  
& cette nécessité vous retire de vô-  
tre égarement & vous remet dans le  
bon chemin. N'est-ce pas une cho-  
se ordinaire & usitée, de nous servir  
de plusieurs choses comme vérita-  
bles, & d'en jouir, quoique nous  
sachions bien qu'elles sont incertaines,

(a) Ciceron. Offic. Libr. II.

244 DE LA FOIBLESSE DE  
nes, ou même entièrement fausses.

Les Astronomes ont inventé de certaines descriptions des Orbes célestes, qu'ils appellent des Systèmes, & des Hypotheses. Ils ne les croient point véritables, & ne les donnent point comme telles, & en effet elles ne peuvent être toutes véritables, l'Hypothese de Copernic étant différente de celle de Tycho, & l'une détruisant l'autre. Chacun d'eux se sert pourtant utilement de son Hypothese, pour expliquer les mouvemens des Astres, & pour prédire les Eclipses du Soleil & de la Lune. Il est faux que la Terre ne soit qu'un point; & néanmoins dans l'usage de l'Astronomie, & dans la description des Quadrans Solaires, on suppose cela comme certain.

Dans cette partie que l'on appelle l'Analyse, on a coûtume de supposer la chose que l'on cherche & qui est inconnue, comme véritable & connue, & par là on vient à la connoissance de ce que l'on cherchoit. Combien les hommes préparent-ils de secours pour leur vieillesse, à laquelle ils ne savent pas s'ils parviendront.

Un

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. III. Ch. X. 245.*  
Un Voyageur qui ne sçait point le chemin qu'il doit tenir, ne s'arrête pas pourtant dans le carrefour qu'il rencontre.

---

## C H A P. X.

### *Réponse à la seconde Objection.*

**P**AR vôtre seconde Objection, vous prétendez que j'éteins la lumière de la science, & que je répands les tenebres d'une profonde ignorance. N'avez-vous point autre chose à me dire, que ce qui a déjà été dit cent fois? J'attendois quelque chose de vous, plus nouveau, & plus exquis. Contre cet argument suranné, j'usurai d'une réponse qui n'est pas vaine, & dont je me suis déjà servi, que vous nous attribuez sans raison la faute de la nature, si toutefois on peut dire que la nature soit capable de quelque faute.

Celui qui a dit que l'homme étoit un bouillon d'eau, est-il cause que l'homme n'est qu'un bouillon? Si je dis que l'homme ne peut pas regarder

246 DE LA FOIBLESSE DE  
der le Soleil, suis-je responsable de  
la foiblesse de ses yeux? Ecoutez  
ce que dit Senèque (a): *La Vérité  
est profondément cachée, & nous ne  
pouvons pas nous plaindre de la ma-  
lignité de la nature, par ce que rien  
n'est difficile à découvrir, que les  
choses dont la découverte ne raporte  
point d'autre fruit, que d'avoir été  
découvertes. Tout ce qui peut nous  
rendre meilleurs, & plus heureux, a été  
mis par la nature devant nous ou près  
de nous.* C'est donc sans sujet que  
le même Senèque (b) se plaint en  
un autre endroit, que la Philoso-  
phie qui enseigne à douter, ne nous  
fournit aucune lumière, qui condui-  
se nôtre Esprit à la Vérité, mais  
qu'elle se crève les yeux à elle-mê-  
me.

Cette Philosophie ne se crève point  
les yeux; mais elle vous avertit de  
vôtre aveuglement, vous qui croyez  
avoir des yeux fort clairvoyans. De  
même que celui qui dit qu'une taupe  
n'a point d'yeux, ne crève pas les  
yeux

(a) Senec. De benef. Libr. VII. cap. 1.

(b) Senec. Epist. 88.



yeux de la taupe. Si vôtre vaine opinion vous fait plaisir, si vous aimez que l'on vous flatte, si vous voulez paroître favoir ce que vous ne savez pas, jouïſſez de vôtre erreur; mais qu'il nous ſoit permis d'ignorer ce que nous ignorons. Nous ne nous relâcherons pas pour cela dans l'étude de la ſcience; nous ne renoncerons pas au travail, & aux bonnes Lettres: car tandis que vous cultiverez les Sciences, dans la vaine eſperance de connoître la Vérité; nous les cultiverons de nôtre côté, dans l'eſperance de trouver ce qui eſt de plus probable, & de plus vraiſemblable.

Accuſerez-vous de pareſſe & d'ignorance tant d'excellens Philoſophes, dont nous avons oppoſé un ſi grand nombre aux Dogmatiques? Certainement ſi nous voulons leur rendre juſtice, nous les reconnoiſſons pour les Auteurs & les Princes de la plûpart des Sciences, & des beaux Arts. Ce n'a donc pas été de peur de l'ignorance, que ces Philoſophes pleins de vent ont rejetté la Secte d'Arceſilas, de Carneade & de Pyrrhon; mais ils l'ont rejettée, de peur

248 DE LA FOIBLESSE DE  
d'être contrains d'avouër leur igno-  
rance. Il faut ajoûter à cela, que  
ne nous attachans à aucune Secte,  
& suivans seulement la probabilité,  
nous sommes obligez de peser les ar-  
gumens des partis opposez, comme  
le pratiquent les Academiciens : ce  
qui ne se peut faire sans beaucoup  
d'étude, & d'érudition. Les Do-  
gmatiques au contraire s'appliquent  
uniquement à connoître la nature, la  
constitution, & les argumens de la  
Secte qu'ils ont embrassée, sans se  
mettre en peine du reste. C'est ainsi  
qu'en usent aujourd'hui la plûpart des  
Professeurs de la doctrine d'Aristote.

Après avoir appris cette methode  
de Philosophie, que l'on enseigne  
dans les Ecoles, & qu'ils l'ont redui-  
te en préceptes proportionnez à la  
portée de leurs disciples, ils se sou-  
cient fort peu de ce qu'ont pensé Pla-  
ton, Epicure, & Zenon. Ils ne  
se donnent pas la peine de lire A-  
ristote, & ils ne savent pas même  
si la doctrine des Peripateticiens, qu'ils  
font profession d'enseigner, est vérita-  
blement la doctrine des Peripateticiens.  
Epicure lui-même, après s'être con-  
tenté

tenté de replâtrer la doctrine de Democrite, il ne méprisa pas tant les autres Sciences, qu'il fit semblant de les mépriser, pour cacher son ignorance, prétendant qu'elles étoient inutiles pour acquérir la véritable science: quoique cependant Nausiphane, qui lui avoit enseigné la Philosophie, & qui avoit été disciple de Pyrrhon, fût un très savant homme. Et dans la suite plusieurs Académiciens, & même plusieurs Sceptiques, sont parvenus à un haut degré d'érudition.

Pour Des Cartes, quoi qu'il eût étudié avec soin les anciens Philosophes, & plusieurs des modernes, il affectoit cependant de paroître les ignorer, pour être cru l'unique inventeur de sa doctrine. En quoi plusieurs de ses Disciples l'ont trop suivi, car ils ont imité sa feinte ignorance par une ignorance véritable. Cependant ces défenseurs de l'ignorance, ces ennemis de l'érudition, ce qui ne paroît que trop par leurs ouvrages, ne laissent pas pourtant de redire toujours la même chanson contre les Académiciens, & de les ac-

250 DE LA FOIBLESSE DE  
cuser d'une profonde ignorance: par  
ce que, disent-ils, par la profession  
qu'ils font de ne rien savoir, ils se re-  
connoissent les plus ignorans de tous  
les hommes. Comme si lors qu'ils  
ne savent rien, ils avoient que les  
autres en savent plus qu'eux.

Mais ces Philosophes si attentifs,  
qui nous recommandent l'attention  
par tous leurs ouvrages, auroient du  
faire attention, que le mot de *savoir*  
est équivoque, & qu'autre chose est  
de savoir avec une entière évidence,  
& une parfaite certitude; autre cho-  
se de savoir probablement; que les  
Academiciens savent de cette dernie-  
re maniere, ainsi que tous les autres  
hommes; mais que personne ne sçait  
de la première maniere. Ils disent  
que les Academiciens affectent de  
paroître douter de toutes choses, &  
même des plus certaines, pour se don-  
ner dans le public la reputation de  
gens d'Esprit. C'étoit donc pour pa-  
roître gens d'Esprit, que les Carte-  
siens, & Des Cartes avant eux, vou-  
loient que pour connoître la Vérité,  
on se dégagât l'Esprit des opinions  
dont on étoit prévenu, & qu'ils ap-  
pel-

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. III. Ch. XI. 251*  
pellent des Préjugez. Mais il est aisé  
d'appercevoir, & par ce reproche  
qu'ils font, & par tous leurs ouvra-  
ges, qu'ils n'ont aucune teinture de  
la belle Literature, & qu'ils n'ont  
même jamais scû quels ont été les  
sentimens des Academiciens & des  
Sceptiques.

---

## C H A P. X I

### *Réponse à la troisième Objection.*

**P**Assons à votre Objection, par la-  
quelle vous nous voulez faire ac-  
croire que nous voyons ce que nous  
ne voyons point, je veux dire le vrai  
& le faux, & que nous les pouvons  
discerner à de certaines marques qui  
les distinguent. Il est véritablement  
assez surprenant que vous sachiez ce  
que je vois, & que je ne le sache  
point. J'ai dit qu'il se trouve dans  
les choses une apparence de Vérité  
que nous suivons. Vous inferez de  
là que nous avons une Regle de  
discernement entre le vrai & le faux,  
puisque cette apparence de Vérité  
est ce qui nous fait discerner le vrai,  
L 6 d'avec



252 DE LA FOIBLESSE DE  
d'avec le faux. Mais cette apparen-  
ce de Vérité, n'est pas une marque  
certaine de Vérité, qui étant apper-  
çûe nous face connoître, que ce  
qui la porte est véritable; c'est seule-  
ment une apparence extérieure, la-  
quelle étant apperçûe dans quelque  
objet, nous fait dire, non pas que  
la Vérité s'y rencontre, puisque cet-  
te même apparence se rencontre quel-  
quefois avec la fausseté, mais seule-  
ment que la vraisemblance & la pro-  
babilité s'y rencontre.

Car comme Zeuxis ayant vû l'i-  
mage d'un rideau peint dans le ta-  
bleau de Parrhasius, trompé par la  
resemblance, crut que c'étoit effec-  
tivement un rideau; si après avoir re-  
connu son erreur, il eût vû un rideau  
effectif étendu sur le tableau, il eût dou-  
té si ç'auroit été véritablement un ri-  
deau; & il eût cru seulement qu'il y au-  
roit eu là une apparence de rideau, soit  
véritable, soit faux, jusqu'à ce qu'il eût  
examiné de plus près la Vérité. Nous  
pareillement ayant remarqué souvent  
dans les choses une apparence de  
Vérité, où nous avons scû que la  
la Vérité ne se rencontroit pas, lors  
que

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. III. Ch. XI. 253.*

que cette même apparence de Vérité se présente à nous, nous devons penser, si nous sommes sages, que la vraisemblance se trouve là, mais non pas la Vérité; & qu'une telle vraisemblance peut provenir de la Vérité & de la fausseté. Tant s'en faut donc que cette apparence soit une Regle pour discerner le vrai & le faux, puisque nous avons reconnu qu'elle est commune au vrai & au faux, nous nous resolvons de nous abstenir à l'avenir de discerner le vrai du faux, & d'y donner nôtre créance & nôtre consentement.

Mais, direz-vous, pour reconnoître la vraisemblance, il faut connoître auparavant la Vérité. Car je ne puis pas savoir si le portrait de Pierre ressemble à Pierre, si je ne connois Pierre auparavant. Or les connoissances que nous avons, & de la Vérité & de Pierre, sont également incertaines: car nous n'avons ces connoissances que par des Idées qui se trouvent dans nôtre Esprit: & je vous ai fait voir fort au long, que ces Idées sont des marques très-incertaines de la Vérité des choses.

254 DE LA FOIBLESSE DE  
Et par ce que nous n'avons aucune  
Regle de Vérité, à laquelle nous  
puissions appliquer nos Idées, l'Idée  
de Pierre, qui est provenue de Pier-  
re, est aussi incertaine que l'Idée de  
la Vérité que je me suis formée; &  
je ne suis pas plus assuré que l'Idée  
que j'ai de Pierre est véritable, que  
l'Idée que j'ai de la Vérité. De mê-  
me donc que lors que je dis que l'i-  
mage de Pierre est semblable à Pier-  
re, cela signifie que l'Idée que j'ai  
de l'image de Pierre me paroît sem-  
blable à l'Idée que j'ai de Pierre;  
ainsi quand je dis que l'apparence de  
Vérité que je trouve dans un objet  
est vraisemblable, c'est-à-dire, est  
semblable à la Vérité, cela signifie  
que l'Idée que j'ai de cette apparen-  
ce, me paroît semblable à l'Idée que  
j'ai du vrai.

Quant à ce que vous ajoutez, que  
si l'on ne connoît le vrai, l'on con-  
noît au moins le vraisemblable; par  
ce que quand nous disons que l'ap-  
parence de Vérité se trouve dans  
quelque chose, nous connoissons ce-  
la, & nous l'affirmons; & que quand  
nous suivons cette apparence, ou  
ref-

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. III. Ch. XI. 255*  
resemblance de Vérité, nous y don-  
nons nôtre consentement; & partant  
que nous n'avons pas raison de dire  
que l'homme ne peut rien compren-  
dre, qu'il ne doit rien affirmer, qu'il  
ne doit jamais donner sa créance: il  
est aisé de vous répondre. Car lors  
que je dis que je découvre en quel-  
que chose une apparence de Vérité,  
je veux dire que j'ai deux Idées em-  
preintes dans mon Esprit; savoir l'I-  
dée de l'apparence de la Vérité, &  
l'Idée de la Vérité, lesquelles étant  
comparées ensemble, me paroissent  
semblables. Comme quand je vois  
Pierre, l'Idée de Pierre se trouve aus-  
si-tôt dans mon Esprit. Et par ce  
que je ne puis pas comparer l'Idée de  
Pierre avec Pierre même, par ce  
que Pierre n'est pas dans mon Esprit,  
mais seulement son Idée; l'origine de  
cette Idée est entièrement incertaine,  
ainsi que la ressemblance qu'elle a a-  
vec la chose qu'elle représente; & je  
ne connoîtrai jamais par elle avec  
certitude & avec évidence que Pier-  
re est la présent. Cela me paroît  
néanmoins probable, par ce qu'en  
d'autres rencontres des Idées sembla-  
bles

256 DE LA FOIBLESSE DE  
bles entr'elles m'ont paru signifier une  
convenance avec les choses.

Or comme la Vérité n'est autre chose, comme je l'ai dit, que le rapport & la convenance de l'objet extérieur avec le jugement que fait nôtre Entendement, en veüe de l'Idée provenue de cet objet : de même la vraisemblance n'est autre chose, que l'apparence du rapport & de la convenance de l'objet extérieur avec le jugement que forme mon Esprit, en veüe de cette Idée. Quand j'applique donc mon Esprit pour considérer l'Idée de Pierre qui est en moi, il me semble y appercevoir une certaine apparence de rapport & de convenance avec Pierre. Je compare ensuite l'Idée de cette apparence avec l'Idée de Pierre; & les trouvant semblables, je dis que cette apparence est vraisemblable.

Donc, dittes-vous, nous connoissons du moins que ces Idées sont semblables. Nullement; car connoître c'est savoir très-sûrement & très-évidemment. Or je ne connois pas toutes les Idées que j'ai dans mon Entendement. Plusieurs traits, plusieurs  
fil-



fillons , plusieurs traces se forment dans mon Esprit , sans que je le fasse, & sans que j'y pense; une grande quantité d'esprits se porte à mon cerveau , une grande quantité s'en retire; ils sont agitez en diverses manieres. De là vient que sans le vouloir je retiens & j'oublie une infinité de choses ; je ne me sens pas toujours la même force d'Esprit ; je ne me sers pas toujours également de ma Raïson ; & par conséquent je ne suis pas maître des Idées des choses ; je ne suis pas assez instruit de la nature des Idées , de leurs causes , de leur origine , & de leur extinction ; & cela fait que je ne connois pas assez sûrement leurs ressemblances. Or je ne puis pas assurer avec certitude ce que je ne connois pas avec sûreté.

Je crois vous avoir suffisamment prouvé, que la fidélité du cerveau est douteuse, & que nous ne connoissons point la nature de nôtre Entendement. Or il y a des images dans le cerveau , à savoir ces traits qui y sont imprimez par le mouvement des esprits & des nerfs. C'est de là que l'Entendement forme des Idées , qu'il  
com-

258 DE LA FOIBLESSE DE  
compare entre elles, & y trouve des  
resemblances. Quelle connoissance  
certaine & indubitable puis-je donc  
tirer des instrumens d'une foi douteu-  
se? Que puis-je affirmer sans une per-  
ception sûre & constante? Quand  
donc un Academicien dit qu'il n'y a  
rien de vrai, que tout est incertain,  
qu'on ne sçait rien, il n'avance pas  
ces propositions affirmativement,  
mais narrativement. C'est là que doit  
avoir lieu cette exception de Carnea-  
de & des Sceptiques, que j'ai déjà  
alleguée, savoir que ces propositions  
s'enferment elles-mêmes; & que quand  
quelqu'un dit qu'on ne peut rien con-  
noître, il n'en excepte pas cela même  
qu'il dit, & que son discours se dé-  
truit en détruisant tous les autres dis-  
cours: comme lors que Samson s'en-  
veloppa sous la même ruine, dont il  
écrasa tous les Spectateurs.

L'Objection d'Aristocle (a) ne nous  
ébranle pas, lors qu'il dit que si ces  
propositions, par lesquelles nous dé-  
trui-

(b) *Aristocl. apud Euseb. Praef. Libr. XIV.*  
cap. 18.

L'ESPRIT HUMAIN. *Li. III. Ch. XII. 259*  
truifons les autres , font incertaines ,  
& fe détruifent elles-mêmes , il est  
inutile de nous en fervir , & qu'el-  
les ne prouvent rien. Elles ne font  
pas inutiles , & nous ne nous en fer-  
vons pas vainement , fi elles détrui-  
sent les autres propositions en fe dé-  
truifant elles-mêmes : car c'est feule-  
ment pour cela qu'on les employe ,  
& non pas pour les établir & les sou-  
tenir.

---

## CH A P. XII

### *Reponse à la quatrième Objection.*

**I**L nous importe peu , que vous re-  
fusiez à nôtre doctrine , le titre  
de Secte & de Philosophie : car pour-  
vû que la chose subsiste , nous ne  
nous mettons guère en peine du nom  
qu'on lui voudra donner. Ne l'ap-  
pellez point Secte , mais le balai de  
toutes les Sectes ; appelez la *(a)* la Phi-  
losophie de ne point philosopher , com-  
me

*(a)* *Lactant. Libr. III. cap. 5.*

260 DE LA FOIBLESSE DE  
me quelques-uns l'ont appelée, j'y  
consens. Nous aurions mauvaise gra-  
ce d'usurper le titre de Secte, lors-  
que nous le refusons aux autres, puis-  
que nous ne connoissons pas mieux  
qu'eux la Vérité, dont l'ignorance  
nous leur fait refuser ce titre.

Nous demeurons volontiers d'ac-  
cord, qu'Arcefilas s'est percé du mê-  
me trait, dont il a percé tous les au-  
tres Philosophes, comme Laëtan-  
(a) le lui a reproché. La Philoso-  
phie Dogmatique, & la Philosophie  
Aporetique, c'est-à-dire, la Philoso-  
phie affirmative, & la Philosophie qui  
apprend à douter, auront un mê-  
me sort. Mais nous aurons cet a-  
vantage sur eux, qu'ils ne savent pas  
qu'ils ne savent rien, & que nous le  
savons, quoi qu'incertainement & en  
doutant. De plus, ils ne nous con-  
testent pas la vraisemblance que nous  
suivons; & nous leur refusons la Vé-  
rité, qu'ils recherchent.

Puisque nos vûes vont donc plus  
loin que les leurs, & que nous avons  
pour

(a) *Laëtant. Libr. III. cap. 5.*

L'ESPRIT HUMAIN. *Li. III. Ch. XII. 261*

pour nous nôtre suffrage & le leur ; & qu'ils n'ont que le leur seul, nous méritons mieux qu'eux ce nom éclatant de Philosophes, & nous avons plus de droit qu'eux au titre de Secte. De plus, ils sont sujets à se tromper, ce qui est indigne de gens qui se qualifient Philosophes : mais nous qui n'affirmons rien, & qui suspendons nôtre jugement en toutes choses, tant que nous demeurerons en cet état, nous ne nous tromperons point, & nous ne pourrons nous tromper.

Laquelle donc de leur doctrine, ou de la nôtre, méritera mieux le nom de Secte? Sera-ce celle, qui prenant des Dogmes incertains pour des véritables ; & en tirant des conséquences, qui ne sont pas plus certaines, & les mettant par ordre, & en composant un Système, les soutient comme véritables, & s'y attache avec opiniâtreté? Ou celle qui n'avançant aucuns Dogmes, n'affirmant rien, ne niant rien, se contente de proposer ce qui lui paroît probable, & donne pour vraisemblable ce qui est vraisemblable, & en forme

me



262 DE LA FOIBLESSE DE  
me un espece de tissu? Lesquels sont  
mieux logez & plus sûrement, ou  
ceux qui de foibles roseaux & pres-  
que cassez, bâtissent une haute mai-  
son, & s'y logent? Ou ceux qui  
ayant reconnu la foiblesse de ces ma-  
teriaux, & n'en trouvant point de  
plus solides, craignans d'être écri-  
lez de la chute d'un tel bâtiment, &  
d'être enveloppez sous ses ruines,  
choisissent pour leur retraite le fond  
d'un rocher, & une caverne natu-  
relle, & y mettent leurs meubles, &  
leurs provisions en assurance?

Ces probabilitéz même que nous  
suivons, se peuvent fort bien arran-  
ger en forme de Systême, composé  
de toutes ses parties, & en état de  
se défendre contre toutes les attaques  
des Dogmatiques. Sextus Empiricus  
en est un bon témoin, qui nous a  
laissé une exacte description de cette  
doctrine modeste des Sceptiques, com-  
posée de toutes ses parties, bien liées,  
& bien unies entr'elles. Le tems a  
consumé plusieurs autres ouvrages,  
qui enseignoient ce que Sextus a  
enseigné.

CHAP.

## C H A P. XIII.

*Reponse à la cinquième Objection.*

Nous nous demêlerons aussi sans peine de ces filets que vous nous tendez, & que vous croyez insurmontables, lors que vous raisonnez ainsi: Si lors que nous soutenons qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, nous disons vrai, il s'ensuit qu'il y a donc quelque chose de vrai, & partant que nous nous trompons. Que si en disant qu'il n'y a rien de vrai & de faux, nous ne disons pas vrai, il s'ensuit que nous nous trompons encore, en avançant une chose fautive. Cet argument revient à ce que vous nous avez déjà objecté, que lors que je dis qu'on ne peut rien comprendre, & qu'il ne faut rien affirmer, je comprends du moins cela & je l'affirme. Il faut donc nous servir de la même réponse, savoir que lors que je dis qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, cette proposition s'enferme elle-même, & qu'elle n'est pas exceptée de la loi generale qui prononce, qu'il n'y a rien de vrai ni de faux.

Vous

Vous verrez mieux à quoi aboutit cet argument, si nous le mettons en forme, comme vous l'allez voir. Lors que je dis qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, en disant cela ou je dis le vrai, ou je dis le faux. Si je dis le vrai, j'ai donc dit le faux quand j'ai dit qu'il n'y a rien de vrai ni de faux: Si je dis le faux en disant qu'il n'y a rien de vrai ni de faux; cette proposition que j'ai avancée est donc fautive, savoir qu'il n'y a rien de vrai ni de faux. D'où il s'ensuit, que soit que j'aye dit le vrai, soit que j'aye dit le faux, en avançant cette proposition, qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, cette proposition est fautive.

Pour réponse à ce raisonnement, je ne vous accorde pas la première proposition dont il est composé, c'est-à-dire, la majeure, que voici; Lors que je dis qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, en disant cela, ou je dis le vrai, ou je dis le faux: car c'est une manifeste petition de principe, pour me servir des termes des Dialecticiens; puisque vous prenez ce qui est en question pour une chose constante, & qui vous ait été accordée, en sup-  
po-

L'ESPRIT HUMAIN. L.III.Ch.XIII.265  
posant qu'il n'y a point de proposition  
qui ne soit vraie ou fausse; car nous  
vous soutenons qu'il n'y a rien de  
vrai ni de faux. Votre raisonnement  
étant donc fondé sur cette propo-  
sition qui est incertaine & douteuse; la  
conclusion que vous en tirez est nul-  
le.

On apporte dans les Ecoles l'exem-  
ple d'un argument semblable, qu'ils  
appellent *Afystate*, c'est-à-dire, qui  
ne peut subsister. Ils suposent qu'un  
homme a songé en dormant qu'il ne  
faut point croire aux songes; & sur  
cela voici comme ils raisonnent; si  
cet homme croit à ce songe, il croira  
en même-tems, & ne croira point aux  
songes: il croira aux songes, puis-  
qu'il croit à ce songe: il ne croira point  
aux songes, puisqu'il croit à ce songe  
qui défend de croire aux songes. Que  
si cet homme ne croit point à ce son-  
ge, il croira encore en même tems,  
& ne croira point aux songes: il croi-  
ra aux songes, puisqu'il obeit au  
précepte de ce songe, qui défend  
qu'on ne croye aux songes; il ne  
croira point aux songes, puisqu'il ne  
croit point à ce songe qui défend de

M

croire

266 DE LA FOIBLESSE DE  
croire aux songes. Ces propositions  
semblent se contredire & se détruire  
les unes les autres ; mais la solution  
est la même que celle des précédentes :  
car ce songe en dérochant la créance  
aux autres songes, se la dérobe à  
soi-même. Ce songeur ne refusera  
donc pas sa créance aux autres songes,  
par ce qu'il croit à celui-là, mais  
étant seulement averti par celui-là,  
& non pas persuadé, il tiendra tous  
les songes pour faux, & celui-là  
comme les autres.

Nous n'aurons pas plus de peine à  
refuter ce que vous nous avez donné  
pour une démonstration. Les preuves,  
dittes-vous, que nous apportons pour  
montrer qu'il n'y a point de démonstration,  
ou elles prouvent qu'il n'y a point de  
démonstration, ou elles ne le prouvent  
pas : si elles le prouvent, il y a donc  
des démonstrations, puisque une preuve  
qui se fait par raison est une démonstration :  
si elles ne le prouvent pas, il y a donc  
encore des démonstrations, puisque  
les preuves que vous avez apportées  
pour montrer qu'il n'y a point de  
démonstration, ne le prouvent pas.

Pour réponse à ce raisonnement,  
je



je vous dis que vous suposez encore comme véritable, & comme une chose accordée, ce qui est en contestation; savoir que toute argumentation, c'est-à-dire, toute preuve qui se fait par raison, prouve, ou ne prouve pas. Quand j'ai entrepris de prouver qu'il n'y a point de démonstration, la preuve dont je me suis servi pour cela se renferme soi-même avec toutes les autres preuves, & se détruit. Donc, direz-vous, si cette preuve est vaine & sans effet, il s'ensuit qu'il y a des démonstrations, puisque la preuve que j'ai apportée pour montrer qu'il n'y a point de démonstration est sans effet. J'avoüe que cette preuve n'est pas véritable, puisqu'il n'y a rien qui soit constamment vrai: j'avoüe qu'elle ne conclud rien de certain, puisqu'il n'y a rien qui soit incontestablement certain. Je dis qu'elle est seulement vraisemblable: & ce qui n'est que vraisemblable, ne conclud rien de certain; ce qui est pourtant nécessaire pour une démonstration.

C'est une pure badinerie, que cet autre argument que nous opposent

268 DE LA FOIBLESSE DE  
les Epicuriens, lors qu'ils disent que  
nous savons ce que c'est que démon-  
stration, ou nous ne le savons pas;  
que si nous le savons, il s'ensuit qu'il  
y a des démonstrations; si nous ne le  
savons pas, nous sommes fort malavi-  
sez de combattre une chose que nous  
ne connoissons pas.

Pour réponse à cet argument, je  
dis qu'il prouve trop, & par consé-  
quent qu'il ne prouve rien. Il prou-  
ve trop, par ce qu'il peut être em-  
ployé contre tous ceux qui nieront  
que quelque chose existe; comme,  
par exemple, contre ceux qui diront  
qu'il n'y a point d'Hippogryphe. Car  
les Epicuriens leur diront, qu'ils sa-  
vent ce que c'est qu'un Hippogryphe  
ou ils ne le savent pas: s'ils le sa-  
vent, il s'ensuit qu'il y a des Hippo-  
gryphes; s'ils ne le savent pas, ils  
sont malavisez de combattre une cho-  
se que nous ne connoissons pas. Il  
n'y a ni démonstrations, ni Hippo-  
gryphes, mais on peut se former des  
Idées des choses qui n'existent pas,  
& en raisonner comme si elles exis-  
toient.

CHAP.

## C H A P. XIV.

*Reponse à la sixième Objection.*

**V**Ous dittes ensuite, que si Dieu nous avoit formez de telle sorte, que nous nous trompassions toujours, même dans les choses les plus claires, nous serions forcez d'avoüer que Dieu seroit trompeur ; ce que l'on ne peut ni dire, ni penser sans impieté. C'est à Des Cartes à répondre à cette Objection, puisqu'il est Auteur de ce raisonnement, que j'ai seulement raporté, sans l'approuver : car nôtre sainte Religion nous enseigne autre chose. Mais figurez vous que vous ayez affaire à Des Cartes : il ne manquera pas de vous dire, que quand Dieu nous auroit créez de telle nature, que nous nous trompassions toujours, il ne faudroit pas dire pour cela qu'il fût trompeur. Car puisqu'il nous a créez de telle nature, que nous nous trompons quelquefois, & que cependant on ne peut pas pour cela l'appeller trompeur,

270 DE LA FOIBLESSE DE  
peur, on ne pourroit pas non plus  
l'appeller trompeur, quand nous nous  
tromperions toujourns.

De plus, quand Dieu nous auroit  
formez de telle nature, que nous nous  
trompassions toujourns, cela ne suffiroit  
pas pour pouvoir dire que Dieu seroit  
trompeur; mais il faudroit outre ce-  
la, qu'il nous eût faits de telle sorte,  
qu'étant toujourns trompez, nous cruf-  
fions certainement que nous ne se-  
rions pas toujourns trompez. De mê-  
me, qu'on ne peut pas accuser d'être  
menteur, celui qui raconte des fa-  
bles; mais bien celui qui racontant  
des fables, veut persuader à ceux  
qui l'entendent, qu'il leur dit des cho-  
ses véritables. De même encore,  
qu'on ne peut pas accuser d'être trom-  
peur un homme qui vend une maison  
bâtie de mauvais matériaux & ruineu-  
se; mais bien celui qui vendant une  
maison si mal conditionnée, auroit  
assuré qu'elle seroit saine & entière.  
On estimera au contraire sa probité,  
si en vendant cette maison, il en a fait  
connoître les défauts.

Telle est la conduite que Dieu tient  
avec les hommes. Il nous a fait con-  
noître

notre que nos Sens sont infideles, que notre Raison est trompeuse, que notre Esprit est foible, que nos perceptions sont obscures & incertaines. Il nous en a avertis par les oracles de sa parole, que j'ai raportez ci-dessus ; par la nature même de nos Sens, & de notre Raison, & par notre experience. Car ayant éprouvé que nous nous trompons souvent, nous avons dû penser que nous pouvons nous tromper toujours ; ou que s'il arrive quelquefois que nous ne nous trompons pas, nous ne pouvons favoir que nous ne nous trompons point alors. En cela Dieu nous fait voir qu'il est *plein de Vérité*, & la Vérité même, nous avertissant que nous sommes sujets à l'erreur, & que nous errons souvent, & nous sollicitant par des exhortations interieures & continuelles, que nous attendions une connoissance certaine de la Vérité, non pas des Sens & de la Raison, mais de lui par la Foi.

Mais de plus, il nous a été plus avantageux que Dieu nous ôtât la connoissance de la Vérité, que s'il nous eût dressé un chemin ouvert & aisé



272 DE LA FOIBLESSE DE  
pour y parvenir : car lors que nous  
aurons bien reconnu , que nous ne  
pouvons connoître la Vérité avec u-  
ne entiere certitude , & une parfaite  
clarté , nous suspendrons nôtre juge-  
ment , & nous ne nous tromperons  
jamais. Au contraire , nous nous  
tromperons souvent , si nous espe-  
rons acquerir la connoissance de la  
Vérité. C'est ainsi que Des Cartes  
pourra se défendre de vôtre atta-  
que. Mais ce sont ses affaires : nous  
ne sommes pas garants de ses opi-  
nions.

---

## C H A P. X V.

### *Reponse à la septième Objection.*

**V**Ous finissez par cette importante  
Objection , qu'en suspendant  
nôtre jugement , & nôtre consentement ,  
nous nous éloignons de la soumission  
que nous devons à la Foi , & nous  
donnons entrée à la corruption des  
mœurs. Mais nous ne manquons pas  
de moyens de concilier la Foi & la  
Raison , & il est bien certain que la  
Foi

L'ESPRIT HUMAIN. L. III. Ch. XV. 273

Foi n'a rien à craindre de la part de la Raison : car la Raison a sa lumière, quoique foible & obscure; mais elle ne peut pas tirer de cette lumière, non plus que des Sens & de la nature, tout le secours nécessaire pour acquérir une connoissance certaine & inébranlable de la Vérité. Mais pour les connoissances que nous avons, par cette lumière divine qui éclaire nôtre Entendement au dessus des loix de la nature, nous devons nous y soumettre sans résistance. Et quand nous avons reçu la Foi, nous sommes obligés de régler nos mœurs suivant ses préceptes. Mais quand nous n'aurions pas cette sainte règle, nous avons les loix & les coutumes, qui nous en serviroient pour la conduite de nôtre vie.

Quand à cette vehemente declamation de Tertullien (a) en faveur des Sens, qu'en négligeant leur témoignage nous renversons l'état de la vie, nous troublons l'ordre de la nature, nous rendons aveugle la providence

(a) Tertull. De Anim. cap. 7.

274 DE LA FOIBLESSE DE  
vidence de Dieu. Ce font de vieilles  
plaintes des Dogmatiques, auxquelles  
j'ai suffisamment satisfait par tout  
ce qui vient d'être dit: & affurement  
il ne devoit pas tirer sa preuve de l'hu-  
manité de Jesus-Christ, qui a été  
jointe à la Divinité, & n'a pas été  
moins exemte d'erreur que de péché.  
Pour les Apôtres, & les autres  
Saints, dont les actions & les paro-  
les servoient à la propagation de la  
Foi, Dieu a conservé en eux toute  
la fidelité & la certitude de la Raison,  
& des Sens, dont la nature humaine  
est capable, & les a défendus de l'er-  
reur par les secours de sa grace.

J'accorde à Saint Augustin (a)  
que sans le consentement il n'y a point  
de Foi: mais je dis que ce consente-  
ment que demande la Foi, est d'un  
autre genre que celui que demande la  
Raison. Il bannit les doutes de la Ci-  
té de Dieu, & avec justice, si on fait  
entrer ces doutes dans les choses de  
la Foi, & qu'elles donnent atteinte à  
la

(a) Augustin. Enchir. ad Laurent. Cap. 20. &  
De Civit. Dei. Libr. XIX. Cap. 18.

L'ESPRIT HUMAIN. L.III. Ch. XV. 275  
la Foi. Il assure que nous pouvons  
acquérir une science très-certaine par  
la Raison : je l'avoüe, mais cette science  
sera très-certaine d'une certitude  
humaine, & Saint Augustin recon-  
noît ailleurs que cette certitude hu-  
maine est foible & imparfaite ; que  
l'Entendement humain plongé dans  
les ordures de la chair, & envelop-  
pé des tenebres de l'erreur, ne voit  
qu'obscurément, & ne peut envisa-  
ger la lumière de la Vérité. Suivons  
vos autres Objections.

Si nous n'écoutons pas la Raison,  
dites-vous, vous renversez ce fon-  
dement de la Religion, que la Raison  
a établi dans nôtre Entendement,  
*Dieu est.* Pour répondre à cette Ob-  
jection, il faut vous dire que les hom-  
mes connoissent Dieu en deux manie-  
res. Ils le connoissent par la Rai-  
son, d'une entière certitude humaine.  
& ils le connoissent par la Foi, d'u-  
ne entière certitude divine. Quoi  
que par la Raison nous ne puissions  
acquérir aucune connoissance plus  
certaine que la connoissance de Dieu ;  
de sorte que tous les argumens que  
les impies opposent à cette connois-  
sance,

276 DE LA FOIBLESSE DE  
fance, n'ont aucune force, & se re-  
futent aisément, néanmoins cette cer-  
titude n'est pas entièrement parfaite.

De là vient que les Peres de l'Egli-  
se croient à peine que celui-là con-  
noisse Dieu, qui ne le connoît que  
par la Raison, & non par la Foi, &  
qu'ils ne comptent presque pour rien  
la connoissance de Dieu, que l'on a  
par la Raison. Car que signifient ces  
paroles de Tertullien (a) que j'ai dé-  
jà rapportées: *A qui Dieu est-il connu  
sans le Christ? A qui le Christ est-il  
connu sans le Saint Esprit? A qui le  
Saint Esprit s'addonne-t-il sans le Sa-  
crement de la Foi?* Que veut dire  
Saint Athanase, (b) lors qu'il nous  
enseigne que la divinité ne se persua-  
de point par des raisonnemens, mais  
par la Foi, & par de saintes médita-  
tions, qui se font avec pieté? Que  
veut dire Saint Chrysostome, (c) lors  
qu'il se mocque des Philosophes, qui  
ne vouloient pas croire que le monde  
eût été créé du néant, & qui croioient  
sans

(a) Tertull. De Anim. Cap. 2.

(b) Athanas. ad Serapion.

(c) Chrysost. Hom. 22. in Epist. ad El.



L'ESPRIT HUMAIN. L. III. Ch. XV. 277  
fans peine que Dieu n'avoit point de commencement, & n'avoit point été engendré, quoi que cela soit bien moins croyable, & que l'on ne sache ni l'un ni l'autre par la Raison, mais par la Foi?

Que veut dire Pierre d'Ailly, (a) lors qu'il parle ainsi: *Quoi que cette proposition, Dieu est, ne nous soit pas évidente, & qu'elle ne se puisse pas démontrer évidemment, elle est pourtant naturellement probable.* Témoignage allegué par Gabriel Biel, (b) lors qu'il déclare que l'on connoît suffisamment, quoi que non pas évidemment, qu'il faut qu'il y ait un premier Etre Auteur de la conservation, comme il y a un premier Etre Auteur de la production. Que veut dire Saint Thomas, (c) lors qu'il raisonne ainsi: *La Raison humaine est fort défectueuse dans les choses humaines. Et ce qui le montre, c'est que les Philosophes qui suivant la nature se sont appliquez*  
à la

(a) Petr. de Alliaco in 1. Quæst. 3. Lit. x.

(b) Biel in 1. Dist. 2. Quæst. 10. Art. 3. Dub. 1.

(c) Thom. 2. 2. Q. 2. A. 4.

278 DE LA FOIBLESSE DE  
*à la recherche des choses humaines, se  
sont souvent trompez, & se sont  
contredits les uns les autres. Pour  
faire donc en sorte que les hommes  
eussent une connoissance indubitable  
& certaine de Dieu, il a fallu que  
les choses divines leur fussent enseignées  
comme articles de Foi, & comme des  
paroles de Dieu qui ne peut mentir.*

Or quoi que pour prouver l'Existence de Dieu, on puisse apporter des argumens, qui joints ensemble n'ont pas moins de force pour convaincre les Esprits, que les Principes Geometriques, & les Theorèmes qui en sont tirez, & qu'il ayent une entiere certitude humaine; néanmoins parce que d'habiles Philosophes ont ouvertement combatu ces Principes, il est clair que ni, dans cette connoissance naturelle que nous avons de Dieu, & que nous acquerons par la Raison, ni dans la Science qui est fondée sur les Principes & sur les Theorèmes Geometriques, l'on ne trouve point une certitude parfaite & accomplie de tous points; mais seulement cette certitude humaine dont j'ai parlé, à laquelle néanmoins tout  
hom-

homme sage doit soumettre son Entendement. Cela nerepugne pas aux témoignages du Livre de la Sageffe, (a) & de l'Epître (b) aux Romains, qui déclarent que les hommes, qui de l'ouvrage du monde n'ont pas connu la puissance & la divinité de l'Ouvrier, sont infensez & inexcusables.

Car pour me servir des paroles de Vasquez: (c) *La Sainte Ecriture prétend seulement par ces paroles, qu'il y a toujours en un suffisant témoignage de Dieu dans la fabrique du monde, & dans ses autres effets, pour le faire connoître aux hommes: mais elle ne s'est pas mise en peine si cette connoissance est évidente, ou très probable: car ces termes, sont vûs, & sont regardez, dans leur signification commune & usitée, signifient toute connoissance de l'Entendement avec un consentement déterminé. Il ajoûte ensuite: Car si quelqu'un nioit présentement le Christ, ce qui le rendroit inexcusable, ce ne seroit pas par ce*  
*qu'il*

(a) Sap. XIII. 1. & Seq.

(b) Rom. I. 20.

(c) Vasq. in Thom. I. Part.

280 DE LA FOIBLESSE DE  
qu'il en auroit pu avoir une connois-  
sance & une raison évidente, mais  
parce qu'il auroit pu le croire par la  
Foi & par une connoissance prudente.

C'est donc avec raison que Sua-  
rez, (a) enseigne, que l'Evidence na-  
turelle de ce principe, Dieu est la  
premiere Vérité, qui ne peut trom-  
per, n'est point nécessaire, & ne suf-  
fit point pour croire par la Foi infuse,  
ce que Dieu revele. Il prouve par le té-  
moignage de l'expérience qu'elle n'est  
point nécessaire, car les Chrétiens i-  
gnorans & simples, quoi qu'ils ne  
connoissent rien de Dieu clairement  
& certainement, ils croient néan-  
moins certainement que Dieu est. Les  
Chrétiens mêmes qui ont de l'esprit &  
du savoir, comme Saint Thomas (b) l'a  
remarqué, croient que Dieu est, avant  
que de le connoître par la Raïson. Sua-  
rez montre ensuite que la clarté natu-  
relle de ce principe n'est pas suffisante,  
par ce que la Foi divine, qui est infuse  
dans nôtre Entendement, ne peut  
pas être appuyée sur la seule Foi hu-  
maine,

(a) Suar. Disp. III. de Fid. Sect. 6.

(b) Thom. 2. 2. Q. 2. A. 4, & 5.

L'ESPRIT HUMAIN. L. III. Ch. XV. 281  
maine, quelque claire & ferme qu'elle soit, comme sur un objet formel, parce qu'un consentement plus ferme, & d'un ordre plus noble, & plus relevé, ne peut pas tirer sa certitude, d'un consentement plus infirme.

Tel est le sentiment de Saint Thomas, (a) & des autres Théologiens, & non seulement touchant les vertus Théologiques, mais encore touchant les vertus morales, infuses de Dieu, qui ne peuvent pas être régies selon leur dignité par la Raison naturelle. Il ne faut pas s'imaginer que cela soit détruit par cette sentence de Saint Paul; (b) *Il faut que celui qui vient à Dieu, croye qu'il est*: car il veut qu'on croye cela, d'une Foi, non pas naturelle, mais infuse de Dieu: car il dit immédiatement auparavant, *Il est impossible de plaire à Dieu sans la Foi*. C'est ainsi que l'ont expliqué les Peres du Concile de Trente (c). Quand à cette proposition

(a) Thom. 2. 2. Q. 2. A. 4. & 1. 2. Q. 63. A. 3. in corp. & ad 3. um.

(b) Ebr. XI. 6.

(c) Concil. Trid. Sess. VI. Cap. 6.



282 DE LA FOIBLESSE DE  
sition de Saint Thomas, *Nous croyons Dieu, & à Dieu, par un même acte,* elle nous apprend que cette Foi divine, par laquelle nous croyons que Dieu est, vient de Dieu même, & non pas de la nature, & de la Raison humaine: *Car comme dit Suarez, l'excellence de la première Vérité mérite, que lors que la résolution se fait de l'objet matériel à l'objet formel, ce même objet formel ne se résolve point en un autre, mais soit cru par lui-même, parce qu'il peut rendre témoignage de lui-même.*

Quant à ce que vous avez ajouté, qu'il arrivera que la Foi dépendra de choses incertaines, si les premiers principes, qui sont connus par la lumière naturelle, sont incertains, tel qu'est celui-ci, une même chose ne peut pas être en même tems & n'être point, Suarez (a) y donne une excellente réponse: *S'il se trouve quelque premier principe, nécessairement enveloppé dans le consentement de la Foi, il sera aussi cru par la Foi, & la*

(a) *Suar. Disp. VI. de Fide, Sect. 3. Art. 13.*

*La Foi ne dépend point de ce principe, comme naturellement connu. Comme par exemple, si je crois que Dieu est Trine, je crois nécessairement qu'il n'est pas unique en personne, & qu'il n'y a pas quatre personnes: non pas à cause de ce principe naturel, Toute chose est, ou n'est pas, en tant qu'il est naturel: mais par ce que la Foi même, qui fait croire que l'affirmation est véritable, fait croire aussi que la négation est fautive. Et ainsi des autres.*

Le Foi ne dépend donc point de ces premiers principes, mais elle les suppose comme certains, de cette souveraine certitude humaine dont j'ai parlé; à laquelle la Foi venant à se joindre, de certains qu'ils étoient d'une souveraine certitude humaine, ils deviennent certains d'une certitude divine. Ce que j'ai déjà prouvé de telle sorte, que vous en avez paru persuadé. De là vous avez peu aisément connoître, que tant que l'Entendement humain, s'appuyant sur la Raison, se fonde sur ces premiers principes, à peine peut-il se soutenir; mais que sitôt que la Foi vient à son secours,

284 DE LA FOIBLESSE DE  
secours, il demeure ferme & inbran-  
lable, comme je l'ai déjà dit. Faites  
reflexion sur cet axiome si commun,  
& approuvé par un consentement u-  
nanime de toute l'ancienne Philoso-  
phie, *De rien il ne se fait rien.*

Platon s'appuyant sur ce fondement,  
comme très-solide, & inbranlable, a  
cru que le monde avoit été formé  
d'une matiere éternelle. Aristoté a cru  
qu'il n'avoit point eu de commence-  
ment. Ce principe a été corrigé &  
rejeté par la Foi. Pourquoi ne croi-  
rai-je pas qu'il en peut arriver autant  
aux autres Axiomes par la puissance  
de Dieu? Des Cartes n'a-t-il pas cru,  
qu'il se pouvoit faire par la puissan-  
ce divine, qu'une même chose fût  
& ne fût pas en même tems? qu'u-  
ne même proposition fût vraie &  
fausse en même tems? D'où il s'en-  
suit manifestement, que lors que la  
Raison s'applique aux premiers prin-  
cipes, quoi qu'elle y trouve une  
souveraine certitude humaine, il leur  
manque néanmoins quelque chose  
pour être certains d'une parfaite cer-  
titude; & que ce défaut est suppléé  
par la Foi.

Non

L'ESPRIT HUMAIN. L. III. Ch. XV. 285

Non seulement ces axiomes, & ces premiers principes, mais encore toutes ces autres propositions qui font d'une moindre étendue, & qui ne trouvent pas une si facile créance dans l'Esprit humain, tirent leur force & leur certitude de la Foi. Telles qu'on en trouve plusieurs dans les Livres Sacrez, dans les Conciles, & dans les Decrets de l'Eglise: comme, par exemple, cette proposition, que vous avez avancée, Jesus-Christ est un animal raisonnable, non seulement elle acquiert sa certitude par l'argument que vous avez proposé, & par la Raison, mais encore par la Foi. Ces autres propositions me deviennent encore certaines par la Foi, l'Homme est composé d'un corps & d'une Ame; L'Homme sent & vit; Je suis & je vis, puisque je croi, & que je sçai que je croi. Ces propositions, que je trouvois certaines par la Raison d'une certitude humaine, lors que la Foi survient, deviennent certaines d'une certitude divine, & toutes ces tenebres qui occupoient mon Esprit, se dissipent. Véritablement c'est un  
grand

286 DE LA FOIBLESSE DE  
grand avantage que nous tirons de  
la Foi, & de la Théologie, avec  
plusieurs autres, que nôtre Entende-  
ment chancelant soit confirmé, &  
qu'il soit amené à une pleine, à une  
claire, & à une certaine connoissan-  
ce de la Vérité.

Vous pourrez insister, & dire que  
du moins la forme que l'on appelle  
Syllogistique, n'est pas du domaine  
de la Foi; & que dans cette forme  
il ne peut y avoir d'autre certitude  
qu'une certitude humaine, & que  
néanmoins la certitude de la conclu-  
sion dépend de cette forme; & que  
si cette conclusion appartient à la  
Foi, cette conclusion appartenant à  
la Foi, n'aura point d'autre certitu-  
de, qu'une certitude humaine.

Mais vous devez savoir que la  
certitude de cette conclusion qui ap-  
partient à la Foi, ne dépend point de  
la certitude de la forme Syllogistique,  
qui à son égard, pour parler en ter-  
mes de l'Ecole est purement acciden-  
telle. Car les Théologiens, & prin-  
cipalement Saint Thomas (a) ensei-  
gnent

(a) *Thom.* 2. 2. Q. IX. A, 1.



L'ESPRIT HUMAIN. L. III. Ch. XV. 287  
gnent que *la Science divine n'est pas discursive, ou ratiocinative, mais absolue & simple*; & que l'Entendement se porte par un même acte vers l'objet matériel, à cause du formel; & que par un seul & même acte on croit à Dieu, & Dieu: par ce que la Foi, entrant dans nôtre Entendement, fait que, & elle même, & les choses qu'elle propose pour être crues, sont reçues & crues. De même que la lumière rend les autres choses, & soi-même, visibles.

Sur cela Saint Chrysostome (a), dont j'ai déjà allegué le témoignage, dit fort à propos que les choses obscures sont rendues visibles par la Foi; & que celles qui sont visibles sont confirmées & rendues certaines par celles qui ne sont pas visibles; & que la Foi ne peut pas se soutenir, si elle ne nous persuade plus certainement des choses qui ne sont pas visibles, que nous ne sommes persuadés des choses qui sont visibles.

Pour ce qui regarde les motifs de  
cre-

(a) Chrysost. in Eb. XI. 2. Homil. 21.

288 DE LA FOIBLESSE DE  
credibilité, qui préparant l'Entende-  
ment à recevoir la Foi, doivent être  
selon vous, non seulement certains  
d'une souveraine certitude humaine,  
mais d'une souveraine certitude abso-  
lue, je vous opposerai Gabriel Biel  
(a), qui prétend qu'il suffit pour re-  
cevoir la Foi; que les motifs de cre-  
dibilité soient proposez comme pro-  
bables. Croyez-vous que des enfans,  
qui ont à peine l'usage de raison,  
des gens barbares, grossiers, igno-  
rans, & qui néanmoins ont reçu le  
don de la Foi, conçoivent très clai-  
rement & très fermement ces motifs  
de crédibilité? non sans doute; mais  
la grâce de Dieu, & la lumière in-  
terieure vient au secours & elle sou-  
tient l'imbecillité de la nature & de la  
Raison.

Telle est l'opinion commune des  
Théologiens. La Raison a besoin de  
ce secours de la grace divine, non  
seulement dans les hommes grossiers,  
mais dans ceux mêmes qui ont de l'Es-  
prit & du savoir; car quelque clair-  
voyan-

(a) Biel in III. Disp. 24. Art. 3. Dub. 1.



L'ESPRIT HUMAIN. L. III. Ch. XV. 289  
voyante qu'elle soit, elle ne peut toutefois nous faire avoir la Foi, si une lumiere celeste ne nous éclaire au dedans; par ce que, comme je l'ai déjà dit, la Foi divine étant d'un ordre supérieur, ne peut pas tirer sa force de la Foi humaine. C'est pourquoi l'Eglise a condamné les Semi-pelagiens, par ce qu'ils croioient, que le commencement de la Foi venoit de nous, & non pas de Dieu. Et c'est ce qui a donné lieu à ce decret du Concile d'Orange (a): *Si quelqu'un soutient, que sans l'illumination & l'inspiration du Saint Esprit, par les forces de la nature, il peut penser d'une maniere convenable, ou choisir, ou consentir à la prédication qui lui est faite, de quelque bien, qui concerne le salut, il est trompé par un Esprit d'héresie.*

A ce Decret convient celui-ci du Concile de Trente: (b) *Si quelqu'un dit: que sans l'inspiration prévenante du Saint Esprit, & sans son secours, l'homme peut croire de la maniere qu'il faut croire pour que la grace de la justification lui soit conférée, qu'il*  
N *soit*

(a) Concil. Araus. Cap. 7.

Concil. Trid. Sess. VI. Can. 3.

290 DE LA FOIBLESSE DE  
*soit Anatheme. Telle est la doctrine*  
de Saint Thomas (a): *La lumiere de*  
*la Foi fait voir les choses qui sont*  
*crues. Il dit encore, Les fideles ont*  
*connoissance des choses de la Foi, non*  
*pas comme d'une maniere démonstra-*  
*tive, mais en tant que par la lumie-*  
*re de la Foi elles paroissent devoir*  
*être crues.*

---

## CHAP. XVI.

*Pourquoi la doctrine des Academiciens*  
*& des Sceptiques a été rejetée.*

**D**U reste, les causes qui ont fait  
rejeter la doctrine des Pyrrho-  
niens, ne sont pas celles que vous  
soupçonnez. Vous croyez qu'elle a  
été rejetée par les Payens, de peur  
que les Sciences ne tombassent dans  
le mépris; quoi que je vous aye fait  
voir qu'elles ont été soigneusement  
cultivées par d'excellens hommes,  
qui pratiquoient cet art de douter.  
Vous croyez qu'elle a été rejetée par  
les Chrétiens, de peur qu'elle ne nu-  
fît à la Foi, & aux bonnes mœurs;  
quoi que cependant du tems de Ci-  
ce

(a) *Thom. 2. 2. Q. I. A. 4. ad 3. & A. 5. ad 1.*

L'ESPRIT HUMAIN. L.III.Ch. XVI. 291  
ceron, où elle tomba entierement,  
comme il le dit souvent ; ou  
pour parler plus juste, elle fut redui-  
re à peu de personnes. Or en ce  
tems-là les Chrétiens, qui n'avoient  
pas encore paru, n'avoient rien  
à craindre pour leur Religion, ni  
pour leurs mœurs, de la part des  
Sceptiques. Cela est plutôt arrivé  
par l'orgueil qui est naturel à l'hom-  
me : car étant naturellement rempli  
& bouffi de cette opinion, que sa  
Raison le rend fort supérieur à tous  
les autres animaux, qu'il est doié  
d'intelligence, capable des Sciences,  
né pour raisonner, pour connoître,  
pour savoir, il est fâché de se voir  
dépouillé de tous ces avantages, &  
en quelque sorte dégradé, & con-  
damné aux tenebres d'une perpetuel-  
le ignorance.

Il ne peut donc souffrir qu'on le  
desabuse d'une si agréable erreur ;  
& il préfere une honorable folie à u-  
ne pauvre & obscure sagesse. Et  
pour ne se voir pas chassé par les  
Sceptiques de cette ancienne posses-  
sion de Science, comme d'un riche  
héritage qu'il tient de la nature, il  
aime mieux les combattre à main ar-



292 DE LA FOIBLESSE DE  
mée & par violence , comme des ravisseurs de la Raison , & comme des destructeurs de la science , que d'agir contr'eux par des voyes juridiques , prévoyant que par là il sera débouté de cette possession qu'il avoit usurpée sans aucun droit.

Vous voyez donc maintenant , si je ne me trompe , combien sont foibles & frivoles toutes les contradictions & les objections des Dogmatiques. Elles pourroient néanmoins m'ébranler , si parmi les Philosophes il se trouvoit quelque Secte , qui fût exemte de contradictions ; ou si quelque Philosophe approuvoit une autre doctrine que la sienne. Mais puisqu'ils se font entr'eux une guerre continuelle , nous ne devons pas prétendre qu'ils entretiennent la paix avec nous. Et puisque nous faisons profession de contredire tous les autres , si nous voulons être équitables , nous ne devons pas trouver mauvais que plusieurs nous contredisent. Comme nos Objections ne les retiennent pas de leur erreur , & qu'ils ne se rendent pas à nos remontrances , il est juste qu'ils souffrent que nous ne nous laissions pas surprendre par leurs reproches. Cette

Cette savante Secte des Pythagoriciens, qui est parvenue à une si prodigieuse érudition, après avoir été premièrement tourmentée d'une infinité de calomnies & de railleries, a été enfin tout à fait anéantie: soit par ce que Platon, Aristote, Speusippe, & d'autres encore, ont pillé leurs plus belles découvertes, & se les sont appropriées, après les avoir racôûtrées & reformées; & qu'ils en ont séparé & ramassé ce qui pouvoit servir de matière à la moquerie, & que par là ils ont donné occasion aux railleurs de tourner cette Secte en ridicule, comme Porphyre (a) l'a conjecturé: soit que suivant le soupçon d'Jamblique (b), certains petits Livres supposés, & des Symboles étranges & choquans que l'on a attribuez à cette Secte, lui aient attiré tant de contradiction: cependant le mépris où elle est tombée, n'a pas empêché, ni Jamblique que je viens d'alleguer, ni plusieurs autres, de demeurer constamment attachés à ce parti, & de se vanter d'être soutenus de la protection divi-

N 3.

ne.

(a) *Porphyr. Vit. Pyth.*

(b) *Jambl. Vit. Pyth. Lib. I. Cap. 1.*

294 DE LA FOIBLESSE DE  
ne, sur laquelle ils se repositoient.

Quelles injures n'a-t-on point dites aux Epicuriens, pour avoir attaqué les Dieux, pour avoir renversé la Religion, pour avoir corrompu les mœurs, pour avoir banni la pudeur, pour avoir autorisé le libertinage? Elle est devenue si infame que les Juifs de ces derniers tems, se sont servis du nom d'Epicure, pour former des noms à l'arrogance, à l'impureté, & aux lieux mêmes de débauche. Nous avons vû néanmoins dans ces derniers tems, s'élever Gassendi, portant le caractère de Prêtre, qui a fait renaître cette Secte, abolie depuis tant d'années, & qui a mérité l'approbation de plusieurs personnes doctes & pieuses. Des Cartes même n'a pas été exempt de censure, quoi qu'il ait tâché de démontrer l'Existence de Dieu, & la distinction de l'Ame & du corps: & néanmoins nous voyons plusieurs personnes de tous états, gens graves & savans, entrer dans ses sentimens, & les soutenir.

CHAP.

105

## C H A P. XVII.

*Conclusion.*

**L**es choses étant telles que je viens de les montrer, nous ne pouvons pas nous promettre du Vulgaire un plus favorable accueil ; mais les soupçons que l'on formera contre nous, & les plaintes que nous entendrons, ne nous feront pas abandonner le dessein où nous sommes, de suivre ce qui nous paroîtra probable, jusqu'à ce que nous soyons attirés par une plus grande probabilité. Cependant rien ne nous fera avouër que nous sachions ce que nous ne savons point, & nous préfererons toujours la liberté de nôtre jugement, à l'approbation des gens prévenus de leurs vaines Idées.

La vôtre, me disoit cet excellent homme, plein de beaucoup de politesse & d'honêteté, seroit auprès de moi d'un grand poids, pour me confirmer dans ces pensées, & je souhaiterois fort de la pouvoir mériter. Véritablement cette methode libre & dégagée de Philosopher, dont vous faites profession, qui parcourt toutes les sciences, sans s'attacher à aucune,



296 DE LA FOIBLESSE DE &c  
ne, montre assez que vous avez quel-  
que penchant pour nôtre parti, ou  
du moins que vous n'en avez pas beau-  
coup d'aversion. Que si vous êtes  
dans un autre sentiment, je ne m'y  
opposerai pas, & je n'ai garde de pré-  
tendre, que vous abandonniez cette  
liberté Philosophique, que je me con-  
serve si soigneusement.

J'avoue, lui dis-je, que vous m'a-  
vez émeu; mais c'est une affaire à  
examiner, & elle mérite bien d'être  
approfondie, à loisir. Que si d'au-  
tres considérations m'éloignoient de  
vôtre doctrine, quoi qu'en matière  
de Philosophie, on doive peu défé-  
rer à l'autorité, la vôtre néanmoins  
m'inclineroit vers vous, & m'y ra-  
pellerait. J'aime mieux, me répondit-  
il, que vous le faciez par amitié, que  
par déférence, de crainte qu'une di-  
versité d'opinions ne vînt troubler  
l'étroite liaison, & l'uniformité de  
vie & d'études qui est entre nous.

Telle fut la conversation que nous  
eûmes ensemble, cet habile Philoso-  
phe & moi, qui ne fut ni frivole, si  
je m'y connois, ni desagréable; car  
pourquoi le dissimulerois-je? & véri-  
tablement j'en fus ébranlé.

F I N.









